BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
L
57
NAPOLI

148.
L
57.

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CELEBRES.

Jo. IX.

Jo. 9. Liv. 17. 18

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME IX.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, libraires, rue de Lille; et à Strasbourg, rue des Serruriers, n.° 3.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1806.

TABLE

de la dix-septième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

1. Othon le Grand.
2. L'abbé de Mabli.
3. Christophe Wren.
4. Folard.
5. Huniade.
6. Menzicoff.
7. Pellisson.
8. Lavoisier.
9. Cicéron.
10. Pindare.
11. Berghem.
12. Choiseuil.
13. De Witt.
14. Gresset.
15. Caton le Censeur.
16. Créqui.
17. Van der Werf.

18. Polidore de Caravage.
19. Christiern II.
20. Huyghens.
21. Le cardinal de Polignac.
22. Massillon.
23. Sapho.
24. Puffendorff.
25. Temple.
26. Juvénal.
27. Vespasien.
28. Le maréchal de Toiras.
29. Le Giorgion.
30. Linnæus.
31. Le duc de Nivernois.
32. Eléonore de Guienne.
33. Malesherbes.
34. Mozart.
35. Paul Véronèse.
36. Condorcet.

OTHON LE GRAND.

P.E. pinx.t Landon direx.t

NAPOLI

OTHON LE GRAND.

L'histoire nous a conservé peu de détails sur les premières années de la vie d'Othon, surnommé le Grand, né en 912, duc de Saxe, troisième roi ou empereur de Germanie depuis Conrad Ier; mais sa conduite sur le trône, la tendresse éclairée de Henri l'Oiseleur, son père, font présumer que son enfance fut heureusement cultivée, du moins quant à ce qui tient à la politique et aux armes; car c'était à ces deux points que se bornait alors l'éducation de la plupart des princes. Les grands de la Germanie remplirent la promesse qu'ils avaient faite à Henri de reconnaître Othon pour son successeur, malgré les intrigues de sa mère Mathilde, qui prétendait placer sur le trône son autre fils Henri, surnommé le Querelleur; elle alléguait pour raison de cette préférence, qu'elle était accouchée d'Othon dans le temps que son mari n'était que duc de Saxe, au lieu qu'il était roi de Germanie à la naissance du jeune Henri. Le couronnement d'Othon se fit à Aix-la-Chapelle, capitale de cette monarchie depuis Charlemagne. Les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne se disputèrent l'honneur de le sacrer: celui de Mayence fut préféré, par égard, disent les historiens du temps, pour la sainteté de ses mœurs. Le jeune monarque prit alors, au lieu du titre de roi, celui d'empereur, qu'il conserva toujours depuis. Après la cérémonie du sacre, il

dîna en public, et fut servi par les ducs d'Allemagne.

Pour bien gouverner, Othon n'avait pas besoin d'être encouragé par l'exemple de ses aïeux, au nombre desquels on place le fameux Witikind. Il avait dans son cœur le germe de toutes les vertus qui font les grands et les bons monarques, et l'âge ne fit que développer ces dons de la nature.

La seconde année de son règne fut troublée par la révolte de son frère aîné Tancmar, soutenu par Eberhard, duc de Franconie, et par Henri, frère puîné d'Othon. Tancmar fut tué en 939. Eberhard, la même année, périt à Andernach, et Henri se réconcilia avec Othon, qui lui céda le duché de Lorraine. A cette guerre glorieuse pour l'empereur, succéda la guerre de Hongrie, qui se termina par une victoire signalée sur les peuples de ce pays. Othon vengea ensuite sur les danois le massacre qu'ils avaient fait d'une garnison que l'empereur entretenait dans le duché de Slesswink. Il étendit ses conquêtes jusqu'au détroit qui, depuis, a porté le nom d'Ottensund, et fonda dans le pays trois évêchés soumis à la métropole de Hambourg. Dans le même temps, Othon retenait dans le devoir les peuples de Lorraine, pacifiait la Souabe et la Bavière révoltées, et entretenait en France des divisions plus ou moins grandes, suivant que les intérêts de sa politique l'exigeaient. Juste envers les princes qui relevaient de sa couronne, Othon vengea la mort de Vinceslas, duc de Bohême, assassiné par Boleslas son frère,

qui s'était emparé de son duché. L'empereur cita d'abord le coupable à son tribunal; mais Boleslas, trouvant l'impunité dans la révolte, s'arme pour soutenir son usurpation. Othon marche contre lui. Après l'avoir vaincu, il l'oblige de se rendre à discrétion, lui pardonne, et resserrant les chaînes des Bohémiens, il les soumet au gouvernement de la Bavière, en exigeant d'eux un tribut annuel.

Tant de victoires le rendirent l'arbitre de toute l'Allemagne, et lui donnèrent une grande influence sur les états voisins. Les guerres d'Italie vinrent bientôt lui ouvrir une nouvelle carrière.

Adélaïde, veuve de Lothaire II, fils de Hugues, ayant accusé Bérenger II, qui s'était emparé des états de son mari, de l'avoir fait empoisonner, celui-ci la fit enfermer à Pavie, d'où elle implora la protection de l'empereur des Germains. Othon avait promis précédemment des secours à Bérenger; mais le trône d'Italie excitant son ambition, il passe les Alpes, disperse les troupes de l'usurpateur, s'empare de Pavie, et épouse Adélaïde. C'était une princesse d'une rare beauté; et quelques auteurs ont prétendu que Hugues, son beau-père, avait assouvi par la violence la passion qu'il ressentait pour elle.

Othon n'ayant pu marcher jusqu'à Rome, objet de ses desirs, se contenta du titre de roi des Lombards, et revint en Germanie dissiper quelques révoltes qui avaient éclaté pendant son absence. Il pardonna à Bérenger, et lui donna l'investiture du royaume d'Italie, en prenant toutefois la précaution

de retenir plusieurs villes importantes, comme Aquilée et Véronne, afin de pouvoir aller le punir, s'il aspirait de nouveau à l'indépendance.

Cette précaution fut sage; Bérenger ne tarda pas à remplir tellement l'Italie de meurtres et de ravages, que le pape et les chefs des états de ce royaume envoyèrent des députés à Othon pour réclamer son assistance contre les fureurs de Bérenger et du comte Adalbert son fils, en le pressant d'accepter le titre de roi des Romains. Othon n'eut garde de les refuser. Il descendit en Italie avec une armée formidable, poursuivit Bérenger, le déposa, et se fit sacrer et couronner à sa place, par l'archevêque Walbert. Cette cérémonie terminée, Othon se rendit à Rome, avec la reine Adélaïde sa femme, et y reçut, conjointement avec elle, la couronne impériale des mains du pape Jean XII. Ce pape s'apercevant bientôt qu'il s'était donné un maître au lieu d'un protecteur, se déclara contre son nouveau souverain, fit soulever quelques provinces, et appela Adalbert à Rome, pour le mettre à la tête des rebelles. Othon marcha contre eux; le pape se sauva, et les Romains effrayés, prêtant à l'empereur un nouveau serment de fidélité, s'engagèrent formellement à ne plus élire de pape sans le consentement de l'empereur Othon. Un concile convoqué par lui déposa le pape Jean XII, comme coupable de sacrilège, et nomma Léon VIII à sa place. Pendant ce temps, Bérenger, assiégé à Montefeltro, se vit contraint de se rendre prisonnier avec sa femme Willa. Ils furent envoyés en exil à

Bamberg, où Bérenger mourut en 966. Les Romains oublièrent bientôt les sermens faits à Othon. Jean XII eut le courage de les faire soulever, et, opposant concile à concile, on déposa Léon VIII, et on ordonna que jamais l'inférieur ne pourrait ôter le rang à son supérieur.

Cependant l'empereur retourne à Rome, force cette ville, à se soumettre, et convoque un nouveau concile. Léon VIII, qui le présidait, et les pères qui le composaient, accordent et confirment à perpétuité, à Othon et à ses successeurs, le droit de disposer du saint-siége, de faire intrôniser les nouveaux pontifs, et d'investir les archevêques et évêques de leurs royaumes, déclarant nulles toutes élections faites sans le consentement du prince; telle est la substance de cette loi fondamentale qui assurait au roi d'Allemagne la dignité impériale, la couronne d'Italie, la souveraineté de la ville de Rome, et une autorité presque illimitée sur le saint-siége.

Les Romains se révoltèrent une troisième fois, mais toujours sans succès. Ils s'étaient déclarés contre Jean XIII, successeur de Léon VIII, et élu sous les auspices d'Othon, et avaient mis à leur tête le comte Adalbert; mais l'empereur n'eut qu'à se montrer pour répandre l'effroi parmi les rebelles; Adalbert fut vaincu, et le pape Jean XIII rétabli.

La réunion de la Pouille et de la Calabre à l'empire d'Othon fut le dernier événement mémorable de ce régne glorieux. Ce prince les conquit pour venger le massacre de ses ambassadeurs, ordonné

par Nicéphore, empereur d'orient. Othon se proposait de conquérir la Sicile sur les Sarrazins, qui l'occupaient alors; mais ses affaires le rappelèrent en Germanie, où il mourut, l'an 973, à l'âge de soixante ans. Son corps fut porté dans l'église de Magdebourg.

On a comparé Othon à Charlemagne; tous deux furent des héros, mais peut-être Othon surpassa-t-il Charles, sous le rapport des vertus privées; la politique détermina toutes les actions de celui-ci; Othon se livra quelquefois au penchant d'un cœur généreux. Le massacre des Saxons accuse d'inhumanité le monarque français; aucune tache semblable ne souille la vie de l'empereur des germains. Il fut sévère sans être cruel, grand sans faste, brave sans témérité, et libéral sans profusion.

L'Allemagne, qui fait remonter son droit public jusqu'aux empereurs français, doit plutôt en rapporter l'origine au règne d'Othon. Ce monarque rétablit les comtes palatins, juges supérieurs, qui rendaient la justice au nom du prince; il abaissa les grands vassaux, déja trop puissans, augmenta les priviléges du clergé pour balancer ceux de la noblesse; et pour limiter le pouvoir du clergé, il créa des avoués dont l'avis rendait nul celui des évêques.

Les beaux arts et les sciences fleurirent dans la cour d'Othon tant que son frère Brunon vécut: ce prélat tenait dans son palais une espèce d'académie, aux séances de laquelle l'empereur assistait, quoiqu'il ne sût pas lire; Othon avait même eu dessein d'apprendre la langue latine. Il eut pour successeur son fils Othon II, surnommé le Sanguinaire. De L.

HIST. DE FRANCE.

MABLY.

St. Aubin del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

L'ABBÉ DE MABLI.

L'abbé Gabriel Bonnot de Mably, frère du célèbre Condillac, naquit à Grenoble, le 14 mars 1709, et mourut à Paris le 23 avril 1785. Après avoir fait ses humanités à Lyon, chez les jésuites, le jeune Mabli vint à Paris, à l'invitation du cardinal de Tencin, à qui sa famille était alliée, et entra au séminaire de S.-Sulpice. Avec une telle protection, Mably pouvait se promettre une haute fortune dans l'église ; mais ne se sentant pas appelé à l'état ecclésiastique, il quitta le séminaire et rentra dans le monde.

Dédaignant une brillante servitude, ne sachant ni flatter ni ramper, ses sentimens et ses goûts furent à lui. Il aimait l'étude, il s'y livra ; les lettres le charmaient, il se réfugia dans leur sein.

A son entrée dans le monde l'abbé de Mabli fut admis au double titre d'allié et d'homme de lettres dans la société de madame de Tencin, qui a rendu son nom célèbre par les intrigues de sa vie et l'agrément de son esprit. Elle réunissait alors chez elle l'élite des gens de lettres. Outre ses dîners de beaux esprits, elle avait des dîners politiques. Montesquieu en était ; Mabli y fut admis. Il venait de donner le *Parallèle des Romains et des Français*, dont on disait du bien. Madame de Tencin, entendant le jeune abbé parler des affaires publiques, et raisonner avec

beaucoup de sagacité sur les évènemens politiques, jugea que c'était l'homme qu'il fallait à son frère, qui entrait dans la carrière du ministère. Ce fut pour l'endoctriner que Mabli fit l'abrégé des traités depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours. Ce service ne fut pas le seul qu'il lui rendit. Le cardinal sentant sa faiblesse dans le conseil, dut encore à Mabli l'heureuse idée de demander au roi la permission de donner ses avis par écrit. On se doute bien que Mabli fut chargé de préparer les rapports et de faire les mémoires. Ce fut lui qui, en 1743, négocia secrètement à Paris avec le ministre du roi de Prusse, et dressa le traité que Voltaire alla porter à ce prince. Frédéric, qui ne l'ignorait pas, conçut dès-lors une grande estime pour l'abbé de Mabli; et c'est une singularité bien digne de remarque que deux hommes de lettres, sans caractère public, fussent chargés de cette négociation importante qui allait changer la face de l'Europe. Ce fut encore Mabli qui dressa les mémoires qui devaient servir de base aux négociations du congrès ouvert à Breda au mois d'avril 1746. Ces divers travaux décidèrent sa vocation pour la politique.

Mais peu de temps après il se brouilla avec le cardinal, qui joignait à la dignité ministérielle celle d'archevêque de Lyon. Il s'agissait d'un mariage entre des protestans. Mabli voulait que le cardinal agît dans cette affaire en homme d'état: le car-

dinal s'obstina à se comporter en prince de l'église romaine, et Mabli ne le revit plus.

Depuis ce moment, il ne reste qu'à suivre Mabli dans la vie commune d'un simple particulier, ou plutôt à faire connaître son caractère. Il l'a tracé lui-même, en faisant quelque part le portrait d'un philosophe austère, d'une vertu rigide, d'un commerce sûr, mais froid; d'un esprit roide, mais juste; d'une ame égale, sans préjugés, mais sans fanatisme philosophique. Un tel homme offre un phénomène dans le siècle où il a vécu, qui fut celui des petites intrigues, de la mollesse, et des mœurs dissolues. On lui doit cette justice, qu'il fut conséquent dans ses principes et dans sa conduite : bien différent des écrivains qui, à cette époque, s'élevaient contre l'autorité en rampant auprès d'elle.

Mabli prêcha contre le luxe et les richesses, mais il prêcha d'exemple. Un seul domestique composait toute sa maison, et mille écus toute sa fortune. Il fallut le presser très-vivement pour lui faire accepter une pension de la cour. Avec ce goût de la médiocrité, il eut l'amour de l'indépendance. On voulut un jour l'entraîner chez un ministre, qui même l'avait invité: on ne put jamais l'y déterminer; mais il dit qu'il le verrait volontiers lorsqu'il ne serait plus en place. Il montra la même répugnance à entrer dans les corps académiques. On sait que le maréchal de

Richelieu le pressait de se mettre sur les rangs pour l'académie française. Mabli refusait. « Mais, « lui dit le duc, si je faisais toutes les démarches, « et que vous fussiez agréé, refuseriez-vous »? Mabli fut forcé de promettre qu'il accepterait; mais à peine a-t-il quitté le maréchal, qu'il court chez son frère, l'abbé de Condillac, en le priant de le dégager, à quelque prix que ce fût. « Pour- « quoi donc cette grande résistance? lui dit son « frère.—Pourquoi? Si j'acceptais, je serais obligé « de louer le cardinal de Richelieu, ce qui est « contre mes principes; ou si je ne le louais pas, « devant tout à son petit-neveu dans cette cir- « constance, je serais coupable d'ingratitude. »

Sa franchise avait quelquefois le ton et les formes un peu trop lacédémoniens; mais dans un siècle où la bassesse n'était que trop commune, il sut conserver une noble fierté. Il ne manqua jamais de venger le mérite modeste et sans fortune, du mépris de l'orgueil et de la richesse. Un grand parlant un jour devant lui d'un homme distingué par ses talens, mais qui avait le tort de n'être ni riche ni d'une haute naissance, dit, avec dédain, qu'il l'avait tiré de son grenier. Mabli ne craignit pas d'élever la voix. Monsieur le comte, dit-il, ce sont les gens de mérite qui logent dans les greniers; et les sots..... habitent dans les hôtels.

Les différens qu'il eut avec le cardinal de Tencin

firent sans doute naître dans Mabli la haine qu'il a toujours montrée pour la politique des modernes, et décidèrent son goût exclusif pour celle des peuples de l'antiquité. On reconnaît que ce goût lui a fait débiter dans ses divers ouvrages un grand nombre de paradoxes, que notre révolution, qui fut commencée avec les principes de cet écrivain, a mis dans tout leur jour. Mabli ne saurait faire un pas sans avoir d'un côté les Grecs et les Romains, qu'il admire en tout, et de l'autre les modernes, dans qui il trouve tout à censurer. C'est dans son ouvrage sur le gouvernement de Pologne, qu'il publia en 1770, qu'il faut chercher son véritable système, qui a servi de base à ceux des novateurs. Les vertus de Mabli doivent le garantir du soupçon d'avoir cherché à nous tromper avec connaissance de cause: il crut de bonne foi à ses théories, et ses erreurs ne proviennent que du peu de connaissance qu'il eut des hommes pour lesquels il travaillait; il ne s'apercevait pas que les constitutions d'un peuple ne sont que la conséquence de ses mœurs, de ses habitudes, et sur-tout de sa position. Mabli nous a traités comme les Spartiates, que nous admirons dans l'histoire, mais que nous n'imitons en rien dans le monde. De tous les ouvrages de Mabli, le meilleur est, sans contredit, les *Entretiens de Phocion.* L'auteur y démontre la nécessité de l'union de la morale et de la politique, et prouve que la vertu seule soutient les empires et fait leur prospérité.

M. Fréron a dit de ce livre « qu'il était la produc-
« tion d'un excellent citoyen, qui n'écrit que pour
« se rendre utile ; et qui voit tous nos travers et tous
« nos vices, non pour en plaisanter, mais pour nous
« en corriger. »

Les Œuvres de Mabli ont été recueillies en seize volumes in-8°.

Ph. L. R.

WREN.

Kneller pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CHRISTOPHE WREN.

Wren naquit dans le Wiltshire, en 1632. Il reçut une éducation soignée, et s'appliqua aux mathématiques avec un tel succès, que, guidé par elles, il avait déja fait à l'âge de treize ans une machine pour démontrer le système céleste. A l'âge de seize ans l'astronomie, la gnomonique, la statique et la mécanique lui devaient aussi des découvertes. Il professait publiquement ces sciences à vingt-cinq ans. Il fut nommé à la chaire d'astronomie d'Oxfort, et reçu membre de la société royale de Londres.

Ce savant fit alors un voyage en France, et ayant été frappé des beautés d'architecture que présentent plusieurs antiquités, il prit du goût pour cet art, sur lequel il composa un traité.

Le terrible incendie qui consuma presque toute la ville de Londres, en 1666, lui fournit l'occasion de proposer un plan pour son rétablissement; ce plan fut gravé et rendu public en 1724, après avoir été présenté au parlement, où il excita de vives discussions, mais où il ne fut point adopté; personne ne voulant faire le sacrifice de sa propriété à la régularité que présentait le plan de Wren. Londres serait devenu la plus belle ville du monde si ce plan eût été exécuté.

Ne pouvant recréer l'ensemble de cette capitale, il l'embellit d'un monument de son génie; l'église Saint-Paul, dont la première pierre fut posée en

1672, et qui fut achevée sous sa direction dans l'espace de trente-trois ans. Il fut encore obligé de restreindre, dans l'exécution, la magnificence du projet qu'il avait conçu, pour ne pas heurter quelques usages reçus. Cet édifice, pour l'étendue et la richesse, ne le cède qu'à Saint-Pierre de Rome. Quelques défauts qu'on remarque dans les détails sont rachetés par la noblesse et l'harmonie de l'ensemble. Wren fut encore chargé de l'érection du monument de Londres, colonne à l'instar de celle de Trajan, élevée au point où commença l'incendie dont on vient de parler; il bâtit aussi l'église Saint-Etienne de Warbroock, qui passe pour un chef-d'œuvre; celle de Sainte-Marie-des-Arts, le théâtre d'Oxford, le palais de Marlborough, sur le parc S.-James; la maison royale d'Hamptoncourt. Wren, nommé architecte du roi d'Angleterre, puis fait chevalier, devint membre du parlement. Ses principales vertus furent le désintéressement et la modestie; jamais il n'osa publier lui-même ses savans ouvrages; et ils ne furent mis au jour que par ses amis. On pourrait même appeler insouciance le peu de soin qu'il prit de sa fortune et de sa gloire. Ce ne fut qu'après sa mort que son nom devint célèbre. On accorda à sa famille le privilége exclusif d'être inhumé dans le beau monument qu'il avait élevé. Son nom y est gravé sur une tombe modeste. *Si tu lui cherches un monument, regarde autour de toi.* Telle est la fin de son épitaphe. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. L. G.

FOLARD.

Sergent del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

FOLARD.

Le chevalier Charles de Folard, naquit à Avignon en 1669. Le penchant irrésistible qui le portait vers l'état militaire se développa par la lecture des *Commentaires de César :* il s'était déja engagé deux fois à l'âge de 16 ans. Parvenu bientôt au grade de sous-lieutenant dans le régiment de Berry, il se livra au métier de partisan pendant la guerre de 1688, et ce métier devint pour lui une excellente école. S'appliquant à la théorie de son art, levant des plans, dressant des cartes, Folard devint en peu de temps un véritable homme de guerre. Il fut attaché au duc de Vendôme, en 1701, en qualité d'aide-de-camp, et exerça ensuite le même emploi auprès du grand-prieur, qui commandait l'armée de Lombardie. Blessé dangereusement en 1705, à la bataille de Cassano, il sut mettre à profit son inaction ; et raisonnant au milieu des plus vives douleurs sur les différentes manœuvres de cette journée, il conçut son système des colonnes, auquel il doit une partie de sa réputation. Après s'être distingué en Italie, par diverses actions d'éclat, Folard passa en Flandre, fut blessé à la bataille de Malplaquet, et fait prisonnier peu de temps après. Ne pouvant rester oisif, lors de la conclusion de la paix de Rastadt, il se rendit à Malte, alors assiégée par les Turcs. Après la levée du siége, la réputation de Charles XII l'attira en Suède, où il fit adopter ses nouvelles idées

sur la guerre. Lorsqu'il était sur le point d'avoir un commandement dans l'expédition que Charles XII méditait en Ecosse, la mort de ce prince le ramena en France, où il fut employé en 1718, sous le duc de Berwick, en qualité de mestre-de-camp. La guerre de famille, aussitôt finie que commencée, ayant été suivie du ministère pacifique et paternel du cardinal Fleury, Folard put se livrer à l'examen de ses manuscrits, et publier les fruits de sa savante pratique et de ses longues méditations.

Entre toutes les productions du chevalier de Folard, on distingue ses *Commentaires sur Polybe*, ouvrage un peu diffus, mais dans lequel on remarque une grande érudition, beaucoup d'idées neuves et de réflexions profondes. On a encore de lui, de *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, et un *Traité de la Défense des Places*, qui, sans avoir autant de réputation que ses commentaires, lui ont mérité l'estime des hommes instruits. Mais l'un de ses plus beaux titres de gloire, c'est l'avantage qu'il eut de donner les premières leçons de l'art de la guerre au comte de Saxe. Les services que Folard avait rendus à sa patrie l'eussent fait parvenir sans doute aux premières dignités militaires, si les momeries des convulsionnaires, auxquelles il avait eu la faiblesse d'ajouter foi, n'eussent fait naître des préventions défavorables contre lui. Il mourut en 1751.

N. P.

HUNIADE.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

HUNIADE.

Jean Corvin, plus connu sous le nom d'Huniade, était d'une naissance obscure ; son caractère et ses talens le portèrent rapidement à un rang élevé, et il devint vaïvode de Transylvanie. Les Hongrois, ce peuple, fier et indépendant, le seul de tous les peuples de l'Europe qui ait su jusqu'à ce jour faire respecter par les souverains ses antiques libertés et ses priviléges, étaient, dans le quinzième siècle, plus jaloux encore des droits que leur donnaient les lois et les coutumes. La royauté, qui chez eux était élective, devenait sans cesse un objet de discorde et de guerre entre les divers concurrens et les partis qui les appelaient au trône. Dans ces temps orageux un homme tel qu'Huniade, distingué par son courage et ses mâles vertus, devait exercer une grande influence sur son pays. S'il avait eu une autre ambition que celle de faire le bien de sa patrie, s'il eût aspiré au trône, il y serait sans doute parvenu ; mais une nouvelle révolution aurait pu renverser une puissance usurpée, et sa carrière eût été moins longue et moins honorable ; il se borna à être le défenseur et le sauveur de son pays, dont pendant sa vie il ne cessa de régler les destinées.

L'empereur Sigismond, après avoir gouverné avec un sceptre tyrannique l'Italie, l'Empire germanique, la Bohême, la Hongrie, mourut en 1437, Les Hongrois élurent, pour lui succéder, Albert.

son gendre, dont le règne né dura que deux ans. Il mourut, laissant l'état agité par de cruelles incertitudes. La reine Elisabeth était enceinte. La noblesse voulait attendre que la reine fût accouchée pour faire l'élection. Huniade montra tous les dangers d'une régence, les Turcs prêts à fondre sur la Hongrie, fit sentir que cet état avait besoin d'un souverain qui sût gouverner et combattre, et proposa de donner la couronne à Ladislas Jagellon, roi de Pologne. La reine mit au monde un fils, qui fut nommé Ladislas le posthume. Alors la nation se partagea; Huniade appuya de ses armes et de son influence le roi qu'il avait choisi; Elisabeth et son fils se virent forcés de fuir en Autriche.

Cependant Amurath, qui avait voulu profiter de ces discordes, s'avança, avec une armée nombreuse, jusqu'à Belgrade, et investit la place. Le courage de la garnison le força de lever le siége; il fut troublé dans sa retraite par Huniade, qui le chassa de la Servie, de la Moldavie et de la Bulgarie, et détruisit la plus grande partie de son armée.

Elisabeth étoit rentrée en Hongrie, à la tête d'une armée autrichienne. Huniade fut rappelé pour la combattre. Au moment de livrer bataille, se rappelant qu'Elisabeth avait été sa souveraine, il lui fit proposer une paix honorable. La fière princesse refusa toute espèce de condition; elle voulut combattre, et fut vaincue. La douleur, ou suivant d'autres le poison, terminèrent ses jours peu de temps après.

Huniade retourna ensuite pour combattre de nouveau Amurath. Après avoir détruit quatre armées turques, il termina la guerre par un glorieux traité ; mais le légat Julien Cesarini prétendit que la paix, ayant été conclue sans l'aveu du pape, était nulle ; que la violer serait une action sainte, et que l'église dégageait de toute promesse faite aux infidèles. Huniade s'éleva contre ce conseil déloyal ; le cardinal voulait une guerre injuste : le vieux guerrier réclamait pour la paix et la justice. Le roi s'abandonna aux conseils de la cour de Rome, et marcha contre Amurath. Quand les deux armées furent en présence, le sultan prit en main le traité, et le levant vers le ciel : « Dieu des chrétiens, dit-il, « venge-moi, venge-toi de la perfidie de tes adora- « teurs ». Les conseils d'Huniade, qu'on n'avait pas écoutés pour résoudre la guerre, ne le furent pas non plus pour la disposition de la bataille ; elle fut perdue, le roi y fut tué. Huniade, par une savante et courageuse retraite, sauva le reste de l'armée.

Il fit choisir alors Ladislas le posthume ; mais l'empereur Frédéric retenait ce jeune prince, et ne voulut point le délivrer. Huniade lui déclara la guerre, et ravagea l'Autriche, la Styrie et la Carinthie. Les Turcs qui attendaient toujours qu'Huniade fût occupé ailleurs pour attaquer la Hongrie, y reparurent, et assiégèrent de nouveau Belgrade, avec une armée très-nombreuse, et une flotte innombrable de barques. Huniade accourut, et se jeta dans la place. Le sultan jura de prendre Belgrade

ou de mourir. Il est aisé de mourir, mais non de vaincre Huniade, répondit l'aga des janissaires. En effet, l'armée turque fut bientôt obligée de se retirer. Ce fut le dernier triomphe du héros ; il mourut en 1457, chargé de gloire et d'années, avec le regret de ne pas périr sur un champ de bataille, ainsi qu'il avait vécu. Sa mort répandit un deuil général dans la Hongrie, et presque dans toute l'Europe, qui le regardait comme le rempart de la chrétienté contre les Turcs.

Après sa mort son fils Mathias Corvin fut élu roi de Hongrie, et régna avec gloire.

G.

MENZIKOFF.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MENZICOFF.

Le czar, Pierre Ier, était un jour à table avec ses amis et ses compagnons d'armes, Lefort et les généraux Czeremetof, Simonowitz, Scheen, Baur, lorqu'on entendit la voix d'un garçon pâtissier, qui parcourait les rues de Moskow en vendant des brioches et chantant des vaudevilles. Dans le dessein de s'en amuser, le czar le fait appeler, l'interroge, et est tellement charmé de la vivacité de son esprit et de la justesse de ses réponses, qu'il ordonne sur-le-champ à Lefort de prendre ce jeune homme dans sa compagnie, et de veiller à son avancement.

Ce garçon pâtissier, si favorisé par le hasard, était Alexandre Menzicoff, né de pauvres paysans, et qui devait être un jour prince, premier ministre, et se voir sur le point d'unir sa famille à la famille impériale.

Menzicoff sentit tout l'avantage de sa position, et sut en profiter. Il apprit les langues, médita l'histoire des peuples, s'initia aux mystères de la politique, et en même temps se livra aux exercices militaires et à l'étude de la tactique. Ses talens et la protection du czar, dont il devint le favori, l'élevèrent rapidement au grade de général. Il commanda en cette qualité à la première bataille rangée que les Russes gagnèrent sur les Suédois, auprès de Kalish, en Pologne, le 19 octobre 1706. Menzicoff seconda fortement le czar, lorsqu'en per-

sonne il battit ces mêmes Suédois à la bataille de Lesnau, entre le Borysthène et la Sossa, le 7 octobre 1708; et il contribua beaucoup à la victoire de Pultava, du 8 juillet 1709, en chargeant plusieurs fois à la tête des légions russes, et en coupant l'armée ennemie. Il fut élevé à la dignité de prince. Ce fut chez lui, à un souper, que le czar vit la célèbre Catherine, et en devint amoureux. Il l'épousa, et Menzicoff contribua beaucoup à la placer et à la maintenir sur le trône à la mort de Pierre.

Catherine fut reconnaissante. Dans son testament elle ordonna que son fils, Pierre II, épouserait la fille de Menzicoff. La mort de cette impératrice, qui suivit immédiatement ce testament, fit soupçonner Menzicoff de l'avoir fait empoisonner, dans la crainte que dans la suite elle ne se repentît d'une disposition aussi favorable pour lui, et ne la révoquât. Cette opinion a été adoptée par plusieurs historiens, et Duclos n'a pas peu contribué à la répandre. Quoi qu'il en soit, au commencement du règne de Pierre II, Menzicoff, sous le nom de premier ministre, s'empara de toute l'autorité, et l'exerça avec un tel despotisme, qu'il révolta contre lui tous les ordres de l'état. Les grands qui murmuraient furent exilés, et ceux qui étaient soupçonnés de vouloir se révolter furent emprisonnés et leurs biens confisqués. L'ambition du ministre croissant avec sa fortune, il négocia avec la cour de Vienne, pour s'assurer son appui dans l'affaire du mariage de sa fille, laquelle fut fiancée à l'empereur; et, dans le

même moment, il s'efforça de marier son fils à la grande duchesse Natalie.

Mais la jalousie et la haine préparaient sourdement sa perte ; le jeune prince était déja prévenu en secret contre lui. Son favori Dolgorouki, mis en avant par les ennemis de Menzicoff, ne cessait de lui rendre ce ministre suspect. On usa même d'un moyen infaillible auprès des rois, en faisant entendre au czar que ce ministre ne s'approchait ainsi du trône que pour y monter par degrés. Alors l'ame du jeune monarque s'ouvrit à toutes les insinuations, et Menzicoff donna prise sur lui par des imprudences.

Il s'opposa à un présent de 9000 ducats que l'empereur voulait faire à sa sœur, et s'empara de la somme. Pierre en fut irrité, se mit en colère, et finit par lui dire : *Je t'apprendrai que je suis empereur, et que je veux être obéi.* Dans une fête particulière à laquelle ce prince ne put assister, Menzicoff eut un autre tort : il osa s'asseoir pendant la cérémonie sur une espèce de trône qui avait été destiné au czar. Cette petite circonstance décida sa perte. A toutes ces fautes; il faut encore ajouter celle qu'il fit, en renvoyant dans ses quartiers un régiment qui lui était entièrement dévoué. Le lendemain de ce renvoi le général Solikoff vint l'arrêter. *J'ai fait de grands crimes*, s'écria alors Menzicoff; *mais est-ce au czar à m'en punir?* Ces paroles, dit Duclos, confirmèrent les soupçons qu'on avait eus de l'empoisonnement de Catherine.

On lui promit d'abord qu'il jouirait de ses biens,

et qu'on lui permettrait de passer le reste de ses jours à Oranienbourg, jolie ville qu'il avait fait bâtir sur les frontières de l'Ukraine ; mais à peine s'est-il mis en route, environné du faste, non d'un ministre disgracié, mais d'un prince qui va prendre possession d'un gouvernement, que sa garde est doublée ; on lui fait son procès, et il est condamné à passer ses jours à Besorowa, au bout de la Sibérie. Sa femme, devenue aveugle à force de pleurer, mourut en chemin. Le reste de sa famille le suivit dans son exil. Il soutint ses malheurs avec fermeté, et il ne lui échappa aucun murmure. Reconnaissant la justice du ciel envers lui, il ne s'attendrissait que sur ses malheureux enfans. Dans la chaumière qu'ils s'étaient construite au milieu des déserts, chacun partageait le travail pour la subsistance commune. Menzicoff eut plus de santé pendant les deux ans qu'il passa en Sibérie, qu'il n'en avait eu dans le temps de sa prospérité. On lui avait assigné dix roubles par jour ; il trouva le moyen de ménager sur cette somme de quoi faire bâtir une petite église, à la construction de laquelle il travailla comme charpentier. Il mourut le 2 novembre 1729, d'une replétion de sang, parce qu'il ne se trouva personne à Besorowa qui pût le saigner.

Les Dolgorouki furent exilés à leur tour, et les enfans de Menzicoff, rappelés de la Sibérie, leur laissèrent la chaumière qu'ils y avaient habitée.

De L.

PELLISSON.

Nanteuil del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

PELLISSON.

Paul Pellisson Fontanier naquit à Beziers, en 1624. Il fut élevé, par les soins de sa mère, dans la religion protestante. Son père, qu'il avait perdu fort jeune, occupait une place dans la magistrature. Pellisson résolut de suivre cette carrière. Savant dans les langues anciennes, profond dans la connaissance du droit, il composa à dix-neuf ans une paraphrase du premier livre des *Institutes* de Justinien, qui fit l'admiration des vieux jurisconsultes. Pellisson se distinguait au barreau de Castres, lorsque la petite-vérole le rendit d'une laideur extraordinaire, et le força de renoncer à paraître en public. Alors il quitta la province pour Paris, et fut admis chez mademoiselle Scudéry, qui ne put s'empêcher de dire en le voyant, qu'il abusait de la permission que les hommes ont d'être laids. Lancé dans le monde littéraire, il s'y fit bientôt un nom par son *Histoire de l'Académie*, qui lui valut la promesse de la première place vacante dans cette compagnie. Devenu premier commis de Foucquet, dont il eut toute la confiance, il se distingua par son talent pour l'administration, et prouva que les gens de lettres, malgré l'opinion de quelques personnes, peuvent être propres à tous les emplois. La disgrace de Foucquet fit la gloire de Pellisson : on sait avec quel courage il défendit ce malheureux ministre, qui pouvait être coupable, mais sur lequel, à force d'achar-

nement, on finit par répandre tout l'intérêt qu'inspire l'innocence. Pellisson fut enfermé à la Bastille, et n'en sortit qu'au bout de quatre ans. C'est ici la plus belle partie de son histoire : pendant sa détention il composa, pour la défense de Foucquet, ces trois mémoires que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* compare à ces belles oraisons de Cicéron, où les affaires d'état, mêlées avec les affaires judiciaires, sont traitées avec toute la solidité de la logique et tout l'éclat de l'éloquence. Des hommes recommandables par leur naissance et par leur rang s'associèrent à la gloire de Pellisson, en le visitant dans les fers. Tangui-Lefèvre lui dédia son *Lucrèce*, et le *Traité de la Superstition*, de Plutarque. On a rapporté mille anecdotes sur la détention de Pellisson. La plus connue est celle de l'araignée qu'il avait apprivoisée, et dont le priva la barbarie du geolier. On a dit qu'il écrivait à la Bastille sur des marges de livres avec le plomb de ses vitres, et qu'il faisait de l'encre avec du papier brûlé détrempé dans du vin. On sait encore avec quelle adresse il fit servir à ses desseins un espion aposté près de lui, et qui, sous un air stupide, cachait l'esprit de ruse nécessaire à ce vil métier. Pellisson s'ennuyait beaucoup à la Bastille, ce qui est facile à croire, et, pour passer le temps, il lut des livres de controverse. Cette lecture lui fut utile, et l'éclaira sur la véritable religion. Pellisson abjura en 1670; peu de temps après, prit l'ordre de sous-diacre, et obtint plusieurs bénéfices. Il ne se borna

pas à sa conversion, il entreprit celle des autres. Le roi le chargea, dit-on, de payer un assez grand nombre de ces abjurations : moyen plus sûr pour convertir que les sermons des missionnaires ; il s'acquitta, avec tout le zèle d'un néophyte, de cet emploi assez peu honorable. Nommé historiographe de France, il suivit Louis XIV à l'armée, et composa plutôt le panégyrique du monarque que la relation de ses campagnes. Il eût été seul chargé de ce travail s'il n'eût pas fait perdre un procès à madame de Montespan, qui alors fit nommer à sa place Boileau et et Racine. Cependant le roi, qui était content des éloges de Pellisson, lui ordonna de continuer ce qu'il appelait *son histoire*. Il eut toujours part aux bienfaits du monarque, qui lui confia même la rédaction de ses Mémoires. Pellisson méritait bien toute la faveur d'un roi qu'il n'avait cessé de flatter, et toujours d'une manière ingénieuse. Louis XIV devait se rappeler que Pellisson, reçu à l'Académie, avait prononcé son panégyrique, qui avait été traduit dans plusieurs langues, et qu'il avait fait les fonds d'un prix qui devait être donné, au jugement de l'Académie française, à celui qui aurait le mieux célébré, dans une pièce de vers, quelques-unes des actions du roi. Pellisson mourut le 7 février 1693, à 69 ans. Les protestans, qui auraient voulu le prendre en défaut, publièrent que c'était volontairement qu'il n'avait pas reçu les sacremens à l'article de la mort, afin, disaient-ils, de satisfaire à sa conscience, qui le rappelait à la

religion de ses pères. Ce fait est faux : peu de jours avant sa mort, il alla à l'église malgré son médecin. *C'est le jour de ma conversion*, lui dit-il ; *je me suis fait une loi d'en célébrer l'anniversaire ; je ne veux pas y manquer.* En effet, il communia ce jour-là, qui était celui de la Purification. Mais peu de jours après, le roi ayant appris qu'il était plus mal, lui envoya *Bossuet, Fénélon,* et le père *la Chaise*, qui lui déclarèrent le danger dans lequel il se trouvait ; il les remit au lendemain pour une confession générale. Il jugeait trop favorablement de ses forces, le lendemain il n'était plus.

Pellisson eut toutes les qualités du cœur, et toute l'aménité d'un homme de bonne compagnie. De la facilité, de la négligence, beaucoup d'inexactitude et de flatterie, voilà ce qui caractérise son style et le fond de ses ouvrages, dont les principaux sont, l'*Histoire de l'Académie française*, in-12, 1653 ; des *Lettres historiques sur les campagnes de Louis XIV, depuis* 1770 *jusqu'en* 1788 ; un *Recueil de pièces galantes*, mêlées avec celles de madame la comtesse de la Suze, 4 volumes in-12, des poésies chrétiennes, et des écrits de controverse.

Ph. L. R.

LAVOISIER.

Du Plessis Bertaux del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

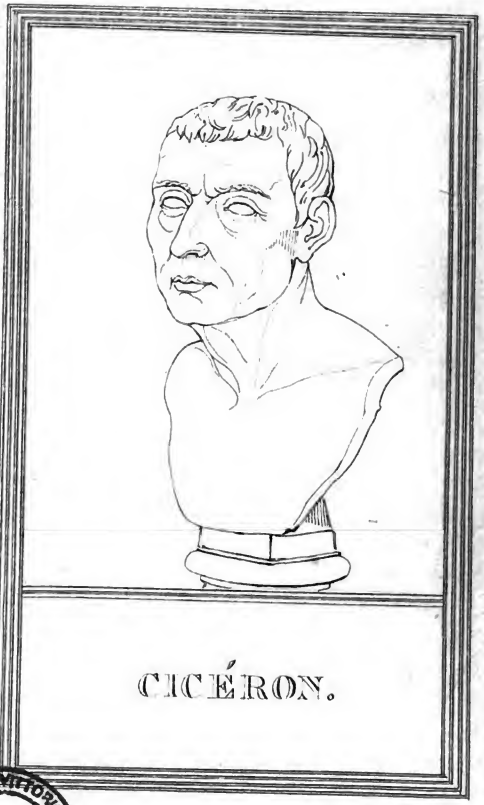
LAVOISIER.

Antoine-Laurent Lavoisier, né à Paris en 1743, appartenait à une famille riche et reçut une éducation soignée. Il montra de bonne heure, le goût le plus vif et les plus heureuses dispositions pour les sciences. A vingt-trois ans, un Mémoire sur la meilleure manière d'éclairer les rues d'une grande ville, lui valut une médaille d'or que l'Académie des sciences lui décerna ; deux ans après il fut admis dans cette célèbre société. Lavoisier cultivait avec un succès égal plusieurs parties de la physique et de l'histoire naturelle, lorsqu'une circonstance qui fait époque dans l'histoire des sciences l'attacha exclusivement à la chimie. La découverte des fluides élastiques, due aux travaux de *Black*, de *Cavendish*, de *Macbride* et de *Priestley*, venait de répandre une lumière nouvelle sur l'étude des phénomènes de la nature. Le jeune savant, frappé de la grandeur et de l'importance de cette découverte, sentit par cette sorte d'instinct qui caractérise le génie, jusqu'où pouvait s'étendre la magnifique carrière qui s'ouvrait devant lui. Il répéta les expériences, et les varia de mille manières. Opérant avec des instrumens qu'il inventait lui-même, et qu'il faisait exécuter avec une perfection jusqu'alors inconnue, d'abord il confirma les résultats obtenus ; bientôt il les étendit, il en découvrit de nouveaux, et l'application qu'il en fit à la chimie opéra dans cette

science une révolution complète. Une note remise à l'Académie vers la fin de 1772 prouve incontestablement que Lavoisier avait alors trouvé la véritable cause de l'augmentation de poids qu'acquièrent les métaux lorsqu'on les expose à l'action du feu. Cette belle découverte, qui sert de base a tout l'édifice de la chimie moderne, renversait déjà la théorie vague et incertaine du *phlogistique*. Depuis cette époque, quarante Mémoires lus à l'Académie pendant l'espace de vingt années, et imprimés dans son recueil, présentèrent un corps de doctrine qui embrassa tous les phénomènes chimiques. Lavoisier créa une science nouvelle : il changea l'art d'opérer et l'art de raisonner. Offrant le premier exemple d'une exposition claire et méthodique, d'une discussion précise et d'une démonstration rigoureuse, il apprit à donner aux travaux un but déterminé, à classer les faits selon leur importance, à les éclairer réciproquement en les subordonnant les uns aux autres, à en déduire toutes les conséquences auxquelles ils peuvent conduire. « Les recherches et les découvertes que renferment ses mémoires, a dit un chimiste célèbre, constituent un ensemble si bien lié, un enchaînement si naturel d'idées et de phénomènes, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître une première conception du génie, le produit nécessaire d'une seule idée primitive, un ouvrage d'un seul jet qui n'a pu sortir que d'une tête forte et créatrice, telle que les fastes de l'esprit humain n'en montrent qu'à de longs intervalles. Outre

l'effort de génie nécessaire pour créer ce plan, pour concevoir cette vaste théorie, il a fallu que la nature eût donné à Lavoisier un courage et une constance inébranlables, pour qu'il ait pu suivre pendant vingt ans la route qu'il s'était ouverte, sans se détourner un seul instant, sans faire un seul faux pas, sans être arrêté ni ralenti par les obstacles de tout genre qu'on lui a opposés ». Lavoisier jouit de la gloire qui était due à ses rares talens et à ses longs travaux. La doctrine qui lui appartient exclusivement fut généralement adoptée en France ; une nomenclature systématique fixa en quelque sorte l'ère de la science qu'il avait fondée, et il compta bientôt parmi ses disciples les chimistes les plus célèbres de l'Europe. En 1789, il réunit en un seul faisceau toutes les vérités nouvelles qu'il avait énoncées séparément, et sous le titre modeste de *Traité élémentaire de Chimie*, il publia un livre absolument neuf pour la forme et pour le fond, qui sera toujours le meilleur modèle à suivre dans la composition des ouvrages de ce genre. Au génie des sciences, Lavoisier joignait encore le talent des affaires. Fermier-général, régisseur des poudres, commissaire de la trésorerie, membre du bureau de consultation, etc., son activité s'étendait et suffisait à tout: par-tout il portait la même facilité de conception, la même netteté d'idées, le même esprit de méthode, la même persévérance et le même dévouement. Toutes les époques de sa vie ont été marquées par de grands travaux et par des services importans

dans plusieurs branches de l'administration : consulté par le comité des impositions de l'assemblée constituante, il l'aida souvent de ses lumières ; il a publié plusieurs bons ouvrages sur l'économie politique. Simple et pur dans ses mœurs, modéré dans ses passions, sage et régulier dans toute sa conduite, bon parent, bon époux, ami fidèle, Lavoisier sut associer aux grands talens, les qualités de l'honnête homme et les vertus du bon citoyen. Possédant à-la-fois une fortune considérable, des places éminentes et une réputation étendue, il ne se servait de tant d'avantages que pour soulager l'indigence, protéger le mérite obscur, et hâter encore les progrès des sciences, en encourageant ceux qui les cultivaient. Un crime d'autant plus atroce qu'il était sans motif a enlevé à la France cet homme illustre, au milieu de sa carrière. Lavoisier, compris dans l'acte d'accusation que la convention nationale porta contre les anciens fermiers-généraux ses confrères, parut avec eux devant le tribunal révolutionnaire, et fut condamné à mort. Il demanda aux bourreaux que l'on appelait alors des juges, de suspendre de quinze jours l'exécution de sa sentence, pour qu'il pût terminer des expériences utiles ; « *Je ne regretterai point alors la vie*, ajouta-t-il, *et j'en ferai volontiers le sacrifice* ». On lui répondit que la république n'avait pas besoin de savans, et il marcha à l'échafaud avec sérénité. Il est mort le 6 avril 1794, âgé de cinquante-un ans. F.



CICÉRON.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CICÉRON.

Marcus-Tullius Cicero naquit à Arpinum, aujourd'hui Arpino, petite ville de la terre de Labour, dans le royaume de Naples, l'an 648 de la fondation de Rome, et le 116e avant J. C. On a longuement disserté sur son origine, qu'on a voulu rendre illustre; on a parlé de prodiges qui avaient accompagné sa naissance : toutes ces choses sont inutiles ou ridicules. Aux yeux de la postérité, Cicéron est le premier de sa famille et de son nom, et il n'y a de prodigieux dans son histoire que son talent. Amené enfant à Rome pour y étudier, il montra une vivacité d'esprit et une facilité de conception extraordinaires. Ses condisciples, frappés de sa supériorité, lui rendaient hommage, et l'escortaient par honneur dans les rues : leurs parens eux-mêmes voulaient voir cet enfant dont les dispositions étaient si heureuses et les progrès si rapides. Ses premières études achevées il s'appliqua avec un égal succès à l'éloquence, à la philosophie et à la jurisprudence. Un des affranchis de Sylla s'étant fait adjuger à vil prix les biens d'un proscrit nommé Roscius, le fils de celui-ci osa réclamer contre cette acquisition frauduleuse. Sylla, compromis, se vengea en faisant accuser ce fils d'avoir été le meurtrier de son père. Cicéron prit en main sa défense, et le fit absoudre. Ainsi sa première cause fut à-la-fois une preuve de talent et un acte de courage. Il crut cependant de-

voir se soustraire au ressentiment tout puissant de Sylla, et il se rendit à Athènes. Pendant deux ans qu'il y séjourna, il vécut assiduement dans la société des savans, des philosophes et des orateurs: il alla les chercher jusque dans l'Asie. Apollonius Molon, célèbre orateur de Rhodes, qui n'entendait point le latin, le pria un jour de faire devant lui, en grec, une *déclamation* (on appelait de ce nom les harangues que composaient dans des causes imaginaires les jeunes gens qui se destinaient au barreau). Quand Cicéron eut débité son discours, tous les assistans le comblèrent d'éloges : le seul Apollonius restait muet et pensif. Cicéron lui en demanda la cause. *Je te loue*, répondit-il, *et de plus je t'admire; mais je ne puis m'empêcher de gémir sur le sort de la Grèce : le savoir et l'éloquence étaient les deux seuls biens, les deux seules gloires qui nous fussent restées ; tu viens de les conquérir sur nous, et d'en enrichir les Romains.* Sylla étant mort, Cicéron revint à Rome, et d'abord il n'y jouit pas d'une grande considération : on ne l'appelait que le *Grec* ou l'*Ecolier;* mais il se mit à plaider, et bientôt il acquit beaucoup de célébrité et de gloire. Il fut élu questeur, et obtint le gouvernement de la Sicile, ce grenier de l'Italie, dans un moment où Rome manquait de blé. Il subvint aux besoins de Rome, mais sans fouler sa province, qu'il administra avec justice et avec bonté. Le temps de sa préture achevé, il retournait à Rome, lorsque rencontrant en route un de ses

amis, il lui demanda ce qu'on disait de lui dans cette ville, qu'il croyait avoir rempli du bruit de son nom. *Où as-tu donc été*, lui dit cet ami, *depuis que nous ne t'avons vu?* Cette réponse rabattit un peu les fumées de son amour-propre. « Toute fois « dit Plutarque, l'estre extrêmement joyeux de se « sentir loué, et l'estre passionné du desir d'hon- « neur lui demeura tousjours tant qu'il vescût jus- « qu'à la fin, et le fit plusieurs fois dévoyer du droit « chemin de la raison. »

A son retour il fut fait édile. Verrès, qui l'avait précédé dans la préture de Sicile, avait désolé cette province par ses déprédations et ses violences. Les Siciliens l'accusèrent; mais il avait acheté ses juges, et engagé, à force de présens, le célèbre Hortensius à plaider pour sa défense. Cicéron résolut de vaincre l'éloquence d'Hortensius et l'or de Verrès: il en vint à bout. Verrès fut condamné par le tribunal même qui s'était vendu à lui. Ce triomphe mit le comble à la renommée de Cicéron, et le porta rapidement aux honneurs. Il fut nommé l'un des préteurs de la ville, et arriva enfin à ce consulat où l'attendait la gloire de sauver Rome. Catilina avait conspiré contre elle; il voulait la mettre à feu et à sang. L'odieux complot allait éclater. Catilina vient au sénat comme pour y compter encore une fois ses victimes. Cicéron, informé de tout, l'attaque et le foudroie. Le conspirateur, troublé, sort précipitamment de Rome. Ses complices, sans chef, sont bientôt saisis, emprisonnés et mis à mort. Lui-

même perd la vie en combattant contre les troupes que le consul avoit envoyées à sa poursuite. Le peuple, reconnaissant, décerna à Cicéron le titre de père de la patrie et de second fondateur de Rome. Son consulat fini, au lieu d'en rendre compte, suivant l'usage, il ne dit que ces mots : *Je jure que j'ai sauvé la République*, et le peuple répéta son serment. Publius Clodius, jeune débauché dont il s'était attiré la haine, étant devenu tribun, lui fit essuyer de telles persécutions, qu'il le força à s'exiler lui-même de cette Rome qu'il avait sauvée. Son ennemi, triomphant, fit décréter son bannissement, et raser ses maisons de la ville et des champs. Son caractère trop faible ne put supporter un tel revers; retiré à Thessalonique, en Macédoine, il s'abandonna sans réserve au chagrin et presque au désespoir.

Après seize mois d'exil, il fut rappelé par les vœux de l'Italie entière. Son retour fut un triomphe. Ses maisons furent rebâties aux dépens de l'état. Il reprit la plus grande influence dans les affaires publiques. Envoyé comme proconsul en Cilicie, il gouverna cette province avec douceur, et la défendit avec habileté contre les Parthes. « Il semble, dit « Voltaire, que Cicéron aurait été tout ce qu'il « aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les « gorges d'Issus, où Alexandre avait vaincu les « Perses. Il est bien vraisemblable que s'il s'était « donné tout entier à la guerre, à cette profession « qui demande un sens droit et une extrême vigi-

« lance, il eût été au rang des plus illustres capi-
« taines de son siècle ». Cicéron, au retour de son proconsulat, aurait sans doute obtenu les honneurs du triomphe, si Rome alors n'eût été en proie à des factions qui détournaient les esprits de tous les autres intérêts. Pompée et César se disputaient le pouvoir et la faveur publique : Cicéron flotta long-temps entre ces deux rivaux, qui inspiraient des craintes presque égales aux amis de la patrie. Enfin, il crut voir que le parti de Pompée était celui de la république, et il l'embrassa. Il se rendit au camp de Pompée, et donna des conseils qui furent peu suivis. Après la bataille de Pharsale, où sa santé ne lui avait pas permis de se trouver, il prit le parti de reconnaître le vainqueur et de s'abandonner à sa clémence. César le combla de caresses et de distinctions, et à son tour, il lui prodigua des adulations que la postérité lui a reprochées. Après la mort de César, à laquelle il n'avait pris aucune part, il se montra favorable au jeune Octave, qui avait eu l'art de flatter sa vanité. Une des principales causes de sa conduite en cette circonstance fut sa haine profonde pour Antoine, qui voulait succéder à l'autorité de César, et dont, par conséquent, les intérêts étaient opposés à ceux du fils adoptif de ce grand homme. Il satisfit son animosité d'une manière éclatante, en composant contre Antoine ces fameuses harangues nommées *Philippiques*, par allusion à celles que Démosthènes avait prononcées contre Philippe, roi de Macédoine. Mais Antoine et Oc-

tave, après s'être long-temps combattus, se réunirent, et formèrent avec Lépide cette alliance connue sous le nom de Triumvirat, dont l'une des premières conditions fut le sacrifice de leurs ennemis mutuels. Octave abandonna lâchement Cicéron à la fureur d'Antoine, qui le fit assassiner. Au moment où Cicéron gagnait en litière le bord de la mer, pour se sauver en Macédoine, un tribun nommé Popilius Léna, à qui il avait conservé la vie en le faisant absoudre d'une accusation de parricide, lui fit couper la tête et la main droite. La tête fut portée à Fulvie, femme d'Antoine, qui fit sortir la langue de la bouche, et la perça plusieurs fois d'une aiguille d'or, comme pour la punir d'avoir proféré ces éloquentes invectives qui avaient flétri son époux. La main qui les avait tracées fut attachée, ainsi que la tête, à cette tribune aux harangues, qui avait servi si long-temps de théâtre à la gloire de l'orateur romain. Cicéron avait soixante-trois ans, onze mois et cinq jours lorsqu'il fut égorgé.

Cicéron fut le plus éloquent des Romains. Orateur au barreau et dans le *forum*, il défendit souvent avec succès, toujours avec honneur, les intérêts de la patrie et ceux des particuliers. Il fut le premier écrivain de Rome, qui traita les hautes questions de la morale et de la philosophie, agitées depuis long-temps chez les Grecs. Il sut y répandre toutes les richesses de son esprit et tous les charmes de son style. Cette alliance de la vie inquiète d'un homme d'état, et des paisibles méditations d'un philosophe,

était une des choses qui excitaient le plus l'admiration de Voltaire. « Y a-t-il dans l'Europe, disait-il, « beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats « même un peu employés, qui puissent, je ne dis « pas expliquer les admirables découvertes de New- « ton et les idées de Leibnitz, comme Cicéron « rendit compte des principes de Zénon, de Platon « et d'Epicure; mais répondre à une question pro- « fonde de philosophie? »

Le même auteur a vengé Cicéron, comme poète, du ridicule que lui avait long-temps donné certain vers complètement absurde, cité, ou peut-être même imaginé, par Juvénal. Il a opposé à ce vers, dont un homme simplement de bon sens ne peut pas être l'auteur, un fragment admirable du poëme de Marius, qu'un homme doué d'un vrai génie poétique peut seul avoir composé.

Le caractère de Cicéron n'était peut-être pas aussi beau, aussi élevé que son talent. Il était, sans doute, un des plus honnêtes hommes de la république, et il aimait beaucoup sa patrie; mais il s'aimait encore plus lui-même, et sa vanité n'avait point de bornes. Il se louait sans relâche et sans mesure. Ce même orgueil, qui lui faisait tenir des propos peu convenables, lui fit aussi commettre de graves fautes de conduite. Rempli d'hésitation, et privé de fermeté, il ne savait, ni prendre promptement un parti, ni demeurer fidèle à celui qu'il avait pris. De même qu'il se laissait enivrer par les succès, il se laissait abattre par les revers, et passait rapidement de l'excès

de la confiance à celui du découragement. Dans le malheur, il s'en prenait à tout le monde, et quelquefois à ses amis les plus constans, d'événemens fâcheux, qu'il n'aurait dû attribuer qu'à son imprévoyance ou à ses faux calculs. Son penchant à la raillerie était extrême, et ses plaisanteries, presque toujours contraires à la prudence, l'étaient souvent au bon goût : elles descendaient quelquefois jusqu'à ce genre ridicule et bas que nous avons appelé turlupinade. On pourrait toutefois citer de lui un assez grand nombre de réparties heureuses et de saillies piquantes.

Cicéron eut toutes les vertus de l'homme privé : il fut bon père, bon ami, et sur-tout bon maître. On n'est pas aussi certain qu'il fût bon mari : il répudia Térentia, qu'il paraissait chérir tendrement, pour une autre femme plus jeune et plus riche.

Quelques défauts de caractère, quelques torts de conduite qu'ait eus Cicéron, il n'en est pas moins, par ses grands talens, et par le noble usage qu'il en a fait, un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité.

A.

PINDARE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

PINDARE.

Tel qu'un fleuve, à grand bruit, roulant d'un roc sauvage,
Fier, et nourri des eaux tributs d'un long orage,
Croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés;
Tel Pindare, échappant d'une source profonde,
Bouillonne, écume, gronde,
Roule, immense, à nos yeux éperdus et charmés.

C'est ainsi que M. Lebrun traduit l'éloge admirable qu'Horace fait de Pindare, dans une ode que le favori d'Auguste commence, en annonçant qu'on ne peut, sans témérité, prétendre égaler le chantre thébain.

Pindarum quisquis studet æmulari, . . .

Ce prince des poètes lyriques naquit à Thèbes, ville de la Béotie, l'an 500 ans avant J. C. Sa naissance, dit Plutarque, concourut avec la célébration des jeux Pithiens; et cette rencontre, ajoute-t-il, fut comme un présage de la gloire que Pindare devait acquérir par ses hymnes en l'honneur d'Apollon. Myrtis, femme distinguée par son talent pour la poésie lyrique, Lasus et Simonides furent ses maîtres. Il les surpassa et sut joindre aux agrémens de la poésie les préceptes les plus sublimes de la philosophie; il avait embrassé celle de Pythagore, comme l'assure S. Clément d'Alexandrie, qui prétend aussi que ce poète avait eu connaissance de l'Ecriture sainte, et en particulier du livre des Proverbes, dont il avait emprunté quelques sentences.

Pindare mourut étant au théâtre, l'an 436 avant J. C.; et sa mort, selon ses desirs, fut aussi subite que douce.

Pendant sa vie, il fut entouré de la considération que la Grèce accordait aux grands talens. On sait qu'Athènes, qu'il avait célébrée, paya du trésor de la république l'amende à laquelle les Thébains le condamnèrent pour avoir fait un pompeux éloge d'une ville rivale de la leur. La réputation de ce poète ne fit que croître après sa mort. Alexandre saccageant Thèbes, épargna la maison de Pindare. Long-temps auparavant, les Lacédémoniens, ravageant la Béotie, l'avaient également respectée, avertis par cette inscription: *C'est ici la maison de Pindare, ne la brûlez point.* Les descendans de ce poète, du temps de Plutarque, jouissaient encore, dans les fêtes théoxéniennes, du privilége de recevoir la meilleure partie de la victime sacrée.

De tous les ouvrages de Pindare il ne nous est resté que ses Odes, dans lesquelles il célèbre les vainqueurs aux jeux *olympiques*, *pythiens*, *néméens* et *isthmiens*. La première édition de ce poète est celle des Aldes, 1513, in-8°.; et la meilleure, celle d'Oxford, 1697, in-fol. On estime aussi l'édition de Heyne, 1798, 5 vol. in-8°. Pindare reste encore à traduire dans notre langue.

Ph. L. R.

BERGHEM.

Sarri pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REALE BORBONICA NAPOLI

BERGHEM.

La gloire d'un artiste ou d'un écrivain ne se mesure pas à l'importance du genre qu'il a adopté, mais à la perfection du talent avec lequel il l'a traité. Théocrite, en chantant les mœurs pastorales, s'est placé au premier rang parmi les poètes : on pourrait dire que le paysage est en peinture ce que l'idylle est en poésie ; et Berghem, l'un des plus fameux paysagistes de l'école flamande, doit être compté au nombre de ces hommes rares que la nature ne produit que de temps à autre. Il naquit à Harlem, en 1624 ; son nom de famille était van Haerlem. Une aventure d'écolier lui fit donner le surnom de Berghem ou Berchem, qui, en flamand, signifie *cachez-le.* On dit que pour le soustraire à un châtiment que son père voulait lui infliger, van Goyen, son maître, criait à ses autres élèves, *Cachez-le!*

Dès sa jeunesse, Berghem fut un peintre habile ; ses essais furent des chefs-d'œuvre. Il ne connut point de difficulté, et il eut le rare avantage de voir rendre justice à ses productions. Il n'eut pourtant pas la gloire de l'emporter sur Jean Both, autre paysagiste célèbre, dans une circonstance remarquable. Le bourguemestre de Dordrecht ayant offert une somme considérable pour établir un concours entre Berghem et Both ; les deux peintres présentèrent chacun un tableau si parfait, que le généreux bourguemestre doubla le prix qu'il avait proposé, et paya également les deux ouvrages.

La réputation et les talens ne suffisent pas au bonheur : Berghem avait épousé la fille de Willis, l'un de ses maîtres; cette femme, d'une avarice sordide, fut pour lui un tyran implacable : elle l'enfermait dans son atelier, et ne l'en laissait sortir que lorsqu'il avait achevé la tâche qu'elle lui avait donnée ; alors elle s'emparait du tableau pour le vendre, et cachait l'argent qu'elle en retirait. Ces mauvais traitemens n'altérèrent pas la gaieté de Berghem, et il chantait sans cesse en travaillant. Après avoir produit un nombre prodigieux d'ouvrages, il mourut à Harlem à l'âge de 59 ans.

Ce peintre ne sut pas, comme le Poussin, composer des sites majestueux, vastes solitudes, où la pensée du spectateur puise une profonde mélancolie ; il est sans doute inférieur à Claude Lorrain, qui, avec un génie éminemment poétique, semble ne s'être attaché qu'à paraître un exact imitateur; mais Berghem vit la nature telle qu'elle était autour de lui, et sans l'embellir il l'imita pourtant avec plus de goût que ses compatriotes n'ont coutume de le faire. Ses compositions sont très-variées, son exécution est remplie d'intelligence ; il a un pinceau ferme et spirituel qui imprime un caractère particulier à toutes ses productions : cependant sa touche n'est pas toujours exempte d'affectation. l'aspect de ses tableaux est séduisant; rien n'y paraît négligé, et l'on pourrait dire qu'il n'a produit aucun ouvrage médiocre.

L.

CHOISEUIL.

M. Vanloo pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

CHOISEUIL.

Etienne-François Choiseuil de Stainville naquit en 1719. Des qualités brillantes et de vastes projets, un immense crédit et une extrême ambition, lui firent des ennemis ardens et des admirateurs enthousiastes. L'ambassade de Vienne fut la premiere fonction éminente qu'il remplit. Quelques censeurs, peut-être plus malins que véridiques, ont prétendu que cette mission avait eu une grande influence sur les destinées de l'Europe, et ils ont insinué que le ministre avait conservé pour la maison d'Autriche un attachement incompatible avec le patriotisme. Il obtint toute la confiance de Louis XV, qu'il captiva par la vivacité de son esprit, et auquel il sut se rendre nécessaire par l'art qu'il avait de l'entretenir d'objets importans, sans fatiguer sa paresse. Il réunit le ministère des affaires étrangères, ceux de la marine et de la guerre. Cet immense fardeau eût fait gémir un homme fortement pénétré du sentiment de ses devoirs ; mais l'ambition nous déguise les bornes de notre capacité. On lui prêta la plus grande part à la paix de 1762, qui ne fut point glorieuse à la France, et rendit l'Angleterre souveraine de tout le continent de l'Amérique septentrionale, depuis la baie d'Udson jusqu'au Mississipi, et lui procura des possessions immenses en Asie et en Afrique. Mais les combinaisons fausses, les trahisons, avaient tellement multiplié nos désastres sur terre et sur

mer, qu'il fallait obtenir, à quelque condition que ce fût, la fin des hostilités. Le pacte de famille fut l'ouvrage de Choiseuil : il engageait les diverses branches de la maison de Bourbon à une défense mutuelle contre l'ennemi commun. Ce pacte était fondé sur les liens du sang, sur l'intérêt, sur le desir bien naturel d'échapper à la domination de la Grande-Bretagne. On lui dut de brillans résultats, tels que l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique, qui fut le premier échec violent que reçut l'orgueil britannique. Cependant cette heureuse conception de Choiseuil fut une des principales causes de son exil : on pensa qu'en liant d'une manière absolue le sort de la France à celui de l'Espagne, il avait voulu multiplier les causes de guerre. Le timide monarque sacrifia son ministre sans le haïr, sans même le croire coupable. Louis XV n'avait ni assez de fermeté pour résister aux murmures, ni assez de génie pour combattre d'injustes préventions.

Ce fut Choiseuil qui accueillit les offres des Génois, ces républicains consentirent à céder la Corse à la France, pour se venger des Corses insurgés contre eux. La position de cette île, l'avantage qu'elle pouvait procurer à notre commerce de la Méditerranée, éblouissaient le ministre, et l'empêchaient de réfléchir sur la stérilité de son territoire, sur la difficulté de la conquête, et sur le caractère indomptable des insulaires.

Choiseuil avait l'esprit fécond en grands projets.

Les troubles de Genève lui firent naître l'idée de bâtir, à deux lieues de cette république, une ville qui pût servir de refuge aux proscrits. Le voisinage du lac Léman, l'agréable position du lieu, la tolérance politique et religieuse, promettaient à ce nouvel établissement le plus brillant avenir; mais la disgrace du fondateur ruina la colonie naissante, et le gouvernement n'eut pas assez de sagesse pour maintenir l'utile création d'un homme qu'il voulait frapper d'une mort politique. Choiseuil avait aussi formé le projet d'établir une colonie française en Egypte, et d'attaquer par ce moyen la puissance anglaise. Comme ministre de la guerre, ses opérations furent violemment attaquées; on l'accusa d'avoir éteint l'émulation parmi les troupes, par des promotions arbitraires et des déplacemens continuels. La désertion faisait des progrès si alarmans, qu'on fut obligé d'établir un cordon de troupes sur les frontières. Mais il faut rendre à Choiseuil la justice de dire qu'il soutint l'indépendance et la majesté des parlemens, et que ce ne fut qu'après sa chute que l'on vit les faibles restes de nos libertés succomber sous la violence et l'oppression. L'abolition du droit d'aubaine fut une des plus belles opérations de son ministère, et une conquête de la philosophie sur le génie fiscal.

Jamais ministre ne jouit de tant de considération dans sa disgrace: d'un côté sa magnificence, des faveurs habilement répandues; de l'autre l'envie d'humilier une méprisable favorite, l'espoir qu'une révo-

lution quelconque rendrait le pouvoir à l'homme qu'on ne pouvait s'accoutumer à voir dans une vie privée, firent de sa maison de Chanteloup un séjour plus brillante que celui de Versailles. Louis XV fut témoin de ce triomphe ; mais également incapable de haine et d'affection, il ne fit qu'en plaisanter. Choiseuil mourut en 1785. Il a laissé des mémoires qui ne sont point exempts d'erreurs ; mais le rôle que leur auteur a joué ne peut que les rendre intéressans.

Ce ministre voyait, dit-on, avec peine, les progrès du parti philosophique. On prétend aussi que lorsque M. Turgot eut présenté son plan d'assemblées provinciales, Choiseuil dit, après l'avoir lu : *Avec ce projet, il n'y a plus que le nom et les fonctions de roi d'inutiles.* Ce mot prouverait la pénétration de son esprit.

L.....e.

JEAN DE WITT.

De Boach del.t *Landon dirext.*

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

DE WITT.

Jean de Witt, un des plus grands hommes qui aient gouverné la Hollande, et l'un des martyrs les plus illustres de la liberté de son pays, était fils de Jacob de Witt, bourguemestre de Dordrecht. Il naquit en 1625; doué d'un génie vaste, amant idolâtre de la liberté, il consacra ses premières années à l'étude de la politique et des mathématiques: il fit un *Traité des Lignes courbes*, publié après sa mort, par les soins de Schooten. Les éloges que lui prodiguèrent ses compatriotes augmentèrent son desir de savoir; il voyagea pour connaître les hommes de tous les pays, et pour saisir, dans chaque contrée, l'esprit des différens gouvernemens. De retour dans sa patrie, il fut nommé pensionnaire de la ville de Dordrecht, puis conseiller-pensionnaire de Hollande et de West-Frise, et enfin grand-pensionnaire. Il occupa cette dernière place dans des temps critiques, à l'époque de la guerre de la Hollande contre l'Angleterre; guerre qu'il soutint avec un zèle patriotique, si commun dans les républiques, et presque inconnu dans les monarchies. Il faudrait copier toute l'histoire de la Hollande pour faire celle de ce magistrat; car ce fut lui qui dirigea toutes les affaires pendant qu'il fut chargé du gouvernement. De Witt fut pour le prince d'Orange Guillaume III, ce que le vertueux Barnevelt avait été pour le prince Maurice. Il avait en quelque sorte présidé à son éduca-

tion, qu'il avait dirigée suivant ses propres principes, *voulant*, dit Burnet, *rendre ce prince propre à gouverner, mais non lui inspirer le desir de gouverner.* De Witt se faisait illusion : il avait beau prêcher les plus belles maximes à son élève, c'était l'ambition qu'il fallait faire mourir dans son cœur, et l'étude de la politique n'était pas propre à remplir ce but. Deux partis divisaient alors la Hollande ; celui de la monarchie, favorable aux princes d'Orange ; celui de la liberté, contraire aux vues ambitieuses de cette maison, et qui avait à sa tête Jean de Witt et son frère Corneille. La guerre contre la France, provoquée par le grand pensionnaire, servit les projets du prince d'Orange, et fut le principe de la perte des de Witt. Louis XIV avait envahi une grande partie de la république : quelques provinces avaient mieux aimé devenir la proie de l'océan que du conquérant français. Amsterdam s'élevait comme une forteresse au milieu des eaux, environnée de plus de cinquante vaisseaux de guerre, qui lui servaient d'un double rempart. Dans cette position Jean de Witt songea à demander la paix. De son côté, le prince d'Orange, plus ambitieux que de Witt, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du temps et de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stathouderat et s'opposait à la paix avec une égale ardeur. Les états résolurent qu'on négocierait avec la France malgré le prince ; mais le prince fut élevé au stathouderat malgré les de Witt. La fierté et l'ambition de Louis XIV

mirent un obstacle à la paix, et Jean de Wit devint l'objet de la haine publique pour l'avoir demandée. On employa même contre lui la voie odieuse de l'assassinat. Il fut attaqué par quatre brigands, dont un seul fut pris et puni. Le parti d'Orange, qui fut soupçonné de ce crime, accusa bientôt après Corneille de Witt d'avoir voulu faire assassiner le prince d'Orange. Corneille fut emprisonné, jugé et condamné au bannissement; mais dans le moment où Jean de Witt le faisait sortir de prison, et l'accompagnait dans son exil, la populace massacra dans la Haye, le 22 août 1672, les deux frères de Witt, et exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs auxquelles peut se livrer une populace effrénée.

Tous les historiens, et sur-tout l'évêque Burnet, ont prodigué les éloges à Jean de Witt. Ses vertus républicaines, son zèle patriotique, l'ont fait regarder, avec justice, comme le modèle des magistrats d'un état libre: il réunissait toutes les qualités qui assurent la réputation de grand politique et d'excellent citoyen. Profondément instruit des intérêts de son pays, et des causes de sa prospérité, il tourna tous ses regards vers le commerce et l'administration des finances. Il augmenta les richesses de la Hollande, en encourageant les établissemens utiles, et les entreprises maritimes, qui seront toujours la source de la grandeur de ce pays. De Witt travaillait avec ardeur; sa mémoire était excellente et son jugement sûr. Il saisissait avec une incroyable facilité les affaires les plus difficiles, et ses décisions

étaient toujours dictées par l'impartialité et la justice. Il méprisait le luxe des rois, et n'accepta l'autorité que pour faire le bonheur de l'état confié à ses soins. Les intérêts des princes et des peuples lui étaient connus, et c'est sur ces intérêts et sur ceux de la Hollande qu'il régla toujours sa conduite.

De Witt a laissé des mémoires intitulés : *Véritables intérêts et maximes politiques de la république de Hollande*, trad. en anglais en 1746; des *Négociations*, publiées à Amsterdam en 1725, 5 vol. in-12. La vie de cet homme célèbre a été imprimée à Utrecht en 1709, 2 vol. in-12 ; elle est curieuse, et renferme quelques morceaux sur l'histoire de Hollande, que l'on ne trouve pas ailleurs.

De L.

GRESSET.

Nattier pinx.t Landon direx.t

NAPOLI

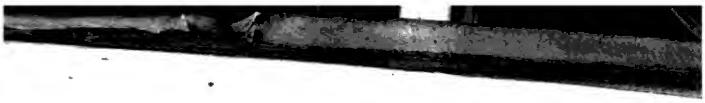
GRESSET.

A peine *Vert-vert* eut-il paru dans le monde, que *ce phénomène littéraire*, comme l'appelait J. B. Rousseau, apprit à la France qu'elle pouvait s'honorer d'un poète de plus; et aux jésuites, que dans leur ordre ils pouvaient compter un des écrivains les plus ingénieux du 18e siècle. Gresset, né à Amiens, en 1709, était entré depuis l'âge de 16 ans dans cette société célèbre. Son goût décidé pour la poésie l'en fit sortir; mais il n'en conserva pas moins pour ses anciens confrères toute l'estime qu'ils méritaient à tant d'égards. Arrivé à Paris, il accrut encore sa renommée en publiant plusieurs pièces dont la gaieté, le bon ton et l'élégance rappellent souvent l'heureux talent du chantre de Tibur. La scène tragique, qui offre tant d'attraits aux jeunes poètes, reçut les hommages de Gresset: il n'était pas destiné à l'illustrer. Sa tragédie d'*Edouard* et son drame de *Sidney* prouvèrent seulement, par des détails heureux, la flexibilité de son talent. Thalie devait lui prodiguer ses faveurs. Doué d'un génie observateur, mais rebuté par ses premiers essais, Gresset ne perdait pas un des ridicules de la société, et ne pouvait se décider à en peindre aucun; ses amis triomphèrent de sa paresse; et, grace à leurs encouragemens, la scène française applaudit un de ses *chefs-d'œuvre*. *Le Méchant* parut en 1747. On s'étonna du parti que l'auteur avait

tiré de son sujet. Nos ridicules sont si légers et si fugitifs; ils ont tant de mobilité et si peu de corps, a dit d'Alembert, qu'il faut un génie extraordinaire pour les apercevoir et les crayonner: c'est ce qu'à fait Gresset, d'une manière admirable. Le succès du *Méchant* lui ouvrit les portes de l'académie; mais, bientôt dégoûté du monde, dont le tableau ne lui offrait que tracasseries, orgueil et bassesse, prétentions et nullité, en butte au parti philosophique, qu'il avait eu l'imprudence de catéchiser, il revint jouir, au sein de sa patrie, de la considération, du repos et du bonheur. Il occupait, à Amiens, une place très-lucrative, et avait établi, dans cette ville, une compagnie littéraire, qui l'avait nommé son président perpétuel; mais Gresset se démit de cette dignité, voulant, à l'exemple de Fontenelle, ne pas se priver du plaisir de vivre avec ses égaux. Gresset mourut subitement, à Amiens, d'un abscès dans la poitrine, le 16 juin 1777.

Cet écrivain avait abandonné le théâtre par esprit de dévotion: ce fut cette raison qui engagea Voltaire à lui donner une place dans son *Pauvre Diable*. Sur la fin de sa vie, Gresset eut la faiblesse de brûler un nouveau chant de *Vert-vert*, qu'il avait intitulé l'*Ouvroir des Nones*. Il a laissé deux autres poëmes agréables : *le Parrain magnifique* et *le Gazetin*.

De L.



CATON LE CENSEUR.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE BRANCACCIANA NAPOLI

CATON LE CENSEUR.

Caton, surnommé Marcus, naquit à Tusculum, vers l'an 234 avant J. C., d'une famille obscure qu'il rendit illustre. Son père, brave soldat et guerrier plébéien, lui avait ouvert la carrière de la gloire, en lui transmettant le souvenir et les preuves de distinctions honorables qui l'avaient tiré de la foule.

Comme la plupart des hommes extraordinaires il n'eut point d'enfance. Eloigné de Rome il en étudiait l'esprit, il acquérait les connaissances nécessaires pour y briller un jour. A dix-sept ans, et lorsque l'Italie tremblait sous Annibal, il se jeta au milieu des légions; une valeur intrépide, un son de voix qui portait la terreur dans l'armée ennemie, et qui ranimait la confiance de ses compatriotes, une physionomie qu'on eut prise pour celle du dieu Mars, une frugalité qui rappelait les premiers jours de Rome, le rendirent l'admiration des soldats, et annoncèrent aux chefs qu'il les remplacerait dignement.

Les plus petites circonstances servent quelquefois à développer un grand caractère. Caton habitait dans le voisinage de la métairie de Manius Curius, que trois triomphes et la gloire d'avoir chassé Pyrrhus de l'Italie n'avaient rendu ni plus opulent ni plus fastueux. Il voyait la chaumière qu'un grand homme avait ennoblie; et ce sanctuaire d'une pauvreté honorable augmentait en lui l'amour du travail, l'horreur de la mollesse, et la noble ambition de la gloire.

Il fut conduit à Rome par Valérius Flaccus, dont il devint bientôt le concurrent et le collègue. Le philosophe Longin a écrit, dans son *Traité du Sublime*, que les grands caractères se décelaient toujours par de grandes et sublimes pensées ; tel fut Caton. Ses discours étaient semés de traits qui se gravaient fortement dans la mémoire; ses sentences étaient pleines de force et de dignité, et ses sarcasmes, ses traits de satire, accablaient ceux qui avaient le malheur de les mériter. Quelquefois aussi, par quelques mots pleins de sens et de raison, il empêchait une horrible injustice. Après la ruine de l'Achaïe, le sénat refusait aux exilés la satisfaction de revoir leurs pénates. « On croirait, dit Caton, que nous « n'avons rien à faire, lorsque l'on nous voit disputer « toute une journée pour savoir si les ossemens des « vieillards grecs seront couverts par nos fossoyeurs « ou par ceux de leur pays ». Lorsqu'il fut nommé consul, le commandement de l'armée d'Espagne lui échut ; il triompha des Barbares autant par la prudence que par les armes. Il fut forcé de prendre les Celtibériens pour auxiliaires : ceux-ci exigèrent une somme considérable, qu'il promit, et la victoire lui permit de remplir ses engagemens. Il se montra libéral envers ses soldats, auxquels il partagea tout le butin, sans se réserver rien pour lui. Le grand Scipion, ennemi des plébéiens, haïssait dans Caton un homme nouveau, qui effaçait les noms les plus illustres. A force de brigues, il parvint à le remplacer en Espagne ; mais il ne put lui ravir l'avan-

tage d'honorer les derniers jours de son pouvoir par la soumission des Lacédémoniens. Il obtint le triomphe à son retour, et puisant de nouvelles forces dans de légitimes récompenses, il partit aussitôt pour combattre le roi Antiochus, et fit dans cette guerre, où il commandait sous le consul Glabrion, en qualité de tribun militaire, des prodiges de valeur, de prudence, d'audace, qui assurèrent la victoire aux Romains.

La censure était, de toutes les magistratures romaines, la plus imposante. On n'échappait à son pouvoir ni par le rang, ni par la naissance, ni par les services. Caton, dans ce poste difficile, dont la haine des nobles voulait l'exclure, se comporta avec une fermeté, un courage, une impartialité, qui lui acquirent une gloire immortelle. Il humilia l'orgueil des grands, flétrit les pervers, imposa le luxe; et le peuple reconnaissant lui éleva une statue, dont l'inscription portait, qu'il avait rétabli la dignité de la république, et lui avait rendu ses plus salutaires institutions. Caton provoqua la ruine de Carthage, contre l'avis de Scipion Nasica, et vit la troisième guerre punique s'allumer, mais ne fut témoin ni de ses brillans résultats, ni de la chute d'une république qui fit plus de mal à Rome en périssant qu'elle ne lui en avait fait dans toute sa gloire. Il mourut à 86 ans.

Caton l'ancien se distingua par tous les genres de mérite: il fut habile cultivateur, jurisconsulte profond, grand général, orateur véhément, ami passionné des sciences et des lettres. Plusieurs ouvrages

attestaient son talent et son érudition. Il eut les vertus d'un Romain, celles qui ne consistaient ni dans des passions douces, ni dans l'amour de l'humanité, mais dans le mépris des autres peuples, dans un patriotisme qui n'était que le desir d'occuper un des premiers rangs dans une république dont les citoyens étaient les monarques d'une partie de l'univers. Dur jusqu'à la férocité, Caton fit périr en Espagne six cents soldats qui avaient quitté leurs drapeaux ; avare jusqu'au dernier degré de barbarie, il vendait ses esclaves qui avançaient en âge, pour ne point les nourrir lorsqu'ils étaient vieux ; implacable ennemi, il ne pardonnait point à ceux qui l'avaient offensé. Trop peu politique pour embrasser un vaste avenir, il ne vit point que la ruine de Carthage, qu'il provoquait, ôterait à Rome une rivale qui pouvait occuper l'activité et le génie de ses principaux citoyens, et les empêcher de tourner contre la patrie de dangereux talens : il aurait dû prévoir qu'un nouveau Scipion serait un César. Cicéron loue Caton l'ancien avec enthousiasme ; mais il est facile de saisir le motif de ces éloges sans restriction : c'était comme lui un homme nouveau ; comme lui il avait eu à lutter contre l'orgueil des patriciens ; tous deux avaient eu les anciennes institutions à défendre contre des ambitieux et des novateurs ; enfin Caton d'Utique, l'objet de l'admiration de Cicéron, était issu du même sang que Caton, et la gloire du dernier neveu ajoutait à celle de l'aïeul.

L....e.

LE MAR.AL DE CRÉQUI.

C. del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

CRÉQUI.

La maison de Créqui, l'une des plus anciennes maisons de France, tire son nom de la seigneurie de Créqui, en Artois; ce nom était illustre dès le neuvième siècle. Dans le grand nombre des guerriers qui l'ont porté, on distingue particulièrement François, second maréchal de Créqui.

L'histoire de ses premières années est peu connue; l'exemple de son aïeul, dont la vie entière fut une suite d'exploits et de services utiles, soit dans les armées, soit dans les ambassades, ne contribua pas peu, sans doute, à lui inspirer ce vif desir de la gloire, sans lequel on n'entreprend rien de grand. Créqui servit si honorablement dans la campagne de Flandre, en 1667, qu'il mérita d'être fait maréchal de France, en 1668. Il conquit la Lorraine, en 1670. Battu par sa faute à Consarbrick, le 11 août 1675, il courut se jeter dans Trèves, le 6 septembre suivant. Il aurait dû secourir cette ville avec prudence; il la défendit avec courage: il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place; la brèche était praticable: il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure, le capitaine Boisjourdan, à la tête des séditieux, va capituler sur la brèche. Il menace le maréchal de le tuer s'il ne signe. Créqui résiste, se retire avec quelques officiers fidèles dans une église, et aime mieux être pris à discrétion que de se déshonorer par une reddition qu'il croyait être honteuse,

et que tout autre que lui eût regardé comme nécessaire.

C'est après ces événemens malheureux que le grand Condé dit de Créqui : *Le voilà devenu un des premiers généraux de l'Europe; il lui fallait un échec.* Le maréchal, racheté de sa prison, et devenu plus prudent, fit oublier cette défaite par les deux belles campagnes de 1677 et de 1678. Il couvrit la Lorraine, et combattit les Allemands avec tant d'avantage, qu'il les força de repasser le Rhin. Il prit ensuite Fribourg et le fort de Kehl, brûla le pont de Strasbourg, et consola les Français de la perte de Turenne, comme Luxembourg les consolait de la retraite de Condé. Créqui termina la guerre par deux victoires, en 1679; et prit Luxembourg en 1684, à la vue des dames de la cour, que Louis XIV avait conduites à ce siége. Il mourut, en 1687, dans la vigueur de l'âge, après avoir réparé, par une suite de succès dus à sa prudence, un seul jour de témérité; ce qui fit dire à Voltaire que ce général eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu plus long-temps.

Ph. L. R.

VAN DER WERFF.

Van der Werff pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

VAN DER WERFF.

Ce peintre naquit auprès de Roterdam en 1659. Son père voulait en faire un meûnier et sa mère un prédicateur, mais il était né peintre; et ses parens, après avoir contrarié quelque temps son inclination, le placèrent enfin chez Van der Neer, qu'il étonna par sa facilité. Une excellente copie qu'il fit, d'un tableau de Mieris, annonça le genre de talent auquel il devait se livrer. Van der Werff ayant un jour apporté à son père huit ducatons qu'on lui avoit donnés d'un de ses essais, celui-ci refusait de croire qu'on pût gagner autant à peindre, et voulut que son fils donnât une partie de la somme aux pauvres. A dix-sept ans Van der Werff fut en état de se passer de maître, et entreprit différens ouvrages qui commencèrent sa réputation. Ayant eu occasion d'étudier l'antique sur de bons plâtres, il reconnut qu'il avoit besoin de s'appliquer au dessin; des gravures, d'après Raphaël, qu'il avait d'abord dédaignées, furent alors les modèles sur lesquels il se forma. Cependant on peut dire que, comme dessinateur, il eut plus de goût que de science. Il s'attacha particulièrement à peindre l'histoire en petit, et termina ses ouvrages avec le plus grand soin; aussi a-t-il rarement fait preuve de chaleur et de force. Son pinceau est coulant, ses teintes sont fondues avec beaucoup d'art, mais les carnations de ses figures ont le ton de l'ivoire; et quoiqu'il

entende bien le jeu de la lumière et les effets du clair-obscur, ses tableaux se font plutôt admirer par leur fini précieux, par l'élégance des formes et la douceur d'expression, que par la correction du dessin et la vérité du coloris.

Peu de grands artistes ont éprouvé une fortune aussi favorable que Van der Werff : l'électeur Palatin, passant *incognito* à Roterdam, s'enthousiasma pour l'une des premières productions de ce peintre ; dès-lors il ne le perdit plus de vue, et à un second voyage qu'il fit dans cette ville, il voulut le voir, lui commanda plusieurs ouvrages, et le pria de les lui apporter à Dusseldorf. Van der Werff se rendit auprès du prince, qui le combla d'éloges, et lui fit une pension de 6000 florins, en y mettant la condition flatteuse que tous les tableaux que Van der Werf produirait pendant neuf mois de l'année appartiendraient à la galerie électorale. Des présens considérables et d'honorables distinctions suivirent ces premiers bienfaits ; ce peintre fut ennobli, et eut le droit de porter dans ses armes un *quart* de celles de l'électeur. Tant de faveurs n'enorgueillirent pas Van der Werff, qui se fixa à Roterdam, heureux de vivre au sein de sa famille, et s'attachant à mériter l'estime des honnêtes gens.

Van der Werf, épuisé par le travail, mourut en 1722, âgé de 63 ans, et laissa une fortune considérable à sa femme et à sa fille.

POLIDORE DE CARAVAGE

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

Polidore de Caravage pinx.t *Landon direx.t*

POLIDORE DE CARAVAGE.

Polidore est un des plus célèbres élèves de Raphaël, et on le cite comme le seul peintre de l'école romaine qui de son temps ait reconnu la nécessité d'étudier le clair-obscur, l'unique partie dans laquelle son maître n'ait pas excellé. Polidore prouva qu'il en avait l'intelligence, même dans les fresques, où, avec une seule couleur, il imitait les bas-reliefs antiques. Malheureusement le nombre considérable de celles que Polidore avait exécutées ont, comme toutes celles des autres peintres, été détruites par les injures de l'air. Polidore a moins souvent peint à l'huile, quoiqu'il le fit également avec succès. Tous les secrets de l'art lui furent connus, et malgré l'espèce de passion qu'il avait pour l'antique, dont il copiait les moindres restes, il ne négligea jamais l'étude de la nature. Son dessin est grand, noble et correct ; son pinceau moëlleux et léger; ses compositions sont simples, ses ordonnances pittoresques, et ses draperies ajustées avec goût.

Caldara est le véritable nom de cet artiste, né en 1495, au bourg de Caravage, qui depuis a vu naître Michel-Ange Amérigi. Ces deux peintres, qui ont eu une vie agitée et une fin malheureuse, furent tous deux réduits à servir les maçons avant de parvenir à manier les pinceaux. Polidore, à l'âge de 18 ans, aidait à préparer les murs destinés à recevoir les fresques de Raphaël dans le Vatican. La vue

des peintures déja commencées développa tout à coup son génie, et il conçut le projet de devenir peintre : cette idée plut aux élèves de Raphaël, qui le prirent pour leur domestique, et le mirent à portée d'étudier. Raphaël, étonné de ses progrès, les dirigea lui-même ; et, peu de temps après, Polidore exécuta sur l'enduit qu'il avait préparé pour d'autres, les sublimes conceptions du premier peintre du monde. A la mort de son maître, qui le chérissait, il se lia étroitement avec Mathurin de Florence, dont l'esprit était entièrement conforme au sien. Travaux, profits, succès, tout fut commun entre eux, et c'est la seule fois qu'on ait vu une pareille union régner entre deux artistes. Elle fait d'autant plus d'honneur à Polidore, qu'il avait un talent supérieur à celui de son ami. Ce dernier étant mort de la peste à Rome, en 1527, Polidore se retira à Naples, où son mérite fut méconnu, et il fut forcé de passer en Sicile. Il y perfectionna son coloris, et produisit un grand nombre d'ouvrages justement admirés. Il se signala aussi comme architecte, par l'érection de plusieurs arcs de triomphe lors du passage de Charles-Quint à Messine. Malgré les avantages qu'il trouvait en Sicile, Polidore se préparait à retourner à Rome, lorsqu'il fut assassiné par le domestique qui l'accompagnait, et que la vue de son or avait tenté. L'assassin porta son corps à la porte d'une Messinoise, maîtresse de Polidore ; malgré cette précaution le coupable fut découvert et livré à la justice. Polidore avait à peine atteint sa 48e année.

L.

CHRISTIERN II.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

N. pinx.t *Landon direx.t*

CHRISTIERN II.

Christiern II, roi de Danemarck, fils du roi Jean et petit-fils de Christiern I, naquit en 1481 ou 1482. Sous le règne de son père, en 1504, la Norwège s'étant soulevée, et Streen Sture, administrateur de Suède, s'efforçant d'établir la domination suédoise dans ces contrées, Christiern fut choisi pour aller soumettre les rebelles et chasser leurs alliés. Dans cette entreprise il fit voir des talens militaires. Les Suédois furent battus, les Norwégiens soumis ; mais il souilla sa victoire par des cruautés sans nombre, et d'autant plus odieuses qu'elles étaient inutiles. Les Danois, à son retour, ne virent que ses triomphes, et fermèrent les yeux sur ses atrocités. Son père étant mort, Christiern fut proclamé roi l'an 1513. Le nouveau monarque ne parut d'abord occupé que du soin de faire le bonheur de ses sujets. Il protégea l'agriculture, favorisa le commerce, et établit un entrepôt général de toutes les marchandises du royaume dans la ville de Copenhague. Des soins si paternels étaient trop opposés au caractère de Christiern pour qu'il les continuât long-temps. Son ambition et sa férocité naturelle se développèrent bientôt ; il aigrit l'esprit de ses peuples par le supplice qu'il fit souffrir, sur de simples soupçons, à deux des principaux seigneurs de la cour. L'un était Jean Foburg, premier secrétaire d'état, accusé de concussion ; le second, Torbern,

bailli du château de Copenhague, à qui Christiern reprochait d'avoir aimé, et d'avoir ensuite fait mourir Colombule, sa maîtresse. A ces actes d'injustice, Christiern en ajouta beaucoup d'autres, qu'il exerça envers des particuliers. Il persécuta l'évêque d'Odensée, ce qui le rendit odieux au clergé. Tous les Danois gémirent alors sous un joug accablant. Les lois du royaume furent violées, les usages renversés, et le mécontentement de la nation était à son comble, lorsque la guerre de Suède éclata.

Depuis long-temps Christiern méditait la conquête de ce royaume. Au motif de l'ambition qui le dévorait, se joignait celui de regagner, par le succès de cette entreprise, l'estime des Danois. Christiern obtint, pour cette guerre, 4000 hommes de François I ; c'était la première fois que la France se mêlait des querelles du nord. La cour de Rome entra également dans les projets de Christiern, en prenant le parti d'un prélat factieux, de Troll, archevêque d'Upsal, qui avait été déposé par les états de Suède. Le pape excommunia les états, mit la Suède en interdit, et lui imposa une amende considérable. Christiern fut chargé de faire exécuter cette bulle. Ce roi, se disant le ministre des vengeances de la cour de Rome, entra en Suède, à la tête d'une armée formidable. Il remporta plusieurs victoires. Le sénat et le peuple suédois, fatigués de la guerre, le reconnurent bientôt pour leur souverain. Après la cérémonie du couronnement, Christiern invita à souper, dans son

palais, deux évêques, tous les sénateurs, et quatre-vingt-quatorze seigneurs. Les tables étaient servies, on était dans la sécurité, on se livrait à la confiance, lorsque Christiern et l'archevêque d'Upsal, qui étaient sortis un moment, rentrèrent suivis de satellites et de bourreaux. Troll, la bulle du pape à la main, fit massacrer tous les convives. On fendit le ventre au grand-prieur de l'ordre de S.-Jean de Jérusalem, et on lui arracha le cœur. Cette fête de deux tyrans fut terminée par la boucherie qu'on fit de tout le peuple, sans distinction d'âge ni de sexe.

Après cette épouvantable journée Christiern s'empressa de quitter la Suède. Ce fut alors que Gustave Wasa s'échappa de sa prison et reparut dans les montagnes de la Dalécarlie; bientôt, à la tête d'une armée formidable, il battit les lieutenans de Christiern, et délivra la Suède de sa domination.

Ce monstre, qui dès long-temps avait en son pouvoir, à Copenhague, la mère et la sœur de Gustave, fit jeter ces deux princesses dans la mer, après les avoir fait coudre dans un sac.

Christiern savait ainsi se venger, mais il ne savait plus combattre: redoutant une révolte en Danemarck, il n'osait aller en Suède, faire tête à Gustave. Non moins cruel envers ses sujets qu'envers ses ennemis, il fut bientôt aussi exécrable au peuple de Copenhague qu'au peuple de Stockholm.

Les Danois, alors en possession d'élire leurs rois, avaient le droit de punir un tyran. Les premiers qui renoncèrent à la domination de Christiern fu-

rent ceux de Jutland. Son oncle Frédéric profita du juste soulèvement du peuple. La force appuya le droit ; il fut élu roi de Danemarck. Tous les ordres de l'état, réunis à Wibourg, déclarèrent qu'ils renonçaient à leur serment de fidélité envers Christiern. Le premier magistrat de Jutland osa lui porter sa sentence dans Copenhague même. On doit conserver à la postérité le nom de cet homme courageux ; il s'appelait *Mons. Mon nom*, disait-il, *devrait être écrit sur la porte de tous les méchans princes.* Le plus furieux des hommes devint alors le plus faible ; il prit la fuite avec sa famille, après avoir pillé le trésor royal. Il chercha un asyle à la cour de l'empereur, son beau-frère. Les crimes de Christiern lui ôtaient tout droit à la compassion, il ne put trouver que des protecteurs politiques, qui d'abord lui fournirent quelques secours, afin de partager ses états avec lui. Mais toutes les tentatives qu'il fit pour les reconquérir furent sans succès. Abandonné par ses soldats, méprisé de ses sujets, déchiré par le souvenir de sa vie, sans asyle, sans appui, il fut neuf ans errant et fugitif : enfin, il se livra lui-même aux généraux Danois, et fut renfermé dans le château de Sunderbourg, l'an 1532, puis transféré à Callembourg, où il mourut, en 1558, après vingt-sept ans de captivité, emportant dans la tombe les surnoms de *cruel*, et de *tyran du nord.* D. L.

HUYGHENS.

Edelinck del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

HUYGHENS.

Christian Huyghens, fils de Constantin Huyghens, secrétaire et conseiller des princes d'Orange, naquit à la Haye, le 14 avril 1629. Elevé sous les yeux de son père, il annonça dès son enfance ce qu'il devait être un jour. A neuf ans il savait l'arithmétique, la géographie et la musique, sans que pour les apprendre, il eût négligé l'étude du latin et du grec. Son talent pour la mécanique commença à se développer dès l'âge de treize ans. Envoyé à seize à l'université de Leyde, pour étudier en droit, il y trouva Schooten, le commentateur de Descartes, qui lui applanit les voies de la haute géométrie. Huyghens ne tarda pas à se distinguer par des découvertes importantes. Il donna une méthode nouvelle pour rappeler les rectifications des courbes aux quadratures, détermina les lois du choc des corps, et en établissant la théorie des forces centrifuges, renversa le système de Descartes. Il voulut aussi expliquer la pesanteur; mais il ne fut guère plus heureux que le géomètre français. Depuis Galilée, l'art de construire des télescopes avait fait peu de progrès: on n'osait pas passer une certaine longueur de foyer pour les objectifs. Huyghens, à-la-fois géomètre, physicien, astronome et mécanicien, s'appliqua à la routine mécanique de ce travail, avec le génie qui abrège et perfectionne les opérations; il construisit un instrument qui grossissait près de

cent fois les objets, vit l'anneau de Saturne, en expliqua les phénomènes, et découvrit en même-temps un des satellites de cette planète. On peut croire que s'il ne découvrit pas les autres, c'est que persuadé que le nombre des satellites ne devait pas surpasser celui des planètes principales, il ne chercha pas même à les voir. Galilée avait employé le pendule à la mesure du temps : Huyghens sentit la possibilité de l'appliquer aux horloges. Il trouva, dans les propriétés de la cicloïde, le moyen de rendre ses vibrations isochrones, détermina la longueur qu'il devait avoir pour battre les secondes, et présenta en 1656, aux états de Hollande, la première horloge à pendule. Appelé par Colbert, en 1666, Huyghens vint à Paris jouir des encouragemens que Louis XIV donnait aux sciences, et il fut jusqu'en 1681, un des plus laborieux et des plus illustres membres de l'ancienne académie. Les édits contre les protestans l'ayant éloigné de la France, il mourut dans sa patrie, en 1695. On voit, dans la correspondance littéraire de Leibnitz et de Bernouilli, quelle profonde estime ces deux hommes célèbres faisaient de Huyghens. Son nom vivra tant que les mathématiques et les arts seront cultivés; et s'il n'a pas laissé une réputation aussi brillante que Newton, c'est qu'avec un génie peut-être égal, il n'a fait que préparer la révolution que Newton a eu la gloire de faire dans le calcul et dans la philosophie.

F.

LE CARD.^AL DE POLIGNAC

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE CARDINAL DE POLIGNAC.

Melchior de Polignac naquit en 1661, au Puy en Velay, d'une des familles les plus illustres et les plus anciennes de France. Sa fortune n'était pas proportionnée à son nom; et malgré l'illustration de sa famille, il dut en grande partie son élévation personnelle à son esprit et à ses talens. Il avait tout ce qu'il faut pour réussir à la cour : une belle physionomie, des manières insinuantes, des connaissances étendues. Il savait mettre à la portée de chacun les matières les plus abstraites, et l'on se croyait toujours de l'esprit et du savoir quand on causait avec lui. Ces formes gracieuses convenaient à la carrière diplomatique qu'il a parcourue; mais il faut joindre à cela pour obtenir de grands succès, une volonté forte, un caractère invariable; c'était ce qui manquait à M. de Polignac, et il vit périr entre ses mains presque toutes les affaires qui lui furent confiées. Pendant son ambassade en Pologne, il voulut faire élire le prince de Conti par la diète. Il y reussit d'abord; et si le prince avait été présent, sans doute il eût été roi ; mais trois jours après l'élection, la faction anti-française de la diète reprit le dessus; l'électeur Auguste de Saxe fut élu et il entra sur-le-champ en Pologne avec une armée, pour prévenir une nouvelle variation dans les suffrages de la diète. Le prince de Conti arriva peu de jours après, et trouva l'électeur bien assuré de la couronne. Louis XIV sut très-mauvais gré à

l'abbé de Polignac d'une négociation peu réfléchie, qui avait fait faire au prince de Conti un voyage aussi ridicule, et l'ambassadeur fut rappelé, et exilé dans son abbaye de Bonport.

Ce fut alors qu'il commença son poëme de *l'Anti-Lucrèce*, sur lequel se fonde sa gloire littéraire. On a parlé des vers de *l'Anti-Lucrèce* comme des plus beaux vers latins qui aient été faits chez les modernes; peut-être n'auraient-ils pas obtenu tant de louanges, si l'auteur eût été un homme plus obscur. Bien des personnes pensent que *l'Anti-Lucrèce* n'égale pas les poëmes du P. Lemarsy et du P. Vanière.

La duchesse du Maine et M. de Torcy, qui aimaient beaucoup le cardinal de Polignac, parvinrent à le rétablir dans l'esprit de Louis XIV. Il reparut à Versailles, où sa grace et son esprit exercèrent encore leur empire, et le firent bientôt rentrer avec éclat dans la carrière diplomatique. Il fut un des plénipotentiaires français pour la paix d'Utrecht. Après la mort de Louis XIV, ils devint un des membres de la société intime de la duchesse du Maine. Lorsque les intrigues de la duchesse avec l'Espagne eurent été découvertes, il fut exilé de nouveau à son abbaye, où il acheva *l'Anti-Lucrèce*. Il mourut en 1741.

Le cardinal de Polignac fut généralement aimé; ses manières flatteuses lui ôtèrent sans doute de la considération, mais lui valurent des louanges, et des succès, et le préservèrent de l'envie et de l'inimitié. C'est lui que Voltaire prend pour guide dans le *Voyage au temple du Goût*. G.

MASSILLON.

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Bouys pinx.t *Landon direx.t*

MASSILLON.

Le premier mot de Massillon, après avoir entendu les prédicateurs de son temps, fut : Si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux. Ce mot n'était point inspiré par une orgueilleuse présomption ; il n'était dicté que par un sentiment profond de l'art de l'éloquence chrétienne, il décelait déja celui qui devait la perfectionner.

Massillon, naquit à Hières en Provence, d'une famille obscure, l'an 1663. Il dut tout à son génie. A dix-sept ans il entra à l'Oratoire, et quitta bientôt cette congrégation, où suivant Bossuet, l'on obéissait sans dépendre, pour se soumettre à une règle plus austère.

C'est peut-être à quelques peines du cœur, à quelques sentimens douloureux, qu'on doit attribuer la résolution que prit Massillon, de s'ensevelir dans la solitude de Sept-Fons, où l'on suivait la même règle qu'à la Trappe. Il y prit l'habit; mais, pendant son noviciat, le cardinal de Noailles ayant adressé à l'abbé de Sept-Fons un mandement qu'il venait de publier, celui-ci chargea Massillon d'y répondre; il le fit avec tant de succès, que le prélat voulut absolument savoir quel était l'auteur de cette lettre; on nomma Massillon : le cardinal vit dans ce jeune novice l'espoir de la chaire chrétienne. Il exigea qu'il reprît l'habit de l'Oratoire; il le fit venir à Paris, et lui promit de se charger du soin de sa fortune. C'était de son talent

que Massillon devait attendre la sienne. Il prêcha, et dès son début il effaça tous ceux qui brillaient alors dans cette carrière. Sa manière était nouvelle; il parlait au cœur, il faisait couler des larmes douces, bien plus efficaces que celles du désespoir. Son éloquence pénétrait sans déchirer, son style offrait une mélodie continuelle; il captiva tous les suffrages, et se fit autant d'amis que d'auditeurs.

On s'étonna comment un homme voué par état à la retraite pouvait connaître assez bien le monde pour faire des peintures si vraies des passions, et surtout de l'amour-propre. « C'est en me sondant moi-« même, disait-il avec candeur, que j'ai appris à « tracer ces peintures ». Il le prouva d'une manière aussi énergique qu'ingénue, par l'aveu qu'il fit à un de ses confrères qui le félicitait sur le succès de ses sermons; « Le diable, répondit-il, me l'a déja dit « plus éloquemment que vous. »

Le talent de Massillon devait attirer sur lui les regards de la cour, Louis XIV desira de l'entendre; il parut sans orgueil comme sans crainte sur ce dangereux théâtre. Blâmant également et l'indigne condescendance d'un prédicateur timide dont la voix n'ose dire la vérité, et les emportemens dangereux d'un prédicateur téméraire qui viole le respect dû à la majesté du trône, Massillon sut se préserver de ces deux écueils, et mériter l'estime du monarque, qui voulut l'entendre tous les deux ans, et lui témoigna plusieurs fois sa satisfaction dans les termes les plus honorables. Déja les vœux de l'église et de la nation l'appelaient

à l'épiscopat ; mais des succès si éclatans et si multipliés firent à Massillon des ennemis implacables : on le calomnia auprès du roi, ses mœurs furent attaquées; et le prince, sinon convaincu, du moins ébranlé, ne fit rien pour l'orateur qui, suivant ses propres expressions, avait seul le pouvoir *de le rendre mécontent de lui-même.*

Louis XIV mourut, et le régent, qui honorait les talens de Massillon, et qui méprisait ses ennemis, le nomma à l'évêché de Clermont, il voulut de plus que la cour jouît encore une fois de son éloquence, et l'engagea à prêcher un *carême* devant le roi, alors âgé de neuf ans. Apprendre à un jeune souverain que les exemples des grands règlent la conduite des peuples; que le flatteur qui trompe les princes est aussi coupable que le rebelle qui attente à leur personne ; que le peuple est le seul et vrai juge des rois; que ces conquérans si vantés pendant leur vie sont flétris après leur mort : telles sont les principales leçons renfermées dans ces excellens discours connus sous le nom de *Petit Carême.*

La même année où furent prononcés ces sermons, Massillon fut élevé à l'épiscopat, et nommé de l'Académie Française. L'abbé Fleury qui le reçut dans ce corps célèbre, était un observateur inexorable des réglemens ecclésiastiques; aussi, loin d'inviter le récipiendaire à l'assiduité, il ne l'exhorta qu'à une absence éternelle : « Nous prévoyons, dit-il, avec « douleur que nous allons vous perdre pour jamais,

« et que la loi indispensable de la résidence va vous « enlever sans retour à nos assemblées; nous ne pou- « vons plus espérer de vous voir que dans les momens « où quelque affaire fâcheuse vous arrachera mal- « gré vous à votre église », Celui qui recevait ce sage conseil se l'était déja donné à lui-même : Massillon partit pour Clermont, et fit voir dans son diocèse l'excellent homme, comme il avait fait voir à Paris l'excellent orateur. Il s'y consacra avec tendresse à l'instruction des pauvres. On doit mettre au rang de ses meilleurs ouvrages, les conférences qu'il faisait à ses curés dans son diocèse; il leur prêchait les vertus dont ils trouvaient en lui l'exemple. Doué d'une véritable philosophie, et vivement pénétré des vraies obligations de son état, Massillon remplit sur-tout le premier devoir d'un évêque, la bienfaisance. Il réduisit à des sommes très-modiques les droits épiscopaux, il fit porter en deux ans vingt mille livres à l'Hôtel Dieu de Clermont, il distribuait de nombreuses aumônes qui n'étaient connues que de lui et des infortunés qu'il soulageait. Il assistait encore les indigens de sa plume et de son crédit : aussi de son vivant il jouit du plus grand bonheur qu'une ame sensible puisse goûter, de l'expression de la reconnaissance publique : à peine paraissait-il dans les rues de Clermont, que le peuple se prosternait autour de lui, en criant : *Vive notre père! vive notre bienfaiteur!*

Massillon mourut, dit d'Alembert, comme tout évêque doit mourir, sans argent et sans dettes. Ce fut

le 28 septembre 1742, que l'humanité, l'église et l'éloquence firent cette perte irréparable.

« C'est dans ses sermons, dit M. de la Harpe, que « Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et « de tout ce qui l'a suivi, par le nombre la variété et « l'excellence de ses prédications, un charme d'élocu- « tion continuel, une harmonie enchanteresse, un « choix de mots qui vont tous au cœur, un assemblage « de force et de douceur, un art de pénétrer dans les « plus secrets replis du cœur humain de manière à l'é- « tonner et à le confondre; de l'effrayer et de le conso- « ler tour-à-tour; de tonner dans les consciences et de « les rassurer: c'est à ces traits réunis que les juges « éclairés ont reconnu dans Massillon, un homme du « très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquens». Son *Avent* et son *Carême* sont une suite presque continue de chefs-d'œuvre. C'est dans son *Avent* que se trouve son sermon sur la mort du pécheur et sur la mort du juste, deux tableaux également parfaits. On sait que Massillon prêchait avec un art admirable, et son art consistait à n'en point avoir. Comme tous les grands hommes, Massillon à été en butte à la critique; on lui a reproché de manquer d'idée, de reproduire souvent la même, et d'être un peu monotone. Ceux qui se sont ainsi exprimés n'avaient sans doute lu que les oraisons funèbres de Massillon, qui à la vérité ont quelques-uns de ces défauts. Elles sont en général médiocres, et cet auteur d'inimitables sermons y a prouvé par son exemple, qu'on ne franchit pas impunément les limites de son talent.

Nous devons au neveu de cet homme célèbre, une bonne édition de ses œuvres : *Paris* 1745, 14 vol. in-12; Massillon est aussi auteur de *Mémoires sur la minorité de Louis XV*, publiés en 1732, in-8°. De la clarté et de l'élégance dans le style, de l'intérêt dans le récit, et d'excellentes réflexions sur les événemens dont il fut le témoin, et sur le gouvernement du régent, rendent la lecture de ces Mémoires agréable et instructive.

Ph. L. R.

SAPHO.

NAPOLI

Landon direx.t

SAPHO.

Sapho, née à Mythilène, dans l'île de Lesbos, florissait vers la 45e olympiade, environ six siècles avant l'ère chrétienne. Elle obtint un tel succès dans la poésie lyrique, qu'elle fut appelée la dixième muse, et que ses concitoyens, pour exprimer l'admiration qu'ils avaient conçue pour ses talens, firent graver son image sur leur monnaie. Douée d'une excessive sensibilité, qu'elle savait exprimer avec cette énergie qui tenait autant à son caractère qu'au climat qu'elle habitait; enviée de toutes les femmes, humiliées de sa supériorité, ainsi que de la considération dont elle jouissait; en butte aux sarcasmes de ceux de ses disciples qui auraient voulu être l'objet de sa préférence, elle se vit calomniée dans ses mœurs avec un acharnement inconcevable. Sapho ne répondit que par des ironies, qui irritèrent ses ennemis à un tel point, qu'elle fut obligée de s'expatrier et d'aller chercher la tranquillité en Sicile.

Quelques auteurs prétendent qu'elle ne quitta Mythilène que parce qu'elle en fut bannie, pour avoir participé à la conspiration qui eut lieu dans cette ville contre Pittacus. Il paraît aisé cependant d'accorder ces deux versions, en adoptant l'idée vraisemblable que cette accusation fut une suite de la haine de ses ennemis. Quoi qu'il en soit, après un assez court séjour en Sicile, cette femme célèbre, abandonnée de Phaon qu'elle aimait tendre-

ment, ayant fait de vains efforts pour le ramener sous ses lois, conçut un si grand dégoût de la vie, que, pour se délivrer d'un amour qui faisait son tourment, elle tenta le saut de Leucade, et périt dans les flots.

De toutes les poésies qui illustrèrent Sapho, il ne nous est parvenu que deux odes, qui s'impriment ordinairement dans les Œuvres d'Anacréon. Ces morceaux ne déparent point les ouvrages de cet auteur; ils sont dignes en tout des éloges que les anciens ont donnés à ses productions. Sapho peut être regardée comme celle de toutes les femmes de la Grèce qui a le plus honoré son sexe, sous le rapport des talens. Elle a fait des odes, des hymnes, des élégies, en grande partie sur des rhythmes qu'elle avoit imaginés. Peu de poètes même purent lui être comparés; heureux choix de sujets et d'expressions, graces séduisantes, goût parfait, harmonie ravissante, telles étaient les beautés qui caractérisaient les ouvrages de cette femme célèbre et malheureuse.

N. P.

PUFFENDORF.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Klocker Ehrenstrahl pinx.t *Landon direx.t*

PUFFENDORF.

En fait de connaissances politiques et de véritables idées morales, les modernes l'emportent de beaucoup sur les anciens. Citoyens de petites républiques, et justement fiers de la gloire de leur patrie, les philosophes grecs portaient le patriotisme à l'excès : ils ne voyaient dans les autres peuples que des barbares, dans les vaincus que des êtres avilis, faits pour l'esclavage. Enthousiastes de quelques législateurs devenus célèbres par les résultats de leurs institutions, ils consacraient par leurs éloges les violations les plus outrageantes faites à la morale, à la pudeur, à l'humanité. Cicéron eut des idées plus saines que les sages du Portique et de l'Académie : dans son *Traité des Offices*, il assigne les devoirs de tous les âges et de tous les états ; dans son *Traité des Lois*, il donne à la morale de bases antérieures à tous les gouvernemens, à toutes les conventions humaines. Sans avoir le génie de l'orateur romain, Puffendorf fit, sur le droit naturel, un ouvrage plus profond que ceux du sage de Tusculum ; il sème, il développe tous les principes ; il examine la nature de l'homme, l'origine des sociétés ; il établit tous les préceptes qu'une créature raisonnable peut suivre ; il discute les devoirs de toutes les professions, l'étendue du pouvoir civil, le droit de vie et de mort, celui de faire la paix et la guerre, de contracter des alliances ; il se montre souvent le

défenseur de la dignité humaine, l'ennemi des violences et de l'oppression; mais il n'est point toujours exempt d'erreurs. On ne doit point excuser celles des hommes célèbres, parce qu'elles produisent sur les esprits de funestes impressions. On est révolté de voir qu'il justifie la loi barbare qui fait peser sur les enfans les fautes des pères, qui les dépouille de la fortune et de l'honneur : doctrine d'autant plus affreuse qu'elle frappe l'innocent après avoir puni le coupable, et qu'elle offre à l'horreur de la société celui qui ne devrait être pour elle qu'un objet de compassion. Puffendorf déroge sur ce point à ses propres principes; il regarde l'esclavage comme une horrible violation des droits de l'humanité. Que produit-il? il fait rejaillir sur les enfans la dégradation du père; il leur fait partager son exhérédation sociale, quoiqu'ils n'aient été personnellement ni rebelles ni vaincus; et cet esclavage, que Puffendorf réprouve avec justice quand il est le résultat de la victoire, il en légitime les plus tristes effets lorsqu'il s'agit de la postérité de l'homme que le crime, ou quelquefois l'erreur des juges, a flétri. Il émet un autre principe, dont l'application pourrait être dangereuse, et qui ne sera point admise devant les tribunaux. Il excuse le larcin quand il est l'effet de l'extrême nécessité et du besoin de nous soustraire à une mort certaine. Cicéron, sur cette matière, avait exprimé une opinion différente.

Le *Traité du droit de la Nature et des Gens*, qui a fait la réputation de Puffendorf, exige un

lecteur méditatif et difficile à rebuter. On y trouve peu de méthode, peu de clarté, des détails inutiles, et des objets importans qui ne sont qu'indiqués, une métaphysique aride, et une morale que la chaleur de l'ame n'anime point.

Ce célèbre publiciste fit beaucoup d'autres ouvrages moins connus; son nom fait encore lire l'histoire de la Suède, sujet qui aurait exigé une plume plus éloquente. Puffendorf était dépourvu de cette imagination qui nous transporte sur le théâtre des grands événemens, et les présente à notre pensée comme si nous en avions été les témoins; de cet enthousiasme qui nous passionne pour les grands hommes et les grands caractères, de cette sensibilité qui nous attendrit sur les malheurs qu'offrent à chaque page les annales des nations; et, sans ces qualités, il est impossible de bien sentir et de bien peindre. Il eût eu besoin du talent de narrer de Vertot, et Vertot aurait eu besoin de sa science et de sa philosophie. Son introduction à l'histoire des principaux états de l'Europe ne méritait point d'être traduite dans notre langue : c'était l'ébauche des leçons que Puffendorf donnait comme professeur, et les meilleures leçons des plus habiles maîtres forment rarement un ouvrage digne du public.

La vie de ce philosophe, né en 1631, offre peu de circonstances intéressantes. Il dut le jour au ministre d'un village de Misnie, dans la haute Saxe. Son père, pauvre mais instruit, lui procura l'avantage d'une excellente éducation. L'état de pré-

cepteur est souvent méprisé ; car peu de parens sont capables d'en donner de bons à leurs enfans, et le mauvais choix des hommes avilit la profession. Puffendorf la remplit, d'une manière digne de lui, près des fils d'un ambassadeur de Suède à la cour de Danemarck. La guerre ayant éclaté entre ces deux états, l'ambassadeur suédois fut arrêté avec toute sa suite. C'est pendant la captivité que Puffendorf essuya dans cette occasion qu'il conçut le plan de son principal ouvrage. Dans la suite Puffendorf occupa une chaire de professeur de droit de la nature et des gens à Heidelberg, dans le Palatinat, chaire qui fut instituée pour lui. Charles XI, roi de Suède, se l'attacha en qualité de conseiller et d'historiographe. Puffendorf eut les mêmes titres auprès de Guillaume, électeur de Brandebourg. On ne sait point s'il dut celui de baron à Charles XI ou à Léopold. Ce fait est resté indécis, parce qu'il est indifférent : la noblesse d'un philosophe est fondée sur les lumières qu'il communique à l'espèce humaine. Il mourut à Berlin en 1694. Il jouit dès son vivant de toute sa réputation, et ses ouvrages furent regardés comme classiques dès l'instant qu'ils parurent.

TEMPLE.

Lely pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

TEMPLE.

Si le chevalier Temple n'avait été que négociateur, quelque talent qu'il ait déployé dans les affaires, il serait peut-être oublié; mais il mit à profit les connaissances que lui avaient fournies ses ambassades et ses études, et laissa des ouvrages qui lui assurent une réputation durable. Il naquit à Londres en 1628. L'Angleterre, pendant sa jeunesse, était en proie aux dissentions civiles; Temple n'y prit aucune part, et chercha à se distraire, par des voyages sur le Continent, du spectacle qu'offrait dans son île les haines politiques et le fanatisme religieux. Il se fit oublier sous le protectorat. Charles II, plus par un heureux hasard que par le soin qu'il prenait de choisir des hommes habiles, l'employa dans diverses négociations. Le projet qui lui fit le plus d'honneur n'eut aucun succès. C'était la triple alliance de la Suède, de la Hollande, de l'Angleterre, à laquelle il se flattait de joindre les princes d'Allemagne. Il avait vaincu de grands obstacles, mais l'Angleterre n'avait point d'ennemi plus dangereux que son roi, qui s'étant fait le stipendiaire de Louis XIV, vendit au prix de l'or les intérêts de ses alliés naturels, et s'unit à la France contre les Provinces-Unies. Temple assista en qualité d'ambassadeur extraordinaire aux conférences d'Aix-la-Chapelle et à celles de Nimègue. Après la conclusion des traités,

il parut quelque temps au conseil du roi ; mais son caractère ferme, sa hardiesse, son mépris pour un prince qui offrait l'exemple de la plus honteuse vénalité, le firent bannir de la cour. Il se retira dans une terre du comté de Sussex où il sut ennoblir sa vie privée par l'étude et le travail. Il publia des Observations sur l'état des Provinces-Unies, semées d'anecdotes intéressantes et de détails politiques. Son Introduction à l'Histoire d'Angleterre et ses Mémoires décèlent un écrivain qui savait juger les événemens et les hommes. Ses Mélanges offrent des morceaux curieux : il paraît qu'il fut le premier qui agita la grande Question sur le Mérite des Anciens et des Modernes. Temple assure dans tous les genres la supériorité aux Anciens. Il faut lire ses écrits dans l'original pour se faire une idée de son style. Il est resté l'un des bons prosateurs de sa nation, mérite d'autant plus grand qu'il vivait à une époque où les poètes seuls donnaient de la noblesse et une sorte d'éclat à l'idiome anglais.

Temple dut l'originalité de ses écrits à la force de son caractère ; fier, impérieux, il ne sut se soumettre ni à la servitude des cours ni aux puériles convenances des ridicules sociétés. Il fut incapable de taire une vérité, de ménager un préjugé, de souffrir un ennemi et de sacrifier un ami. Il était aussi indépendant en matières religieuses qu'en matières politiques. Il mourut en 1698.

L....e

JUVÉNAL.

Landon direx.t

NAPOLI

JUVÉNAL.

L'année de la naissance de ce poète célèbre est inconnue. On sait seulement qu'il était né à Acquin, ville d'Italie, quoique quelques auteurs, comme Pierre Pithou, ayent cru qu'il était gaulois. Juvénal vint à Rome, étant fort jeune, et étudia sous le grammairien Fronton. Des déclamations commencèrent sa réputation littéraire, et il finit par des satires.

Juvénal élevé dans les cris de l'école
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Et le dépit, comme il le dit lui-même, lui tint lieu de génie. *Facit indignatio versum.*

La crainte de Néron ne put retenir le Satirique. Il s'éleva contre la passion de l'empereur pour les spectacles, et il n'épargna pas surtout l'acteur Pâris, favori de ce prince. Le fier Comédien fit bannir le poète en Egypte. On envoya Juvénal, à 80 ans, commander un régiment dans la Pentapole, sur les frontières de la Lybie. Le poète octogénaire survécut à son persécuteur. Il revint à Rome, après la mort de Pâris. On croit que la sienne arriva l'an 128 de J. C.

Juvénal nous a laissé seize Satires qui sont quelquefois des harangues emportées ; il ne sait point, comme Horace,

. . . . . *D'une voix légère*
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Horace plaida la cause du goût ; Juvénal celle de la vertu opprimée. Né dans le siécle des tyrans, il ne cessa de réclamer contre un pouvoir usurpé, et de rappeler aux Romains les beaux jours de leur indépendance. Dans ces conjonctures, il dédaigne l'arme du ridicule, si familière au favori de Mécène, et met les vicieux tout nus, pour leur mieux faire sentir le fouet de la satire. Son style rapide, harmonieux, plein de force, manque souvent d'élégance, de pureté, et est presque toujours monotone. Mais il faut ajouter, avec Despréaux, que

Ses ouvrages tous pleins d'affreuses vérités
Etincellent pourtant de sublimes beautés.

On ne peut dissimuler que Juvénal a mérité de justes reproches, non pour avoir dénoncé de grands noms déshonorés, mais pour avoir alarmé la pudeur.

Les meilleures éditions de ce poète sont celles de *Casaubon*. Lug. Bat. 1695, in-4.°. *Ad usum Delphini*, in-4.°, 1684 (un des vol. les plus rares de la collection). *Cum notis Variorum*, Amst. 1684, in-8.°. Juvénal a été traduit en français par *André Duchêne*, Paris, 1607. *Marolles*, Paris, 1653. *La Valterie*, Paris, 1681. *Tarteron*, Paris, 1689, traduction estimée avant celle que M. Dussaulx publia en 1770, qui est d'une élégance et d'une fidélité remarquables.

Ph. L. R.

VESPASIEN.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

VESPASIEN.

Rome, depuis la mort d'Auguste, en proie à des tyrans lâches et cruels, tour-à-tour portés sur le trône et renversés par le meurtre, soupirait après la domination paisible d'un prince vertueux. Vespasien parvint à l'empire, et rendit aux Romains des jours de paix et de bonheur; il assura leur tranquillité future par la sagesse de ses ordonnances; et mettant la loi au-dessus des volontés du monarque, il dissipa les craintes intérieures des citoyen, qui ne regardaient depuis long-temps un nouvel empereur que comme un tyran nouveau.

La famille de Vespasien n'était point illustre; son père, Flavius Petronius, exerçait l'emploi de receveur du *quarantième* en Asie. Vespasien naquit à Rhéate, dans le pays des Sabins, cinq ans avant la mort d'Auguste. Destiné aux armes, il fit sa première campagne en Thrace, et Narcisse, favori de Néron, l'ayant fait nommer lieutenant d'une légion qui passa dans la Grande-Bretagne, Vespasien se distingua dans cette île, et soumit une grande partie des peuples belliqueux qui l'habitaient. Le consulat fut le prix de ses exploits; le temps de la durée de sa charge étant expiré, il vécut dans la retraite, craignant Agrippine, qui poursuivait les amis de Narcisse. Il encourut bientôt après la disgrace de Néron, pour avoir dormi pendant que cet empereur lisait des vers dont il était l'auteur. Cependant

la révolte de la Judée fit jeter les yeux sur lui pour soumettre les rebelles ; Néron voulait employer un général qui eût des talens et point de naissance, qui servît l'état sans faire ombrage au prince ; Vespasien fut tiré de sa retraite et mis à la tête de l'armée ; et les Juifs, vaincus et poursuivis, cédèrent au plus habile capitaine de Rome. L'ambition augmente avec les dignités, et se développe selon les circonstances. Après Néron et Galba, Othon et Vitellius se disputant l'empire, Vespasien conçut l'espérance d'y parvenir lui-même. Les secours de Mucien et la bienveillance de Vologèse, roi des Parthes, assurèrent son élection. Le gouverneur d'Egypte et l'armée le saluèrent empereur le jour des calendes de juillet, de l'an 69 de J. C. Il vint à Rome, précédé de toute sa renommée. Sous son règne la puissance et la gloire de l'empire s'élevèrent au plus haut degré. La Carie, la Lycie, l'Achaïe, Rhodes, Bysance, Samos, la Thrace, la Cilicie, la Comagène, furent réduites en provinces romaines. Mais si Vespasien fit la part de l'ambition, il n'oublia pas celle de la sagesse. Des abus, restes de l'ancienne tyrannie, disparurent ; la licence des soldats fut réprimée, la justice rendue avec promptitude, le sénat épuré ; des lois sévères ordonnèrent que les usuriers qui prêteraient aux enfans de famille ne pourraient réclamer le paiement de ce qui leur était dû. Vespasien répandit ses libéralités sur les grands talens : Appollinaris, auteur tragique,

reçut 400 *grands sesterces*, Diodore et Terpnus 200, et le trésor public en paya annuellement 200 à ceux qui enseignaient les lettres grecques et latines. Les villes frontières furent fortifiées, les villes intérieures embellies. Un temple en l'honneur de la paix et un nouvel amphithéâtre augmentèrent la magnificence de Rome. Ce qui a distingué surtout Vespasien de ses prédécesseurs, c'est sa clémence. Metius Pomposianus l'éprouva ; on le désignait à l'empereur comme un homme qui prétendait à l'empire : *Je le fais consul*, dit Vespasien, *afin que, s'il monte jamais sur le trône, il se souvienne que je lui ai fait du bien.* On connait le mot qu'il adressa à un jeune homme qui venait tout parfumé d'ambre le remercier d'un emploi considérable : *J'aimerais mieux*, lui dit-il, *que vous sentissiez l'ail que l'essence.* Son amour pour le peuple lui fit rejeter l'invention d'un mathématicien qui s'offrait à transporter à peu de frais des colonnes immenses. Il le paya généreusement : « J'approuve « votre découverte sans en vouloir profiter, lui dit-« il ; permettez-moi de faire vivre le pauvre peuple ». Comme les grandes ames, Vespasien ne s'offensait point de la vérité, quelque désagréable qu'elle fût pour son amour-propre. Jamais, dit Suétone, il ne fit un crime aux philosophes de leur esprit indépendant. Il ne punit point le propos d'un esclave auquel il refusait de donner la liberté gratuitement, et qui lui dit, dans sa mauvaise humeur, que le renard changeait de poil, mais non de caractère ;

bon mot, qui fait allusion à l'avarice dont on a généralement accusé Vespasien. En effet, ce prince, qui comparait plaisamment les financiers à des éponges qu'il pressait au besoin, mettait des impôts sur tout, même sur les urines; et l'on rapporte qu'il disait en riant que l'argent qui en provenait ne sentait pas mauvais; on sait encore qu'il vendait les charges, et les absolutions aux coupables, et rejetait ces extorsions sur Cénis, une de ses concubines. Voilà les défauts que lui reproche l'histoire; mais son avarice ne semble être que de l'économie, lorsqu'on se rappelle qu'à son avénement au trône le trésor public devait plus de huit cents millions, et qu'on pense au noble usage qu'il fit des revenus de l'empire.

Vespasien mourut à Rhéate, lieu de sa naissance. *Je sens que je deviens dieu*, disait-il, au commencement de sa maladie, faisant allusion à son apothéose prochaine..... Il continua de s'occuper des affaires jusqu'à son dernier moment, et répondit à ceux qui lui conseillaient de prendre du repos, qu'*il fallait qu'un empereur mourût debout.* Il expira le 24 juin de l'an 79 de J. C., dans la 69e année de son âge, laissant deux fils d'un caractère bien différent, Titus et Domitien.

L'histoire a placé Vespasien au rang de ces hommes nés pour le bonheur des peuples, et fait pour rétablir les empires ébranlés par les crimes et la folie.

Ph. L. R.

LE MAR.AL DE TOIRAS.

M. del.t Landon direx.t

NAPOLI

LE M^CHAL DE TOIRAS.

Jean de Caylard de S.-Bonnet, marquis de Toiras, d'une très-ancienne maison de Languedoc, qui avait pour chef Bernard de Caylard, co-seigneur de Roujean, mort avant l'an 1318, naquit à Saint-Jean de Gardonnèques, en 1585, et fut d'abord page du seigneur de la Verune, son parent, puis du prince de Condé. Il servit avec distinction sous les rois Henri IV et Louis XIII, et se distingua particulièrement aux siéges de Montauban et de Montpellier, et dans la défense qui lui fut confiée du fort S.-Martin, dans l'île de Ré, alors investi par les Anglais. Des actions d'éclat, un amour excessif du métier de la guerre, et les connaissances qu'il exige, décidèrent le ministre à envoyer Toiras commander en Italie. Il eut bientôt la gloire de défendre Casal contre le fameux Spinola, et de forcer ce général à lever le siége de cette place. Cet exploit, le plus brillant de la campagne de 1630, valut à Toiras le grade de maréchal de France, et lui attira l'admiration de toute l'Europe, et de Spinola lui-même, qui répétait souvent : *Qu'on me donne* 50,000 *hommes formés et disciplinés par Toiras, je promets de faire la conquête du monde entier.* On ne sut pas en France tirer parti des talens et des services de Toiras; on s'en priva par de vaines intrigues de cour. Ses frères étant entrés dans les querelles de Gaston, contre le cardinal de Riche-

lieu, Toiras devint suspect; non-seulement on ne l'employa pas, mais on lui ôta ses pensions, et on le dépouilla de son gouvernement de l'île de Ré; il fut en pleine disgrace. Les ennemis de la France cherchèrent à se l'attacher. Il ne voulut point servir contre sa patrie; mais, avec l'agrément du roi, il prit le commandement des troupes de Savoie, et fut tué en 1636 devant la forteresse de Fontaine, dans le Milanès. Les soldats, qui l'idolâtraient, trempèrent leurs mouchoirs dans son sang, persuadés qu'avec ce gage de la victoire ils seraient désormais invincibles. Le maréchal de Toiras était aussi modeste que brave, et ne voulait paraitre en rien dans le compte qu'il rendait des opérations de l'armée; il employait toujours une tournure indirecte: *Celui qui commandait; le général donna ordre.* Une pareille habitude est estimable, en ce qu'elle tient à un principe, et seule elle suffit pour peindre un caractère.

Le maréchal de Toiras avait été lieutenant de la vénerie de Louis XIII, puis capitaine de sa volière. C'était le chasseur le plus savant et le plus exercé dans tout genre de chasse; c'était sur-tout le tireur le plus adroit. Sa vie a été écrite par Michel Baudier, historiographe de France sous Louis XIII. Elle contient quelques anecdotes curieuses sur les guerres contre les protestans.

De L.

LE GIORGION.

Le Giorgion pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE GIORGION.

Ce peintre est le chef de l'école vénitienne, si féconde en grands artistes. Ils lui doivent l'avantage d'être cités comme les meilleurs coloristes ; mais dans la route qu'il a suivie, aucun d'eux n'a été plus loin que ce maître. Plus on réfléchit à la courte durée de sa carrière, plus on doit être étonné de la beauté de ses ouvrages, et des progrès que la peinture fit à Venise par l'influence de son génie.

Son nom était Georges Barbarelli : il vit le jour en 1478, à Castelfranco, dans le Trévisan. Né avec le goût de tous les arts, il s'adonna d'abord à la musique, et devint un habile joueur de luth ; mais la considération que les deux Bellin s'attiraient à Venise lui fit changer d'inclination. Jean Bellin, à qui l'on donne quelquefois le titre de fondateur de l'école vénitienne, avoit dérobé à Antoine de Messine le secret de la peinture à l'huile, et il obtenait sur-tout l'admiration de ses compatriotes ; ceux-ci desiraient avoir des rivaux à opposer aux peintres florentins et romains, qui jouissaient alors d'une grande renommée. Le Giorgion voulut être peintre, et prit des leçons de Bellin, qu'il eut bientôt surpassé. Le Titien, plus âgé que lui d'un an, étudiait dans la même école ; il fut frappé des rapides progrès du Giorgion, et de son condisciple il devint son élève. Le Giorgion s'étant aperçu que le Titien ne cherchait à s'instruire que pour entrer en rivalité

avec lui, cessa de lui donner des conseils ; mais il n'était plus temps, et l'on peut dire que c'est au Giorgion que Venise est redevable du Titien. Le premier a une franchise et une légèreté de pinceau qui lui sont particuliers : il séduit par la fraîcheur des carnations, l'intelligence du clair-obscur, un bel empâtement de couleurs, et la fonte harmonieuse des teintes. Le Titien a un goût plus pur, sait mieux ordonner ses compositions, et lui est supérieur quant au mérite de l'expression. Le Giorgion, naturellement gracieux, montrait pourtant, quand il le fallait, un talent énergique ; et selon quelques écrivains, rien n'est comparable, pour la vigueur du style, à plusieurs des morceaux qu'il a exécutés pour le sénat de Venise. Son goût de dessin approchait de celui des maîtres romains ; ses contours sont coulans ; mais il paraît chercher plutôt à arrondir les formes qu'à les exprimer correctement.

La vie de ce grand peintre est trop courte pour offrir beaucoup d'événemens. Comme la plupart des hommes qui se livrent aux arts d'imagination, il était doué d'une sensibilité extrême ; elle fit son malheur : sa réputation, les agrémens de son esprit et de sa figure lui obtinrent quelque temps l'amour d'une femme dont il était violemment épris ; mais elle fut infidèle, et l'on prétend que le Giorgion ne put survivre à la douleur de n'en être plus aimé. Il mourut à 33 ans, à l'âge où tant d'autres n'ont encore donné que des espérances.

L.

LINNÆUS.

Roslin pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LINNÆUS.

Charles Linnœus ou de *Linné*, l'un des plus grands et sans contredit le plus célèbre et le plus suivi des naturalistes modernes, naquit à *Roeshult* en *Smoland*, province de *Suède*, le 24 mai 1707. Il passa ses premières années dans une grande pauvreté, et cependant il jeta de très-bonne heure les fondemens de ses découvertes et de ses travaux. Après avoir étudié à *Lund* et à *Upsal*, et voyagé en *Laponie*, il demeura quelque temps en Hollande comme directeur du jardin d'un riche négociant nommé *Cliffort :* place qu'il avait obtenue par la recommandation de *Boerhaave*. Il a immortalisé le nom de ce Mécène, en publiant la description de son jardin. Il se rendit ensuite à *Londres* et à *Paris*, pour y voir les herbiers, les jardins et les botanistes; la protection du comte de *Tessin* le rappela à *Stockholm* en 1738; enfin ayant été nommé professeur à *Upsal* en 1741, il exerça cette charge jusqu'à sa mort arrivée trente-sept ans après. C'était un homme aimable qui savait se faire adorer de ses disciples : il en fit voyager un grand nombre, et enrichit ses ouvrages de leurs découvertes en même temps que des siennes. Ses principaux mérites

en histoire naturelle sont d'avoir généralisé les méthodes de nomenclature en les étendant à toutes les espèces connues, de les avoir rendues beaucoup plus rigoureuses qu'elles n'étaient avant lui, d'avoir employé un langage dont chaque mot avait une signification précise et bien définie, enfin d'avoir substitué des noms faciles à retenir et composés de deux mots seulement aux longues phrases dont ses prédécesseurs se servaient pour désigner les êtres. Il est probable que la commodité de cette nomenclature a contribué plus que tout le reste à faire adopter par l'Europe entière les ouvrages et les méthodes de *Linnæus*.

On peut considérer le *Systema Naturæ* de *Linné* comme le résultat général de tous ses travaux, et c'était aussi pour son temps le catalogue le plus complet de toutes les productions de la nature : il avait soin d'en donner souvent des éditions nouvelles, afin de le tenir toujours au courant des découvertes. La douzième, qui est la dernière, a paru à *Stockholm* en 1766. *Gmelin* en a donné une treizième à Gottingue en 1788 qui est infiniment plus complète, mais aussi rédigée avec beaucoup moins de soin. Le second volume du *Systema Naturæ*, qui traite des plantes, a été développé par son auteur dans deux ouvrages

particuliers, le *Genera* et le *Species Plantarum*. Les principes qu'il suivait en botanique, sont l'objet d'un troisième, la *Philosophia Botanica*. Ses *Amœnitates Academicæ*, en dix vol., sont un recueil de Dissertations sur des sujets particuliers, toutes intéressantes et pleines de sagacité. Il a encore publié des Relations de voyages, des Descriptions de cabinets et de jardins.

Linnœus mérite à juste titre d'être considéré comme le réformateur de l'histoire naturelle. Ses principes survivront encore au fond de ses ouvrages, et dirigeront toujours les naturalistes dans l'art de décrire, de caractériser et de nommer les objets. Néanmoins on peut lui reprocher d'avoir trop négligé la partie de la science qui traite des rapports naturels des êtres, et de s'en être tenu à des systèmes purement artificiels. A cet égard, on peut dire qu'il a retardé de quelques années l'adoption générale des bons principes.

Il jouit, pendant la plus grande partie de sa vie, de tout le bonheur et de toute la considération qu'un savant peut desirer. Généralement révéré dans toute l'Europe, il ne l'était pas moins dans sa patrie. Le roi de Suède l'anoblit et lui conféra l'ordre de l'étoile polaire. Après sa mort, ce prince prononça lui-même

son éloge funèbre, et lui fit ériger dans le jardin d'Upsal un monument magnifique: c'est une espèce de temple qui doit rassembler la collection la plus complète des productions de la nature.

C. V.

NIVERNOIS.

S.t Aubin del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

LE DUC DE NIVERNOIS.

Louis-Jules Mancini, duc de Nivernois, naquit à Paris le 16 décembre 1716. Ses talens littéraires, ceux qu'il développa dans la carrière diplomatique, illustrèrent un nom déja rendu célèbre dans la poésie par le duc de Nevers, son aïeul, connu par de bons vers, et par sa haine injuste pour Racine. M. de Nivernois était d'une complexion si faible en venant au monde, que sa famille désespéra de pouvoir l'élever. Forcé de quitter le service par raison de santé, comme il avait été obligé de le prendre par raison de naissance, il entra dans la carrière politique. Le petit neveu du cardinal Mazarin ne devait pas sans doute y languir dans les emplois subalternes, aussi fut-il bientôt pourvu de l'ambassade de Rome. Après avoir passé plusieurs années dans la patrie d'Horace et de Virgile, M. de Nivernois fut envoyé à Berlin, et chargé d'une mission assez difficile. Quoique le but de son voyage ne put être rempli, le grand Frédéric, qui savait apprécier les hommes, et qui aimait la littérature, l'accueillit de la manière la plus distinguée. En 1762 il fut choisi pour traiter de la paix avec l'Angleterre, et se rendit à Londres. Cette négociation était fort épineuse. La France, à cette époque malheureuse, vaincue par-tout, ayant affaire à un ennemi enorgueilli par de perpétuelles victoires, et dont les prétentions étaient sans bornes, il fallait qu'un négo-

ciateur déployât un grand talent, une grande constance, et sur-tout infiniment d'adresse. L'estime personnelle dont jouissait M. de Nivernois, son esprit conciliant, sa conduite sage et prudente, le firent triompher de tous les obstacles. Il parvint à amener sa négociation à une heureuse fin, obtint des conditions qui, toute désavantageuses qu'elles paraissaient, auraient pu l'être encore davantage, et mérita la reconnaissance de la France entière, en lui procurant les douceurs de la paix, dont elle avait le plus grand besoin.

Devenu libre, après la conclusion de la paix, M. de Nivernois se délassa de ses travaux diplomatiques dans le commerce des muses et dans la société des gens de lettres. La littérature, qui jusqu'alors n'avait été pour lui qu'un amusement, devint son occupation favorite. Reçu à l'académie française et à celle des inscriptions, on le chargea plusieurs fois de répondre aux discours des récipiendaires; il montra dans ses réponses une grace, une élégance, une délicatesse particulières. Imitateur de Lucien, il nous a laissé des dialogues qui présentent des aperçus fins et des approchemens heureux. On lit, avec non moins d'intérêt ses réflexions sur le génie d'Horace et de Boileau, sur le caractère d'Alexandre et de Charles XII. Des morceaux traduits d'Ovide, de Virgile, de Pope et de l'Arioste; des imitations d'Horace, d'Anacréon, de Tibulle, et de Properce; beaucoup de contes, de cantates, d'épigrammes et d'élégies, versifiés avec autant d'es-

prit que de goût, annoncent dans M. de Nivernois un auteur fécond, facile, nourri de l'étude des anciens, et excellent littérateur. De tous ses ouvrages, cependant, son recueil de fables semble être celui qui a réuni le plus de suffrages, et pour lequel il avait lui-même le plus de prédilection. Ses apologues, sans avoir la naïveté de ceux de la Fontaine, ont toujours un but très-moral, et une tournure qui les fait distinguer.

Bienfaisant et sensible, M. de Nivernois connut le charme de l'amitié, et fut digne d'en goûter les délices. Constant dans ses attachemens, parce qu'il sut choisir ses amis, les convenances de l'esprit et du cœur suffirent pour le fixer. Le célèbre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* fut un de ceux auquel il témoigna le plus d'affection; et lorsqu'il le perdit, pour alléger sa douleur, il s'empressa de payer un tribut à sa mémoire. Aussi adroit à dérober la connaissance de ses bienfaits, que d'autres le sont à les publier, c'était dans le silence qu'il se plaisait à les répandre. Sa carrière ne fut pas toujours heureuse: il fut privé d'un gendre qui lui tenait lieu de fils; ce coup lui parut d'autant plus sensible, que M. de Gisors, tué à la journée de Crevelt, donnait les plus grandes espérances. M. de Nivernois, atteint, comme beaucoup d'autres de son rang, par les persécutions révolutionnaires, fut incarcéré; mais l'estime publique qu'il avait si bien méritée, et cette sécurité partage des ames pures, qui se peignait jusque dans ses traits, surent imposer le respect

aux scélérats. Échappé enfin à ces dangers, rendu à ses foyers après le 9 thermidor, il jouit peu de cet instant de calme, et n'eut pas le bonheur d'être témoin du parfait rétablissement de l'ordre. Il termina sa carrière en 1798, à l'âge de 82. Sa fin fut celle d'un sage. Le jour même de sa mort il adressa des vers à son médecin. Les œuvres de M. de Nivernois ont été recueillies, de son vivant, en huit volumes in-8°. Il en a soigné lui-même l'édition, qui a été donnée par Didot aîné.

N. P.

ÉLÉONORE.

E. del.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ÉLÉONORE DE GUIENNE.

Éléonore ou Aliénor, fille de Guillaume IX, dernier duc d'Aquitaine, et d'Aënor, sœur de Hugues II, vicomte de Chatelleraud, naquit vers l'an 1122. La mort de son père la rendit de bonne heure héritière du beau duché de Guienne. A quinze ans, elle l'apporta en dot au roi de France Louis VII, que cette alliance mettait alors en état de régner véritablement sur les grands vassaux de la couronne. C'était l'ouvrage de Suger, qui n'entreprit rien que d'avantageux à la France. L'histoire a rendu la beauté d'Eléonore si fameuse, qu'il serait inutile de la dépeindre. Cette beauté, comme celle d'Hélène, fut fatale au repos des peuples. Eléonore, née avec tous les avantages de la nature, aimait éperduement le plaisir; elle en trouva fort peu avec son mari, qui était dévot, sans esprit, et plein de petitesses : il lui parut bientôt l'homme du monde le plus ridicule de son royaume. Eléonore, avec cette façon de penser et son penchant pour la galanterie, ne tarda pas à former des intrigues; il paraît cependant qu'elle mit assez de mystère dans ses amours, qui ne furent que soupçonnées. C'était le temps des croisades, de ces guerres follement entreprises, mais qui ont si puissamment influé sur la civilisation de l'Europe. Louis VII, à la voix de S. Bernard, prit la croix; et, comme apparemment il était de la bienséance d'accompagner son mari dans ces sortes

d'entreprises, la reine le suivit dans ce voyage. Tous les historiens sont d'accord sur la conduite qu'elle y tint. Il paraît qu'elle fit très-peu d'attention à la sainteté des lieux qu'elle allait visiter, et que, sous le climat brûlant de l'Asie mineure, ses passions acquirent un nouveau degré de force. Habitant Antioche, avec son oncle Raimond, pendant que son mari se faisait battre par les musulmans, Eléonore se livrait, avec un jeune infidèle d'une rare beauté, à tous les charmes et à toutes les douceurs de l'amour. Larrey a voulu justifier cette princesse; il a prétendu que Louis était jaloux sans sujet: lui, s'est montré un apologiste sans preuves. Tous les écrivains du temps peuvent lui être opposés. « Ils nous dépeignent « Eléonore, dit Mézerai, courant après un Turc, « dont elle avait fait l'objet de sa passion, au mépris « de sa religion et de sa dignité ». Madame de Villedieu rapporte sur cette reine, une anecdote très-extraordinaire, et dont on peut douter sans craindre de passer pour sceptique. « Ce fut Eléonore, dit-« elle, qui charma le courage du brave Saladin, « l'un des chefs de l'armée des Sarrazins, et qui, lui « ayant fait connaître qu'elle ne croyait les protes-« tations d'amour que dans sa langue, força ce grand « capitaine à cet effet d'amour surprenant, d'ap-« prendre le français dans quinze jours ». Ce qui paraît plus vrai que cette anecdote, c'est qu'Eléonore écrivit à Saladin pour lui demander la liberté d'un de ses parens, en lui envoyant une forte rançon. L'infidèle renvoya à la reine le prisonnier et la

rançon, et fit à sa lettre une réponse pleine d'esprit et d'amabilité. Cette conduite, qui ressemblait si peu à celle que tenaient les chrétiens, fut peut-être le principe de l'amour qu'Eléonore ressentit pour ce prince généreux. A son retour à Antioche, Louis fut instruit de cet amour, et fit à sa femme tous les reproches qu'un mari fait en pareil cas. La reine, loin de se justifier et de détruire ses soupçons, lui reprocha de se conduire plutôt en moine qu'en roi, et lui proposa la dissolution de leur mariage, attendu la parenté. Le roi, tremblant qu'elle n'allât rejoindre son amant, la fit sur-le-champ conduire d'Antioche à Jérusalem. La défaite de son armée, et plus encore les lettres pressantes de Suger, déterminèrent Louis à repasser en France. Tourmenté de l'idée des infidélités de sa femme, il voulut faire prononcer son divorce; Suger, par l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de ce prince, s'y opposa tant qu'il vécut; sa mort vint trop tôt. Privé de cet homme si fort au-dessus de son siècle, Louis ne suivit que ses propres lumières et les conseils de prêtres plus vertueux que bons politiques. Il ferma les yeux sur les avantages qu'il retirait de la Guienne, sur la puissance que cette province lui donnait, et qui le mettait à même de se faire respecter et de se passer de ses vassaux, et il rendit publics des affronts, sur lesquels la religion et la politique exigeaient qu'il jetât un voile. Ce fut à Beaugency, en 1152, que les prélats furent assemblés pour prononcer sur ce divorce, qu'on proposa d'abord à cause de la mauvaise conduite de

la reine. Mais Jean Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*, nous apprend que l'archevêque de Bordeaux, desirant en homme sage qu'on fît la séparation pour *aultre cause que pour la pétulance, légiereté et mauvaise volonté dont on chargeait ladite Aliénor*, proposa un autre moyen, qui fut que le roi et elle étaient parens, *voire dans les degrés prohibés*. La dissolution prononcée, Eléonore se retira sur-le-champ dans ses états de Guienne, dont le roi fit sortir ses garnisons. Peut-être sa conscience lui commanda-t-elle cette mesure, que la politique ne pouvait approuver; peut-être aussi craignait-il, en agissant autrement, de faire soulever la Guienne, et n'était-il pas, comme l'a dit M. de Voltaire, assez puissant pour être injuste.

A peine le bruit du divorce d'Eléonore se fut-il répandu, que plusieurs partis la recherchèrent. Quelques seigneurs, dans le voyage qu'elle fit pour retourner dans ses états, prétendirent la retenir dans leurs châteaux; et le roi, qui avait cru qu'aucun gentilhomme ne voudrait épouser une femme galante qu'il avait répudiée, vit les princes les plus puissans aspirer à sa main. Mais Eléonore aimait le duc de Normandie. Henri II était beau, bien fait, dans la fleur de l'âge; il devait hériter du royaume d'Angleterre; Eléonore lui apportait de riches provinces: l'intérêt et l'amour formèrent cette union; Eléonore la pressa, pour se donner un protecteur contre ses amans intéressés. Henri vint la trouver à Bordeaux, où il l'épousa. Ce mariage fut loin d'être heureux.

Eléonore, dit le P. d'Orléans, la personne du monde à qui il convenait le moins d'être jalouse d'un mari, le fut excessivement du sien : il est vrai que ce n'était pas sans sujet; Henri aimait éperduement les femmes : le monument de la belle Rosemonde l'atteste à la postérité. Eléonore fut pour elle une autre Médée. La princesse Marguerite de France, élevée à la cour d'Angleterre et promise à Richard, ne causa pas moins sa jalousie. Cette funeste passion la conduisit à faire révolter ses enfans contre leur père. A son retour d'Irlande, Henri dissipa cette révolte, fit mettre en prison la reine, qui l'avait excitée, et l'y retint tant qu'il vécut, pour la punir de n'avoir respecté dans sa vengeance ni les droits du trône, ni ceux du lien conjugal. Eléonore fut renfermée seize ans. A la mort de son mari, en 1188, Richard, qui lui succédait, lui rendit la liberté et le pouvoir. En partant pour la terre sainte, il fit Eléonore régente du royaume. La reine partit bientôt après pour aller négocier le mariage de la princesse de Navarre avec le roi son fils. Eléonore conduisit cette princesse en Sicile, où Richard l'épousa. Elle quitta encore l'Angleterre pour aller, en 1194, délivrer ce même Richard, prisonnier du duc d'Autriche. Eléonore eut ensuite beaucoup de part à l'élection de Jean son fils, comte de Mortaing, qui fut couronné au préjudice d'Artus de Bretagne. Cet Artus, son petit-fils, l'assiégea dans Mirebeau, l'an 1202. Elle fut délivrée par Jean-sans-Terre, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée deux ans après, Eléonore

se retira dans le monastère de Fontevrault, où elle mourut l'an 1204, âgée de plus de quatre-vingts ans. Elle avait pris l'habit de cette maison, dont elle fut la bienfaitrice. La reconnaissance des moines peut seule expliquer les éloges qu'on lui prodigue dans le nécrologe de ce monastère. On la traite de la plus vertueuse princesse du monde, titre que l'examen de sa vie ne dispose pas à lui accorder.

Ph. L. R.

MALESHERBES.

Valade pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MALESHERBES.

Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, fils du chancelier de Lamoignon, petit-fils du président de Lamoignon l'ami de Boileau et de Racine, arrière-petit-fils du premier président de Lamoignon l'*Ariste du Lutrin*, naquit le 6 décembre 1721. Après avoir fait avec distinction son cours d'humanités chez les jésuites, où il eut pour régent l'abbé de Radonvilliers, qui fut depuis son collègue à l'académie française, M. de Malesherbes se livra, comme ses pères, à l'étude de la jurisprudence. A vingt ans, il débuta dans la carrière de la magistrature, comme substitut du procureur-général; trois ans après il fut reçu conseiller au parlement; à vingt-neuf ans, il succéda à son père, nommé chancelier, dans la place de premier président de la cour des aides. C'était se charger bien jeune, et dans des circonstances bien difficiles, du soin de défendre la fortune de l'état et les droits du peuple contre les financiers, les traitans, les ministres, les fabricans d'impôts, les prévaricateurs en tout genre. M. de Malesherbes s'acquitta pendant vingt-cinq ans de ce noble ministère, et les talens, la persévérance et le courage qu'il y déploya, lui méritèrent l'amour et le respect de la nation. On a imprimé, en 1779, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire du droit public de la France en matière d'impôts*, un recueil des discours et des remontrances qu'il

composa pendant cette longue lutte contre le despotisme et la fiscalité. Ce sont autant d'ouvrages solides et profonds sur les différentes parties de l'administration des finances : ils présentent sur-tout, un modèle bien rare de l'art dire la vérité au prince, sans dissimulation et sans exagération, sans faiblesse et sans irrévérence, avec une fermeté tranquille, une force de raisonnement irrésistible, une éloquence tantôt douce et persuasive, tantôt vive et imposante; et en même temps avec tous les égards que dictent la prudence et la raison, envers ceux qu'on est forcé d'attaquer, ou plutôt contre lesquels on est forcé de se défendre. C'est là que se trouvent, à chaque instant, de grandes et importantes vérités exprimées, comme celles-ci, avec une concision qui en double la force et l'utilité : « Les libéralités du prince n'enrichissent que les « courtisans; ses refus font la richesse du peuple. » —« Personne n'est assez grand pour être à l'abri de « la haine d'un ministre, ni assez petit pour n'être « pas digne de celle d'un commis, etc. » Les belles remontrances de 1771 sont justement célèbres : Voltaire, qui cherchait alors à plaire au chancelier Maupeou, entreprit vainement de les réfuter; elles triomphèrent de cette attaque, partagèrent la cour même, et furent également applaudies par les gens du monde et par les gens de lettres. Quelque temps après, M. de Malesherbes, succombant avec la compagnie dont il avait été si long-temps l'organe, expia ses succès par trois ans d'exil et de disgrace. La veille

de l'arrivée de la lettre de cachet qui l'enlevait à ses fonctions, il disait à ses amis : « Dans tant de « combats livrés avec tant de désavantage, je n'ai « pas encore été blessé ». Retiré à Malesherbes, où il donna un asyle à plusieurs de ses confrères, ce digne magistrat se livra tout entier à son goût pour l'étude et pour les travaux champêtres : il cultiva ses jardins, y rassembla des plantes étrangères, les acclimata, les répandit sur le sol de la France, et vécut en homme privé, en savant, en philosophe, dans un docte loisir, *docta per otia*. En 1774, lors du rétablissement des cours souveraines, M. de Malesherbes parut encore quelques instans à la tête de la cour des aides, et ce fut pour y recommander l'amour de la paix, et un généreux oubli du passé. Bientôt après, un ordre de Louis XVI, et sur-tout les instances réitérées de son vertueux ami, M. Turgot, le déterminèrent à entrer dans le ministère. Il succéda à M. de la Vrillière, dans le département de la cour et de Paris, ne le garda que neuf mois, et y fit de grandes choses. Son premier soin fut de vider les prisons d'état; il établit ensuite, et composa d'hommes vertueux, un tribunal de famille, pour juger les cas où les lettres de cachet et les lettres de surséance pouvaient être nécessaires. Ennemi des réformes brusques, il voulait que l'on n'outrât rien, même dans ce qui est bon. En 1776, le renvoi de M. Turgot détermina M. de Malesherbes à quitter le ministère, et à retourner à ses champs. Dix ans après, des conjonctures particulières le rappelèrent

une seconde fois au conseil : il y rentra, mais sans département, et il eut encore l'occasion d'y faire du bien. C'est sur-tout à lui que l'on doit un des actes qui honorent le plus le règne de Louis XVI, celui qui rendit aux protestans le titre et une partie des droits de citoyen. M. de Malesherbes s'opposa, autant qu'il le put, aux mesures adoptées par M. l'archevêque de Toulouse. Prévoyant la crise que les fautes de l'administration et le désordre des finances allaient amener, il composa deux mémoires, l'un *sur la nécessité et les moyens de diminuer les dépenses*, l'autre *sur la situation présente des affaires ;* mais il s'aperçut qu'il n'entrait pas dans la politique du premier ministre qu'il eût de conférence particulière avec le roi ; et comme il pensait que le devoir de ceux qui assistent au conseil est de faire croire au public qu'ils approuvent du fond de leur cœur toutes les délibérations qui y sont prises, il se crut obligé de se retirer.

Revenir à la vie privée n'était pour lui que changer de travaux. Dès sa jeunesse, et au milieu de ses plus importantes occupations, il avait toujours cultivé avec un goût égal les lettres, les sciences et les arts utiles. Sachant *de tout, et beaucoup et très-bien*, il était supérieur aux gens d'esprit même, par la pénétration, la sagacité, la vivacité, la chaleur et la gaieté du sien ; comme il l'était à la plupart des savans, par la variété, l'étendue, la sûreté de ses connaissances, accrues et embellies par les lumières. A la différence de tant

d'hommes que leur savoir accable, il avait tellement converti le sien dans sa propre substance, qu'il s'en jouait, pour ainsi dire, et que son esprit n'en était pas plus embarrassé que son corps ne l'était de son apparente pesanteur. M. de Malesherbes avait eu, sous son père, le département de la librairie ; ce fut véritablement l'âge d'or des lettres. Pendant son administration, la littérature prit en France un plus grand caractère d'utilité, en s'élevant aux sciences politiques, en produisant une foule d'excellens ouvrages sur l'agriculture, le commerce, les finances, et, par une suite naturelle, sur les diverses branches de l'administration. C'est sous ses auspices qu'a paru l'*Encyclopédie*, le plus beau et le plus vaste monument littéraire du siècle dernier. Partisan d'une sage liberté, admirateur sincère des vrais talens, zélé pour les progrès de la raison, étranger à tout esprit de secte, à toute prévention comme à toute prétention, M. de Malesherbes donna l'exemple de la vraie tolérance : aussi tous les partis, après s'être plaints de lui tour-à-tour, finirent-ils par reconnaître et par admirer la sagesse de sa conduite. Les trois grandes académies de Paris l'appelèrent successivement dans leur sein, et nul n'a mieux que lui mérité ce triple honneur, si rarement accordé ; nul n'a porté dans le commerce littéraire plus d'aménité, dans les travaux plus de zèle, dans les discussions plus de modestie unie à plus de lumières. Lorsqu'on le consultait, son premier mot était toujours : « Je ne sais que ce que

« tout le monde sait sur cette partie, qui n'a point « été l'objet particulier de mes travaux; seule« ment. . . . » et ce *seulement* amenait ordinairement une dissertation profonde et une réponse satisfaisante.

M. de Malesherbes a écrit sur toute sorte de sujets, et n'a publié que très-peu d'ouvrages, au nombre desquels sont deux excellens *Mémoires sur le mariage des protestans*. Par déférence pour Buffon, il ne voulut point livrer à l'impression des Observations sur les premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, dont le principal objet était de venger Linnée et plusieurs autres naturalistes maltraités par ce célèbre écrivain. Elles sont restées plus de quarante ans manuscrites, et n'ont été imprimées qu'en 1798. Il est fort à désirer que l'on publie également plusieurs ouvrages considérables sur des branches importantes de l'administration, dans lesquels ce profond penseur, réunissant à son vaste savoir les résultats de son expérience et de ses méditations, avait établi tant d'excellens principes et proposé tant d'utiles réformes. Là, comme dans les *Mémoires sur les Protestans*, M. de Malesherbes se distingue par une discussion savante, lumineuse, et toujours douce et modérée. Nulle trace de ce faux mépris que les écrivains politiques affectent ordinairement pour les objections qu'ils réfutent, de cette manie de réduire à l'absurde tout ce qui s'écarte de leur opinion; par-tout la recherche de la vérité est de si bonne foi, l'amour du bien public est si visiblement empreint, les droits de

la raison, de la justice et de l'humanité sont exposés et défendus d'un ton si aimable, si persuasif, que si l'on pouvait résister à la force des argumens, il faudrait encore céder au charme de la vertu.

Il semble en effet que chez cet homme unique, toutes les qualités du cœur se fussent réunies pour relever l'éclat de tous les talens. Sage sans ostentation, philosophe sans austérité, sensible, bon, égal, affectueux, délicat dans le commerce intime, nul n'a porté plus loin l'exercice des vertus domestiques. Ennemi du pouvoir arbitraire, il avait consacré sa vie publique à défendre les opprimés; bienfaisant jusqu'à la prodigalité, il consacra sa fortune particulière à secourir les indigens: elle en fut plus d'une fois altérée, et alors il répondait aux représentations, « Que vouliez-vous que je fisse? ils étaient « si malheureux »! Quoique très-laborieux et toujours livré à des occupations importantes, M. de Malesherbes aimait la société, voyait le monde et y était très-aimable. Il ne connut jamais cette morgue présidentale que l'on appelle dignité; étranger à toute affectation comme à toute rigidité, il était affable, naturel et simple, mais d'une simplicité vive et spirituelle, qui laissait percer sa supériorité. L'activité de son imagination, la richesse de sa mémoire, la sûreté de son jugement, la sérénité habituelle de son ame, sa douce gaieté, sa touchante bonhommie, tout, jusqu'à ses fréquentes distractions, donnait à sa conversation un charme particulier. Pour ajouter à ses connaissances, il avait parcouru la France et

les états voisins, gardant toujours l'*incognito*, et, comme Germanicus, jouissant de sa réputation, et du plaisir d'entendre son éloge dans des bouches non suspectes. Cet *incognito* fut cause de plusieurs aventures piquantes. Voyageant dans les montagnes de la Suisse, seul et à pied, il rencontre le pasteur Wittenbach, et se lie de conversation avec lui. Je suis ministre, dit le pasteur. Et moi ex-ministre, répond Malesherbes: nous pouvons parler le même langage. L'entretien se prolonge jusqu'au soir, et le pasteur, étonné de trouver des mœurs si douces réunies à tant de connaissances, propose avec effusion à son compagnon de voyage, qu'il prenait pour un ex-ministre du saint évangile, une cure dans le canton. L'écriture de M. de Malesherbes, qui était très-difficile à déchiffrer, lui attira en Hollande une aventure d'un autre genre, mais dans laquelle on retrouve également sa gaieté et sa bonhommie. Il avait laissé quelque mots par écrit à un homme d'un caractère franc et brusque: « Quel diable « de griffonage! lui dit celui-ci. — Vous trouvez donc « mon écriture mauvaise? — Ah! détestable. — Eh « bien! cela n'a pas empêché que dans mon pays, « je n'aie été secrétaire d'un fort grand seigneur « (Il venait de quitter la place de secretaire d'état.). « — Parbleu! il fallait que ce fût une grande bête ».

Ce qui n'arrive pas toujours aux hommes les plus vertueux, la fin de M. de Malesherbes a été digne de sa vie. Etranger à tous les événemens d'une révolution dont il n'avait pas tardé à prévoir les tristes

résultats, il terminait paisiblement sa carrière, occupé de projets utiles à l'agriculture, lorsque la nouvelle du sort de Louis XVI vint l'arracher à ses travaux. Il apprit que ce prince malheureux allait être jugé par la Convention, et ne consultant que son cœur, il s'offrit pour le défendre. « J'ai été « appelé deux fois au conseil de celui qui fut mon « maître (écrivit-il au président de la Convention), « dans un temps où cette fonction était ambitionnée « par tout le monde; je lui dois le même service « lorsque c'est une fonction que bien des gens trou- « vent dangereuse ». Louis XVI oublia un instant sa déplorable destinée, en serrant dans ses bras ce fidèle et généreux ami. On sait assez quelle fut l'issue du procès.

Ayant satisfait, à près de soixante-douze ans, au devoir le plus pénible et le plus dangereux, M. de Malesherbes retourna, l'ame navrée de douleur, dans sa champêtre habitation. Mais il ne pouvait échapper long-temps à la proscription prononcée contre tout ce qui était vertueux. Le code de la scélératesse voulait même que la mort du meilleur des hommes fût la plus cruelle et la plus douloureuse. Arrêté en même temps que sa fille, son gendre et ses petits-enfans; emprisonné avec eux, la cruauté recherchée des bourreaux le força d'être témoin du supplice de ceux pour lesquels il aurait mille fois donné sa vie. Après avoir payé à la nature le tribut que lui devait sa sensibilité, après avoir prodigué à ses enfans les encouragemens si néces-

saires dans ces momens difficiles, il leur donna encore l'exemple du calme et de la force de l'homme de bien lorsqu'il lutte contre le malheur. Il arrive à la Conciergerie ; un détenu qu'il avait autrefois obligé, muet d'étonnement, se précipite à ses genoux ; il le relève, et lui dit avec douceur : « Je me « suis avisé, sur mes vieux jours, d'être un mauvais « sujet, et l'on m'a mis en prison ». On lui donne son acte d'accusation, il le lit froidement, le remet en disant : « Il fallait au moins le rendre plus vrai- « semblable », et ne s'en occupe plus. Il est condamné, ses mains sont liées, il marche vers le tombeau. Au moment où il franchit le seuil de la prison, son pied heurte contre une pierre : « Voilà, dit-il « en souriant, ce qui s'appelle un mauvais présage : « un Romain, à ma place, serait rentré ». Tout fut héroïque dans les derniers momens de cette illustre famille. On connaît ces mots sublimes et touchans, adressés par madame de Rosambo, fille de Malesherbes, à mademoiselle de Sombreuil : « Vous avez eu le « bonheur de sauver la vie à votre père ; j'aurai du « moins la consolation de mourir avec le mien. »

M. de Malesherbes est mort le 22 avril 1794, âgé de soixante-douze ans quatre mois.

F.

MOZART.

Quenedey del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

MOZART.

Le célèbre Wolfgany Amédée Mozart, l'un des plus illustres compositeurs modernes que l'Allemagne ait produits, était né à Salzbourg, en 1756 ou 1757. Son père, Léopold Mozart, sous-maître de musique et chef d'orchestre de la chapelle archiépiscopale, homme d'un mérite distingué, et dont il est resté des ouvrages estimables, prit un soin particulier de son éducation musicale. Dès l'âge de six à sept ans on citait déja le jeune Mozart comme un prodige; et ayant été amené par son père à Paris, en 1764, il s'y attira l'admiration générale par la force de son exécution sur le piano, et par son talent pour la composition. On fit même graver à Paris, à cette époque, une œuvre de ses sonates très-estimée, et regardée comme classique. On peut penser, il est vrai, sans que sa gloire en souffre, que son père y avait mis la dernière main; mais il n'en est pas moins reconnu que son génie fut extrêmement précoce; et ce qu'il y a de plus heureux, c'est que cette prématurité ne fut pas trompeuse, comme il arrive bien souvent. Il obtint à Londres, deux années après, les mêmes applaudissemens; et à l'âge de douze ans, étant allé à Rome, le pape, qui l'entendit, le décora de l'ordre de l'Éperon d'or. Il passa de là à Naples, et revint ensuite à Milan, où on le chargea de la composition d'un opéra pour le mariage de l'archiduc. Cet ouvrage eut un tel suc-

cès, qu'on lui en demanda un autre pour le carnaval suivant. A son retour à Salzbourg, l'archevêque le nomma maître de son concert. Il séjourna quelques années dans cette ville; mais voulant paraître sur un théâtre plus vaste, il la quitta pour se rendre à Vienne, vers 1780. Dans cette capitale, où la musique est généralement cultivée, sa seule habileté sur le piano suffit pour le faire rechercher. Les ouvrages qu'il donna sur le théâtre national contribuèrent encore plus à le faire connaître, et lui assurèrent une existence honorable. Son premier ouvrage, *l'Enlévement du Serrail*, représenté en 1782, fut accueilli avec transport; *le Mariage de Figaro*, *le Directeur de Spectacle*, *Don Juan*, et beaucoup d'autres qui le suivirent, furent reçus avec le même enthousiasme. Sa réputation s'accroissant de jour en jour, il fut, lors du mariage de l'archiduc François, en 1788, nommé par l'empereur maître de chapelle de ce prince, avec 6000 florins d'appointemens.

Le défaut de renseignemens positifs empêche de donner des détails suivis sur la vie de cet homme célèbre: on se bornera à dire qu'il eut toujours, en matière d'intérêt, la simplicité d'un enfant; que s'il étudia peu les ouvrages des contemporains, néanmoins il ne manqua jamais de leur rendre justice; et qu'il avait sur-tout une très-grande vénération pour Haydn, qui, de son côté, disait que Mozart était le plus grand compositeur que le monde possédât.

Doué d'une prodigieuse activité d'imagination, et d'un goût trop vif pour les plaisirs, Mozart ruina sa santé par des excès de plus d'un genre. Ceux que lui fit faire son application au travail le plongèrent enfin dans une profonde mélancolie, dont ne purent le tirer les attentions d'une épouse qu'il chérissait; l'idée de sa fin prochaine le tourmentait sans cesse, et donna à une aventure, peut-être assez simple par elle-même, un caractère merveilleux qui eut l'effet le plus funeste. Un homme richement vêtu se présenta un jour chez lui; et, sans vouloir se faire connaître, le pria de se charger de composer la musique d'un *requiem*. Il lui laissa cent ducats, et revint au bout d'un mois comme il en était convenu. Je n'ai pu terminer l'ouvrage, lui dit Mozart. Je le sais, repart l'inconnu: je reviendrai dans un mois; voici encore cent ducats. Mozart frappé de l'air de mystère qui régnait dans la conduite de cet étranger, le fait suivre, pour obtenir quelques renseignemens. Ce fut en vain, on ne put rien savoir; et le musicien croyant alors que c'est un envoyé céleste qui lui vient annoncer son trépas, se met au travail, avec la persuasion que c'est pour lui-même qu'il compose ce *requiem*. Son imagination s'enflamme; ses idées naissent avec impétuosité; on l'engage inutilement à prendre quelque repos: il passe les nuits à composer ce qu'il regarde comme un dernier monument élevé à sa gloire. Son sang s'allume, ses forces s'épuisent; il a créé un chef-d'œuvre; mais à peine le chant de mort est-il achevé

que Mozart expire. Il n'avait que trente-six ans, et était au moment de jouir de toute la considération due à son rare talent. Ses ouvrages ont été plus généralement connus après sa mort que de son vivant : ils sont aujourd'hui l'objet d'une attention universelle ; et s'ils excitent dans les uns un extrême enthousiasme, ils trouvent aussi d'ardens détracteurs ; c'est pourquoi l'on doit s'abstenir d'en porter aucun jugement. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Mozart a les pensées les plus belles, les plus simples ; mais que, familiarisé avec ce que la musique a de plus difficile, il les tourmente quelquefois, et cesse alors d'être à la portée de ceux qui n'ont pas une connaissance profonde de l'art musical. Il faut ajouter que, malgré les défauts qui peuvent déparer ses productions, ce ne peut être, sans un très-grand mérite, qu'il est parvenu à fixer l'attention de tous les vrais connaisseurs.

A. Ch.

PAUL VÉRONÈSE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Paul Véronèse pinx.t *Landon direx.t*

PAUL VÉRONÈSE.

Le Guide disait que, de tous les peintres, Paul Véronèse était celui dont il aurait préféré avoir le talent. « On reconnaît l'art, ajoutait-il, dans les « ouvrages des autres maîtres, dans les siens on ne « voit que la nature ». Ce juste éloge a d'autant plus de poids, qu'il sort de la bouche d'un artiste célèbre qui avait approfondi tous les secrets de la peinture. Malgré les critiques que la manière de Paul Véronèse a essuyées, il est regardé généralement comme un génie merveilleux, dont les productions sont aussi étonnantes par la verve du pinceau que par la majesté de l'ensemble.

Paul Cagliari doit à la ville de Vérone, où il naquit en 1532, le surnom qu'il a illustré. Il sortit de l'atelier de son père, qui était sculpteur, pour entrer dans celui de Badile son oncle, peintre estimé à Vérone. Paul était trop heureusement né pour ne pas faire de rapides progrès. Ses essais lui valurent la protection du cardinal de Gonzague, qui le conduisit à Mantoue, et lui donna des occasions de se faire connaître. Paul se rendit ensuite à Venise, où il ne tarda pas à entrer en concurrence avec le Tintoret, François Bassan, et Baptiste Franco, pour les travaux que le sénat voulait faire exécuter. Au jugement du Titien, du Sansovin, e ses rivaux même, il mérita d'être préféré, et fut décoré d'une chaîne d'or décernée par le sénat.

On doit observer à cette occasion que ce peintre qui obtint par la suite des succès encore plus flatteurs, ne fût jamais en butte à l'envie ; ce ne fut sans doute qu'à ses qualités personnelles qu'il dût ce rare avantage. Retenu à Venise par les témoignages d'estime qu'il y recevait, Paul Véronèse ne quitta cette ville que pour retourner quelquefois dans sa patrie, où il laissa de grandes preuves de sa capacité, et pour faire le voyage de Rome à la suite du procurateur Grimani. A son retour à Venise il montra le fruit qu'il avait retiré de l'étude des ouvrages de Michel-Ange et de Raphël ; et pour prix des beautés nouvelles qu'on découvrit dans ses tableaux, le sénat le créa chevalier de S.-Marc. Sa réputation fut alors à son comble ; mais son désintéressement extrême et son goût pour la magnificence mirent quelque temps obstacle à sa fortune. Dans ses travaux il n'envisageait que la gloire ; et l'on sait que l'immense tableau des noces de Cana, son chef-d'œuvre, et peut-être celui de la peinture, comme on l'a dit plusieurs fois, ne lui fut guère payé que la valeur de la toile et des couleurs. Il en fut de même de plusieurs morceaux presque aussi considérables qu'il exécuta pour les couvens où il trouvait un refuge quand le mauvais état de ses affaires le contraignait de s'éloigner de Venise.

Ayant passé plusieurs jours dans la maison des Pisani, il peignit secrètement un tableau de la famille de Darius, où il y avait plus de vingt figures capitales. A son départ il le laissa à ses hôtes, en

reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait reçue. Malgré la générosité de son caractère, le faste de sa maison, la richesse de ses vêtemens, Paul Véronèse trouva enfin moyen d'acquitter ses dettes, et se fit une fortune indépendante. Le nombre de ses ouvrages est prodigieux, et il jouissait d'une si grande renommée, que Philippe II lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attirer en Espagne ; mais il préféra rester à Venise. Tendre époux, bon père, ami constant, il se fit généralement aimer : une piété douce était la base de ses qualités précieuses, et n'ôtait rien aux agrémens de sa société. Paul ne croyait pas que sans la vertu l'on pût être un peintre du premier ordre, et il disait souvent : « La peinture est un don du ciel. « Ce qui couronne toutes les qualités nécessaires à « un grand peintre, c'est la probité, et l'intégrité « de mœurs. »

Paul Véronèse n'atteignit pas un âge avancé : s'étant trop échauffé à suivre une procession, il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau, dans sa cinquante-sixième année. Les pères de Saint-Sébastien, à Venise, lui firent élever un monument dans leur église, qu'il avait enrichie de beaucoup de chefs-d'œuvre. Il laissa deux fils, qui s'adonnèrent à la peinture.

Raynolds, dans ses discours sur la peinture, a vivement critiqué Paul Véronèse : un style d'apparat, un goût théâtral, sont les moindres défauts qu'il lui reproche. Sans doute ce peintre aimait le

fracas, suivant l'expression technique ; mais doit-on s'étonner si l'homme qui s'ouvre une route nouvelle s'égare quelquefois ? Quant aux anachronismes qu'il semble s'être plu à multiplier, soit en rassemblant dans ses compositions des personnages qui vivaient à des époques différentes, soit en leur donnant les costumes de son temps ; on en a trop parlé pour qu'il soit nécessaire d'en parler encore. Mais ce qu'on ne peut trop répéter, c'est que ce peintre est peut-être le premier des coloristes. Ses tableaux, qui ont conservé toute leur fraîcheur, semblent défier la nature, tant leur effet est vrai, vif et harmonieux. Le dessin de Paul Véronèse, sans être très-savant, plaît par le *grandiose*. Les attitudes de ses figures sont souvent nobles, et toujours heureuses, les airs de tête gracieux et expressifs, les draperies larges et bien disposées. Quant à sa manière de peindre, elle est la plus belle qu'on puisse imaginer : tout semble vivre dans ses productions. On raconte que des paysans le voyant un jour assis devant un tableau qu'il venait de terminer, le crurent en société ; il fallut qu'il les tirât d'erreur. Personne n'a mieux entendu que lui l'ordonnance des grandes machines. Enfin la nature fut l'objet de sa constante étude ; et s'il manque quelquefois de simplicité, il ne manque jamais de vérité ni d'élévation. Ceux même qui lui reprochent jusqu'aux fautes de ses imitateurs, ne peuvent s'empêcher de reconnaître en lui un des plus beaux génies dont l'art puisse s'honorer. L.

CONDORCET.

Landon direxit

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

CONDORCET.

Après Voltaire, Montesquieu, J. J. Rousseau, Buffon, Helvétius, Condillac, Mably, Thomas, Diderot, d'Alembert, le nom de Condorcet vient naturellement se placer sur la liste des écrivains qui feront toujours la gloire du dix-huitième siècle. Inférieur à la plupart d'entre eux sous le rapport du talent qui les caractérise particulièrement, il les égala presque tous par ces précieuses qualités de l'esprit qui sont communes aux hommes de génie, et il les surpassa par l'étendue, la variété et la sûreté de ses connaissances. S'il est donc, dans l'ordre des temps, *le dernier de cette illustre race*, il n'en est pas sans doute le moins remarquable. Condorcet fut à-la-fois géomètre, philosophe, littérateur, publiciste, économiste, dans le sens de ce mot qui désigne une science et non une secte; et ce qui le distingue surtout, c'est que cette réunion si rare de moyens fut chez lui constamment dirigée vers un seul but, l'amélioration du sort de l'espèce humaine par les progrès des lumières. Il dut peut-être au célèbre Turgot, son ami, la première idée du plus noble et du plus consolant de tous les systèmes de philosophie, de celui qui repose sur l'opinion du perfectionnement indéfini de l'esprit humain; et cependant il créa réellement ce système, puisque le premier il l'appuya sur des bases solides, le fortifia de toutes les preuves de l'expérience, et en déduisit des résul-

tats certains. L'amour de la vérité fut le trait saillant de son caractère ; le desir de la faire servir au bonheur de l'humanité fut le principal motif de tous ses travaux, comme savant et comme homme de lettres. Persuadé que les vices et les malheurs des hommes sont le fruit des institutions sociales, il se proposa en quelque sorte de les parcourir toutes dans leur ensemble et dans leurs moindres détails, d'en démontrer la funeste tendance, et d'indiquer en même temps le moyen de les réformer. Pour remplir la tâche qu'il s'imposait, il fallait tout savoir et tout oser : aussi personne n'a joint à plus de connaissances un esprit plus éminemment juste, vif, flexible, étendu, profond ; personne n'a vu de plus haut et plus loin dans les questions les plus ardues ; et personne en même temps n'a, sous des formes plus diverses et avec plus de courage, attaqué plus de préjugés, combattu plus d'erreurs, démasqué plus d'hypocrites et de charlatans, dénoncé et poursuivi plus d'intérêts opposés à l'intérêt public. Condorcet fut un des plus zélés partisans, et une des plus illustres victimes de cette révolution, qui excita d'abord tant d'heureuses espérances, et qui finit par les trahir toutes. Sa conduite a prouvé qu'alors il perdit de vue le système d'une sage lenteur, tant recommandé par Turgot ; qu'il oublia ce qu'il a lui-même établi dans son dernier ouvrage, que les vérités de la théorie sont nécessairement modifiées dans la pratique : il voulut tout outrer et contribua à tout perdre. Mais que sa mort suffise ou non pour l'absoudre,

aux yeux de la postérité, des erreurs de sa vie politique, sa vie littéraire sera toujours digne des plus grands éloges.

Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat de Condorcet, naquit à Ribemont, en Picardie, le 17 septembre 1743. Elevé sous les yeux de son oncle, évêque de Lizieux, il préféra, quoique peu fortuné, la carrière difficile des sciences aux diverses professions dans lesquelles sa naissance pouvait lui promettre, à beaucoup moins de frais, des avantages plus certains. Il se livra d'abord avec passion aux mathématiques, et à 21 ans il publia, sur le calcul intégral, un traité qui lui ouvrit peu de temps après les portes de l'Académie des Sciences. Il y entra en 1768. Un mot plaisant du géomètre *Fontaine* indique assez combien le début du jeune Condorcet fut brillant : *J'ai cru un moment, disait-il, qu'il valait mieux que moi; j'en étais jaloux, mais il m'a rassuré depuis.* Il est vrai que des occupations d'un autre genre l'empêchèrent bientôt de porter dans ses recherches mathématiques cette persévérance et ce détail qui peuvent seuls aujourd'hui en assurer le succès. Cependant son goût le ramena toujours vers une science que dès son début il avait enrichie de remarques importantes; et si le temps et la patience lui manquèrent pour donner à ses travaux sur les points les plus épineux de l'analyse transcendante, le degré de perfection qu'on pouvait en attendre, il remplit encore son objet principal, en prouvant, par d'ingénieuses applications et par des démonstra-

tions évidentes, que la science du calcul fournit la certitude des sciences morales et politiques; tel fut sur-tout le but de ses *Mémoires sur le Calcul des probabilités*, et de son ouvrage intitulé *Plan de la Mathématique sociale*. Condorcet n'avait pas tardé à montrer qu'à la sagacité et à la profondeur du géomètre, il joignait encore les lumières du philosophe et les talens de l'écrivain. Les éloges des académiciens morts avant 1699, et sur-tout le bel éloge de Pascal, annoncèrent un digne successeur de Fontenelle. Fouchi, qui, après Mairan, occupait, sans la remplir, la place de cet homme célèbre, s'associa Condorcet en 1773, et trois ans après, lui abandonna entièrement les fonctions de secrétaire perpétuel. Devenu, en cette qualité, l'historien des sciences et de ceux qui consacrent leur vie à en étendre le domaine, Condorcet a si complètement rempli l'attente excitée par ses premiers ouvrages, que ses nombreux et excellens éloges seront toujours un des fondemens les plus solides de sa réputation. Egal et même supérieur à Fontenelle dans le seul point où il lui soit comparable, l'étendue et la variété des connaissances, Condorcet sut bien juger son talent et les circonstances où il se trouvait, et il ne voulut imiter un homme qui, doué de prodigieusement d'esprit, avait fait très-bien tout ce qu'on pouvait faire de son temps, qu'en faisant aussi très-bien tout ce que des temps très-différens permettaient de faire. Ceux qui accordent la préférence à Condorcet doivent donc convenir que, plus souvent

riche dans ses sujets, et toujours plus libre dans ses pensées, il a eu le bonheur de pouvoir rendre aux sciences un plus solemnel et plus noble hommage. Quant à ceux qui affectent de le placer fort au-dessous de son prédécesseur, on peut douter qu'ils soient capables d'apprécier Fontenelle. Une circonstance qui honore le caractère de Condorcet retarda jusqu'en 1782 son admission à l'Académie Française: il refusa de faire l'éloge du duc de la Vrillière, et ce refus, qui lui attira la haine de Maurepas, l'obligea de ne se mettre sur les rangs qu'après la mort du vieux ministre. Avant cette époque, il avait présenté au concours un *Eloge de l'Hôpital,* qui méritait et qui n'obtint pas le prix. Depuis, il publia la *Vie de Turgot.* Ces deux ouvrages suffiraient seuls pour le placer au premier rang des écrivains politiques. Le dernier, sur-tout, est peut-être le meilleur livre que puisse étudier un homme d'état: c'est le génie d'un grand ministre, interprété par le génie de l'ami le plus capable de l'entendre; c'est un tableau rapide, mais complet, de tout ce qu'on peut faire pour le bonheur d'un grand peuple, par la seule influence des lumières, de la sagesse et du temps.

En 1789, Condorcet rendit à Voltaire un hommage également digne de tous deux: il publia sa vie, et termina ainsi l'édition de ses œuvres, qu'il avait enrichie d'une foule de notes aussi curieuses qu'instructives. Il serait trop long, sans doute, de citer tous les ouvrages que, pendant vingt ans,

Condorcet a composés sur la littérature, la philosophie, la politique générale et l'économie publique. Cette dernière science, qu'il regardait en quelque sorte comme le résultat de toutes les autres, avait sur-tout pour lui un attrait particulier. Il en a traité les points les plus difficiles, et il est sans contredit l'homme de son temps qui l'a le mieux entendue, qui l'a réduite à des principes plus simples et plus certains.

Malgré tant de titres à la confiance de ses concitoyens, Condorcet ne fut point élu membre de l'assemblée constituante. Il est possible que cette circonstance ait beaucoup influé sur les opinions politiques qu'il manifesta, et sur la conduite qu'il tint dans la suite. Dans de nombreux écrits, il parut d'abord ne desirer que les réformes que toute la France sollicitait; mais après la fuite et l'arrestation de Louis XVI, il prononça le premier le mot de *république*, et demanda l'abolition de la royauté. Dès-lors, il devint un des membres les plus marquans de ce parti qui, fortifié depuis par les chefs de la députation de la Gironde, prépara, dans l'assemblée législative, tous les malheurs de la France, en provoquant imprudemment la chute du trône. Selon la loi commune à toutes les factions, Condorcet dut faire à ses nouveaux amis le sacrifice des anciens. Il lui en coûta sans doute, et sur-tout lorsqu'il se vit réduit à permettre que l'on insultât sous son nom des hommes qu'il avait long-temps chéris, et qu'il devait toujours respecter. On sait assez quel fut dans

la Convention le sort des *girondins*. Le 31 mai 1793 leur enleva un pouvoir qu'ils n'avaient jamais exercé que d'une manière très-précaire, et le fit passer dans les mains des plus atroces et des plus vils brigands. Condorcet ne fut pas d'abord compris parmi les victimes de cette fameuse journée; mais il eut le courage de la dénoncer à ses commettans, et d'écrire contre le plan de constitution qui la suivit : il fut décrété d'accusation, et bientôt après mis hors la loi. Une femme aussi courageuse que bienfaisante l'accueillit chez elle, et le garda huit mois dans Paris, au péril de sa propre vie. C'est dans cet asyle, dans la position la plus critique, sous le glaive des assassins, que Condorcet, sans livres, sans notes, sans autre secours que la force de sa tête, la netteté de ses conceptions, et la tenacité de sa mémoire, composa l'étonnante *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, qui n'a été publiée qu'après sa mort. Que ne put-il, en remplissant ce magnifique cadre, terminer un travail qu'il avait médité si long-temps! Mais la crainte d'une perquisition qui eût été fatale à sa bienfaitrice le força de sortir de son asyle. *Il faut que je vous quitte*, lui dit-il, *je suis hors la loi. Si vous êtes hors la loi*, répondit-elle, *vous n'êtes pas hors l'humanité.* Malgré ses instances, Condorcet se sépara d'elle, erra dans les environs de Paris, fut arrêté à Clamart, et transféré au Bourg-la-Reine, dans une prison, où il s'empoisonna pour échapper au supplice qui l'attendait. Il est mort le

28 mars 1794, dans sa cinquante-unième année.

Condorcet avait été lié avec tous les hommes célèbres de son temps; il fut l'ami particulier de Voltaire, de Turgot et de d'Alembert. Ce dernier le peignait bien lorsqu'il disait de lui : *c'est un volcan couvert de neige.* Jamais, en effet, on n'eut un extérieur plus froid et une ame plus ardente. Son caractère était ferme, mais indulgent; il haïssait les institutions, il plaignait et excusait les hommes. Il fut bon époux et bon père; il aima les talens, se plut à les encourager et à les faire valoir; servit avec zèle, avec affection, et sur-tout avec délicatesse, tous ceux qui pouvaient à leur tour servir les sciences et la philosophie. Ses manières étaient simples, son humeur égale, sa société douce. Timide, et même embarrassé dans un cercle nombreux, ce n'était que dans le commerce intime qu'il laissait apercevoir la supériorité de ses connaissances et de ses lumières. Un mot de lui prouve sa droiture et sa franchise: on lui demandait s'il connaissait les détails de la brouillerie entre Rousseau et Diderot : *Non*, dit-il, *mais Diderot était le meilleur des hommes, et quand on se brouillait avec lui on avait tort. — Mais vous? — J'avais tort.*

F.

TABLE

de la dix-huitième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

---

1. Jacques Molay.
2. Chardin.
3. Jeanne, reine de Naples.
4. La Bourdonnaye.
5. Mairan.
6. Clairault.
7. La Chaussée.
8. Nicole.
9. Montcalm.
10. Jean Hennuyer.
11. Benoît XIV.
12. Burnet.
13. Cohorn.
14. Riquet.
15. La Chalotais.
16. Petau.
17. Turgot.

18. Agrippine.
19. Blanche de Castille.
20. Forbin.
21. Cumberland.
22. Claude le Lorrain.
23. Penn.
24. Le Bailli de Suffren.
25. Thompson.
26. Aristide.
27. Justinien.
28. Ovide.
29. Necker.
30. Ruysch.
31. Périclès.
32. Fontana.
33. Bouchardon.
34. Gérard Douw.
35. Le Dominiquin.
36. Le Corrège.

J.ues DE MOLAY.

N. pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

JACQUES MOLAY.

Jérusalem était tombée en 1099 au pouvoir des premiers croisés, mais les infidèles infestaient encore les montagnes et les défilés qui séparent cette ville de la mer : ils arrêtaient et mettaient à contribution la foule des pélerins que le desir de voir les saints lieux y attirait. Hugues des Païens, Geofroy de Saint-Omer, et sept autres chevaliers, tous Français, s'associèrent en 1118, et se consacrèrent à servir d'escorte aux pélerins, et à la défense de la terre sainte. Comme ils avaient habité à Jérusalem, auprès du temple, on leur donna le nom de Templiers.

Leur association fut approuvée, en 1128, par le concile de Troyes, et S. Bernard fut chargé d'en rédiger les statuts. Bientôt une foule de seigneurs des premières maisons de l'Europe, des princes souverains même, s'empressèrent d'entrer dans l'ordre dès son origine, ou de l'enrichir par leurs donations.

Les Templiers, fiers de leur naissance, de leurs exploits, de leurs richesses, se rendirent odieux aux peuples par leur hauteur et leur dureté ; aux évêques, en refusant de se soumettre à leur jurisdiction ; et aux souverains, en voulant se soustraire à tous les impôts. Le vulgaire, révolté de leur orgueil, les accusa de perfidie, d'intelligences avec les infidèles, et leur attribua le mauvais succès des croi-

sades, et la perte de la terre sainte : cependant cinq grands-maîtres avaient été tués les armes à la main, deux autres étaient morts dans les fers des mahométans ; une multitude de chevaliers périssait chaque jour dans les combats, et un grand nombre avait souffert le martyre plutôt que de renoncer à la foi. On ne devait pas oublier qu'en 1291, au siége de Saint-Jean-d'Acre, la dernière ville restée au pouvoir des chrétiens, ceux qui y étaient renfermés ayant choisi à l'unanimité, pour leur général, Guillaume de Beaujeu, grand-maître des Templiers, il s'était fait tuer sur la brèche, et que de cinq cents chevaliers qui étaient sous ses ordres, dix seulement étaient parvenus à se sauver dans l'île de Chypre.

Ce fut dans cette île, en 1298, que Jacques de Molay fut élu vingt-sixième grand-maître de l'ordre. Il était d'une famille distinguée du diocèse de Besançon ; sa valeur l'avait rendu célèbre dans l'ordre ; il continua la guerre contre les infidèles, se maintint encore quelque temps sur les côtes de l'Asie, et fut enfin forcé de regagner l'île de Chypre.

A cette époque, la perte des Templiers se préparait en France. Ils avaient offensé Philippe-le-Bel, et ce prince, implacable dans ses vengeances, en portant Clément V sur le trône pontifical, avait exigé de lui la promesse d'abolir l'ordre des Templiers. Ce pape manda le grand-maître auprès de lui, sous prétexte de le consulter sur les affaires de la chrétienté. Molay se rendit en France, où Clément était alors, avec soixante chevaliers et le

trésor de l'ordre, qu'il déposa à Paris, dans le Temple. Le pape et le roi le comblèrent à l'envi de marques d'honneur et de confiance, pendant une année entière. Molay tint sur les fonts un enfant de Philippe. Cependant, les ordres furent donnés avec le plus grand secret, et le 5 octobre 1307, à la même heure, dans toute l'étendue de la France, les Templiers furent arrêtés, livrés aux inquisiteurs, et leurs biens mis sous la main du roi.

Ils ne pouvaient pas être innocens après un semblable éclat. Les inquisiteurs, dévoués au monarque, employèrent les tortures les plus cruelles pour forcer les accusés à se reconnaître coupables des crimes odieux et absurdes qu'on leur imputait. Quelques-uns protestèrent de leur innocence au milieu des plus affreux tourmens; beaucoup d'autres, vaincus par la douleur, ou séduits par la promesse de la vie et de la liberté, confessèrent tout ce qu'on voulut. Jacques de Molay lui-même fut mis à la question à Paris. Son courage se démentit, et il fit les aveux qu'on exigeait. Le pape, qui était alors à Poitiers, voulut examiner plusieurs chevaliers; tous s'avouèrent coupables; et trois cardinaux, qu'il délégua à Chinon pour y interroger de nouveau le grand-maître, rapportèrent au pontife le procès-verbal de la confession qu'il avait faite de tous les crimes dont son ordre était accusé.

Clément allait procéder à l'abolition de cet ordre, lorsque quelques-uns de ses membres se présentèrent pour en entreprendre la défense. Bientôt

après, plusieurs de ceux qui s'étaient reconnus criminels rétractèrent un aveu qu'ils disaient leur avoir été arraché par la violence des tourmens; et le grand-maître lui-même, honteux de sa faiblesse, fit aussi sa rétractation, en accusant de fausseté la confession qu'on avait rédigée sous son nom.

Le pape avait convoqué un concile général à Vienne en Dauphiné, pour prononcer sur l'affaire des Templiers. Tous les prélats, hors quatre, dont trois Français, furent d'avis qu'on ne pouvait condamner ces chevaliers sans entendre leur défense. Néanmoins, Clément, dans un consistoire secret, abolit l'ordre, et en prononça la suppression *par provision, et par l'autorité apostolique*, en 1312, dans la seconde session du concile, en présence de Philippe-le-Bel et de ses fils.

Le grand-maître et trois des grands-officiers de l'ordre, dont le pape s'était réservé le jugement, furent condamnés, par les commissaires délégués par le pontife, à finir leurs jours en prison, après avoir fait un aveu public des crimes dont ils étaient accusés. Pour cet effet, le 11 mars 1313, Jacques de Molay et ses trois compagnons furent amenés sur un échafaud dressé dans le parvis Notre-Dame. Un des légats prêcha, et les exhorta à confesser en public les crimes qu'ils avaient avoués devant le pape et devant le roi. Pendant ce discours, des bourreaux dressaient un bûcher sous leurs yeux. Les prieurs de France et d'Aquitaine, épouvantés de ce spectacle, firent ce qu'on exigeait d'eux;

mais quand ce fut au grand-maître à parler, on fut bien surpris de le voir s'avancer au bord de l'échafaud, et de l'entendre élever la voix et déclarer « qu'il avait effectivement commis le plus grand de « tous les crimes, en reconnaissant que son ordre était « coupable de tous ceux qu'on lui imputait; qu'il « n'avait fait cet aveu que pour se soustraire à la « violence des tortures; qu'il n'ignorait pas les sup- « plices qu'on avait fait subir à ceux qui avaient eu « le courage de rétracter leur confession, mais qu'il « renonçait de bon cœur à la vie s'il fallait l'acheter « par un nouveau mensonge ». On s'empressa de lui imposer silence. Guy, frère du dauphin de Viennois, commandeur de Normandie, tint le même langage que le grand-maître. Ils furent ramenés en prison; mais le roi, furieux de cette rétractation publique et de l'effet qu'elle avait produit, ordonna qu'ils seraient brûlés le même jour. L'exécution eut lieu au bout du jardin de ce prince, dans une petite île située alors entre le Palais et les Augustins. Tout fut mis en usage pour rendre le supplice de ces infortunés plus long et plus cruel; mais, au milieu des flammes et jusqu'au dernier soupir, ils protestèrent de l'innocence de leur ordre.

Comme la plupart des seigneurs de ce temps, Molay ne savait ni lire ni écrire, mais dans les discours qu'il tint à ses juges, il sut mettre autant de force que de clarté.

L'ordre fut aboli dans toute l'Europe, mais ce ne fut qu'en France que les Templiers furent livrés

au supplice : ceux d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne furent même déclarés innocens ; leurs terres et leurs maisons furent données aux hospitaliers, qui eurent en France beaucoup de peine à en prendre possession. Le pape et le roi se partagèrent l'argent et le mobilier, pour les frais du procès.

Il est impossible de ne pas regarder les Templiers comme des victimes immolées à la vengeance et peut-être à l'avidité de Philippe-le-Bel. Les accusations portées contre eux sont absurdes et contradictoires pour la plupart. L'inculpation d'idolâtrie est détruite par celle de leur profession du mahométisme ; celle-ci l'est à son tour, ainsi que le reproche de connivence avec les infidèles, par la manière cruelle avec laquelle les Sarrazins traitaient les Templiers qui tombaient vivans entre leurs mains. Quant aux désordres contre les mœurs, ils ne pouvaient être que le crime de quelques particuliers, et non celui de l'ordre entier : il est certain que la vie de Molay fut toujours irréprochable.

M.

CHARDIN.

Loggan del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CHARDIN.

Jean Chardin, né à Paris en 1643, a vécu dans un temps où les lumières, plus concentrées et plus rares, rendaient les voyages, et sur-tout les relations, moins communes. La vérité seule suffisait alors pour exciter l'intérêt; il lui fut fidèle, et ses écrits en portent le caractère. Moins versé dans les sciences naturelles que ne le sont les voyageurs modernes, il ne néglige rien de ce qui peut contribuer à faire connaître les mœurs et les usages des pays qu'il a parcourus. Il traversa la Circassie, la Géorgie, la Mingrelie, et séjourna plusieurs années en Perse. Les détails qu'il donne sur cette dernière contrée sont exacts, curieux et très-circonstanciés. Le commerce des pierreries, qui était l'objet de son voyage, lui donna les moyens de s'introduire par-tout; il traita avec les personnages les plus importans, et ses récits ne donnent une idée avantageuse ni de la noblesse de leurs procédés ni de leur bonne-foi. Le roi, lui-même, ne dédaignait pas d'employer, par l'organe de son premier ministre, les ruses et les menaces pour obtenir quelque diminution dans le prix des objets qu'il desirait acheter. Chardin ne crut pas devoir condescendre à ses volontés, et n'en reçut pas moins le titre de marchand du roi de Perse. Il eut besoin dans la Mingrelie de toute sa présence d'esprit, pour sauver ce qu'il avait de précieux de la rapacité des grands, et sur-tout de celle

d'une princesse qui, après avoir accepté ses présens, lui fit enlever jusqu'à son linge et ses habits.

Chardin revint en Europe en 1681. Né protestant, il passa en Angleterre, et y fut accueilli par le roi Charles II, qui lui conféra le titre de chevalier. Il vécut à Londres généralement estimé, et y mourut en 1713, âgé de soixante-dix ans.

Les voyages de Chardin sont très-rares et très-chers. L'édition la plus recherchée est celle d'Amsterdam, 1735, 4 vol. in-4°. On estime également l'édition publiée dans la même ville, en 10 vol. in-12, 1711.

M.

JEANNE DE NAPLES.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

JEANNE, REINE DE NAPLES.

Cette princesse offre un mélange de faiblesse et de brillantes qualités qui force d'excuser ses fautes, et de plaindre des infortunes qui n'en ont été que les déplorables suites. Elle était fille de Charles de Sicile, et n'avait que dix-neuf ans lorsqu'elle monta sur le trône. Elle avait été fiancée avec André de Hongrie lorsqu'ils étaient tous deux dans l'enfance. Cette union ne fut point heureuse. André, faible et superstitieux, ne laissait à la reine qu'un vain titre sans pouvoir, et se reposait du soin de l'administration sur un moine nommé Robert. Une semblable tutelle déplut à une princesse qui tenait de sa naissance le droit de commander. Un crime, suggéré par l'indignation autant que par la haine, la délivra de son époux. Elle eût pu se le faire pardonner aux yeux de la politique, si elle avait choisi pour défenseur un homme capable d'en imposer à ses ennemis; mais Louis de Tarente, dont elle reçut la main teinte du sang de son premier époux, prit la fuite à l'arrivée de Louis de Hongrie, qui s'avançait pour venger la mort de son frère, dont il regardait la reine comme coupable, malgré la décision du consistoire tenu à Avignon, qui l'avait déclarée innocente de ce crime. Ils se retirèrent en Provence, dont la reine était comtesse. Ce fut à cette époque qu'elle vendit Avignon et son territoire au pape Clément VI. Le roi de Hongrie, après avoir traité la ville de Naples

avec sévérité, et fait massacrer sous ses yeux le duc de Duras, qu'il soupçonnait d'être un des assassins de son frère, fit ensuite la paix avec la reine, et montra par-là peu de caractère et de fermeté dans ses résolutions. A la mort de Louis de Tarente, en 1362, cette princesse, qui ne savait ni se passer d'époux ni rester long-temps attachée à ceux qu'elle avait choisis, partagea son trône avec Jacques d'Arragon, infant de majorque, qui passait pour un brillant aventurier. Il mourut vers le mois de janvier 1375. L'année suivante, à l'âge de quarante-six ans, elle contracta un quatrième mariage avec un cadet de la maison de Brunswick, et, se voyant sans enfans, adopta pour héritier Charles de Duras, son parent, qu'elle avait déja comblé de bienfaits. Il agit comme un monstre d'ingratitude. Brûlant du desir de posséder une couronne qu'il devait attendre du temps, il se déclara pour le roi de Hongrie, qui, n'ayant point su profiter des circonstances favorables pour usurper un royaume, et satisfaire par-là une vengeance qui semblait légitime, intriguait sourdement contre une princesse avec laquelle il avait fait la paix. Urbain VI favorisait les projets de Duras; il lança contre la reine une bulle d'excommunication. Cette princesse infortunée, ayant besoin de protecteur, jeta les yeux sur Louis d'Anjou, fils de notre roi Jean, que ses désastres et son religieux attachement à sa parole ont rendu célèbre; mais il arriva trop tard pour la sauver. Duras se rendit maître de Naples, et fit de sa victoire l'usage le plus

odieux. Il fit enfermer Jeanne au château de Muro, et voulut l'engager à le désigner de nouveau pour son successeur; mais elle s'y refusa avec fermeté. Ce vainqueur barbare consulta Louis de Hongrie sur ce qu'il devait faire de sa prisonnière; la réponse du roi, dont la haine n'était pas éteinte, fut un arrêt de mort, dont Duras se rendit l'exécuteur. Il la fit étrangler par quatre Hongrois, au pied de l'autel où elle faisait sa prière, le 22 mai 1382. Elle était alors âgée de cinquante-huit ans. En examinant bien la conduite de cette princesse, on la trouve beaucoup plus malheureuse que méchante. Une sorte de fatalité présidait à toutes ses actions. Elle était trahie dans les objets de son choix, dans ceux de son attachement. Ses qualités n'auraient dû inspirer que l'amour; elle n'éprouvait que la perfidie. Belle, sensible, spirituelle, elle connut les charmes de la bienfaisance. Elle fit de sa cour l'asyle des savans et des hommes de lettres. Des larmes coulèrent sur sa tombe, et l'horreur qu'inspira son bourreau vengea sa mémoire. Ses malheurs, ses talens, ses faiblesses, et sa mort tragique, lui donnent beaucoup de rapport avec Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui vécut deux siècles plus tard, et qui, flétrie par le pouvoir qui l'opprimait, ne trouva des défenseurs que longtemps après sa mort.

Le sujet de Jeanne est un des plus dramatiques que l'histoire fournisse. Laharpe en a fait une tragédie bien conduite, mais froide, et faible d'intérêt et de coloris. Il a défiguré l'histoire, en fai-

sant faire à la reine l'aveu du meurtre d'André de Hongrie, devant les états assemblés, et se punissant elle-même en se donnant la mort. Il eût produit plus d'effet peut-être, s'il eût suivi la vérité historique.

L . . . e.

LA BOURDONNAYE.

Vangelisty del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LA BOURDONNAYE.

Vers le milieu du siècle dernier, la compagnie des Indes de France et celle d'Angleterre se disputèrent l'empire des contrées lointaines où le commerce les avait attirées ; et pendant quelque temps il fut permis de douter à laquelle demeurerait la supériorité. L'éclat passager et les triomphes de la compagnie française furent dus principalement à deux hommes célèbres par leurs actions et par la rivalité qui s'éleva entre eux pour le malheur de la France. L'un était le fameux Dupleix, l'autre Bernard-François Mahé de la Bourdonnaye. Celui-ci naquit à Saint-Malo en 1699, et commença à naviguer dès l'âge de dix ans. Il fit plusieurs voyages dans les mers de l'Inde, et se fit remarquer dans presque tous par quelque action d'éclat. A-la-fois négociant, guerrier et administrateur, il fut choisi en 1735 pour rendre utile l'Isle-de-France, que la compagnie des Indes se décidait, non sans peine, à ne point abandonner. Par les travaux, les soins et l'industrie de la Bourdonnaye, cette colonie offrit bientôt aux navires de la compagnie un port où ils pouvaient se réparer, et se mettre en état de continuer leur route vers des parages plus éloignés, et où les équipages, fatigués d'une longue traversée, trouvaient des vivres et des rafraîchissemens. Peu de temps après, trois vaisseaux, dont un de 500 ton-

neaux, sortirent des chantiers de cette colonie naissante.

La Bourdonnaye se trouvait en France vers 1741, à l'époque où il était aisé de prévoir que la guerre ne tarderait pas à éclater entre la France et l'Angleterre. Il proposa au ministère un plan qui aurait peut-être à jamais assuré la supériorité des Français dans les mers de l'Inde. Ce plan fut d'abord adopté, et l'on confia à son auteur une escadre pour le mettre à exécution ; mais, peu de temps après, le ministère changea d'avis, et l'escadre fut rappelée. L'événement fit voir combien le projet de la Bourdonnaye était sage et sa politique judicieuse : pour lui il ne songea qu'à réparer la faute qu'on avait faite, et les malheurs qui en avaient été la suite. Sans magasins, sans vivres, sans argent, par ses soins et sa constance, il parvint à armer, à l'Isle-de-France et à l'Isle-de-Bourbon, dont il était gouverneur, une escadre de neuf vaisseaux armés en guerre, chargés d'un peu plus de trois mille hommes qu'il avait disciplinés et formés lui-même. Il y avait dans cette petite armée environ huit cents noirs. Une escadre anglaise croisait devant Pondichery. La Bourdonnaye osa l'attaquer, la battit, la poursuivit, la dispersa, et se hâta d'aller mettre le siége devant Madras, le principal établissement de la compagnie anglaise sur la côte de Coromandel. La ville capitula, et le vainqueur exigea pour sa rançon une somme d'environ neuf millions. Il se disposait à de nouveaux exploits ; mais ses ennemis étaient parvenus à faire

naître la jalousie dans l'ame de Dupleix, gouverneur-général des établissemens Français dans l'Inde, et en cette qualité le supérieur de la Bourdonnaye. La capitulation fut cassée, la ville détruite, et la rançon perdue. Un coup de vent ruina l'escadre de la Bourdonnaye, qui se vit forcé de repasser en France, où des accusations calomnieuses l'avaient précédé. A son arrivée il fut enfermé à la Bastille, et très-étroitement resserré; on lui refusa même la consolation de voir sa femme et ses enfans: telle fut la récompense de ses services et de ses exploits. Enfin, au bout de trois ans et demi, la commission du conseil, chargée de prononcer sur son affaire, le déclara innocent. Il fut mis en liberté et rétabli dans ses honneurs; mais le chagrin et la longueur de sa détention avaient fait naître en lui le germe d'une maladie mortelle: il y succomba peu de temps après, en 1754, et avec lui s'anéantirent les espérances que ses grands talens avaient fait naître. Le public le regarda comme une victime de l'envie, et ce ne fut que par les plus brillans succès que Dupleix pût faire oublier qu'il avait été au nombre de ses persécuteurs.

On comparait la Bourdonnaye à Duguai-Trouin, dont il était le compatriote. « On le connaissait, « dit l'abbé Raynal, également propre à construire « des vaisseaux, à les conduire et à les défendre. « Ses projets portaient l'empreinte du génie. Les « difficultés n'étonnaient jamais son ame, et il « avait le rare talent d'élever à sa hauteur les

« hommes soumis à ses ordres ». Il possédait à un degré supérieur l'esprit de détail, et il est un de ces exemples nombreux et marquans que l'on pourrait citer pour prouver que l'on a tort de croire que *cet esprit rétrécit les vues ;* opinion fausse et funeste, mais favorable à la paresse et à la médiocrité orgueilleuse.

Il ne reste plus de traces de la puissance gigantesque de Dupleix dans l'Inde, tandis que l'état florissant de la colonie de l'Isle-de-France atteste les talens de l'homme qui l'a fondée, et qui, par les ressources qu'il en tira si peu d'années après son établissement, fit voir quelle pouvait être son importance par la suite.

Les malheurs de la Bourdonnaye vinrent de ce qu'il n'était pas assez soumis aux directeurs de la compagnie des Indes, dont il n'estimait pas les talens. Avant sa catastrophe, il fut plus d'une fois réduit à se justifier. « Comment, lui demandait un de ces « directeurs, avez-vous si mal fait les affaires de la « compagnie et si bien les vôtres ? C'est, répondit-« il, que j'ai fait mes affaires selon mes lumières, « et celles de la compagnie d'après vos instruc-« tions. »

M.

MAIRAN.

Carmentel del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MAIRAN.

Jean-Jacques d'Ortous de Mairan naquit à Beziers en 1678. Il fut de bonne heure maître de sa fortune et de sa conduite, et dans l'âge des passions il n'eut que celle de l'étude. Trois mémoires qu'il avait adressés, de sa province, à l'Académie des Sciences, l'annoncèrent favorablement à cette compagnie, qui l'admit au nombre de ses membres presque à son arrivée à Paris. C'est en 1719 qu'il commença à donner les principes de sa belle théorie du chaud et du froid, entièrement développée en 1765. L'aurore boréale, de 1726, nous valut l'excellente théorie de ce phénomène lumineux, qu'il publia en 1733, et qu'on doit considérer comme une époque dans l'histoire de la science. L'art de traiter avec clarté et élégance les matières les plus abstraites distingue particulièrement les ouvrages de Mairan. Les principaux sont : *Dissertation sur la Glace*, 1749, in-12 ; des *Remarques sur la Sensitive ; sur un coup de Tonnerre ; sur l'aiguillon des Limaçons*, et *sur des Pierres figurées, observées en Normandie*. L'Académie Française ouvrit ses portes à l'illustre physicien. Les éloges des académiciens morts depuis 1741 jusqu'à la fin de 1743, qu'il écrivit étant secrétaire de l'académie des sciences, et qui furent publiés en 1747, justifient le choix de l'Académie Française, et lui assurent la réputation d'un écrivain distingué. Il avait rem-

placé Fontenelle dans la place de secrétaire perpétuel. Comme lui, il fait pour ainsi dire l'histoire de la science en faisant celle du savant, et son style est rapide, élégant et correct.

L'homme, chez Mairan, était tout aussi digne d'éloges que le savant. Sa gaieté, sa politesse, la sûreté de son commerce, le faisaient aimer et rechercher des sociétés les plus distinguées. M. Savérien a prétendu *qu'il rapportait tout à lui-même.* Le grand nombre de ses amis semble détruire ce reproche d'égoïsme : à la vérité, il eut la faiblesse d'être trop sensible aux critiques et aux éloges. La douceur de ses mœurs, et une certaine souplesse de caractère, lui frayèrent un chemin à la fortune. Le régent et le prince de Conti le comblèrent de bienfaits, et le chancelier Daguesseau le nomma président du journal des savans. On cite quelques unes de ses pensées et de ses réparties. Il disait : *Qu'un honnête homme est celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang ;* mot qui fait l'éloge de son cœur. Il disait encore, avec esprit, que *toutes les fautes de La Fontaine sont en négligence, toutes celles de la Motte en affectation.* On racontait devant lui qu'une certaine boucherie à Troyes conservait la viande sans se gâter, et l'on attribuait cet événement à un saint du lieu. *Je me range du côté du miracle*, dit Mairan, *pour ne pas compromettre ma physique.*

Ph. L. R.

CLAIRAULT.

Carmontel del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CLAIRAUT.

Alexis Clairaut, l'un des plus célèbres géomètres du dix-huitième siècle, était fils d'un habile mathématicien, et naquit à Paris le 7 mai 1713. Son enfance révéla ce qu'il serait un jour. Voltaire a dit de lui-même qu'il bégayait des vers au sortir du berceau. Clairault bégayait des solutions de problèmes. A onze ans, il entendait parfaitement les *Elémens d'Euclide;* enfin, depuis Pascal, il fut l'enfant le plus essentiellement géomètre qui eût encore paru. A l'âge de seize ans, un ouvrage sur les Courbes à double courbure lui valut un certificat honorable de l'Académie des Sciences, qui, deux ans après, lui ouvrit ses portes, en lui obtenant une dispense d'âge, que son talent lui fit accorder sans peine. Alors, la question de la figure de la terre agitait tous les esprits. Clairaut ne pouvait rester neutre ; retiré au mont Valérien, il médita long-temps avec Maupertuis sur cette importante question, qui engagea enfin l'Académie à faire voyager sous le pole plusieurs de ses membres. Clairaut fut du voyage, et rendit les plus grands services à ses confrères. A son retour, il osa calculer la figure du globe, c'est-à-dire quelle forme lui doit imprimer son mouvement de rotation, et l'équilibre qui retient la lune entre le soleil et la terre, suivant le système newtonien. Il publia aussi une théorie claire et méthodique de l'aberration des étoiles et

des planètes. Buffon démêla une erreur dans la théorie de la figure de la terre et de la lune, que Clairaut publia en 1743 : il l'attaqua. Clairaut ne lui répondit qu'en l'avouant, en la rectifiant, et en rendant son ouvrage digne du prix que lui décerna l'Académie de Pétersbourg, en 1751. La théorie des comètes fixa son attention, et son travail à ce sujet changea les conjectures de Newton et de Halley en une démonstration complète. Clairaut préparait des calculs sur les lunettes achromatiques, lorsqu'une indigestion se joignant à un rhume violent, termina ses jours le 17 mai 1765, à l'âge de cinquante-deux ans. Il mourut dans les bras de son père, qui avait déja vu périr dix-neuf enfans.

Clairaut ne fut pas seulement le premier géomètre de son siècle; il fut un homme aimable, doux, d'un commerce facile, chéri de tous ceux qui le connaissaient, et recherché par ceux qui en entendaient parler. Il n'aimait que la vérité et la vertu, et il fut sans ennemis comme sans rivaux. Clairaut avait composé pour l'illustre marquise du Châtelet, à laquelle il donnait des leçons dans sa retraite du mont Valérien, les *Élémens de Géométrie*, qu'il publia en 1741, ouvrage où l'auteur se fraie une route nouvelle, et qui réunit la clarté à la précision. Il composa également des *Élémens d'Algèbre*, qui ont le même mérite que l'ouvrage précédent. Clairaut travailla à la rédaction du *Journal des Savans*, où l'on trouve son éloge. Ph. L. R.

LA CHAUSSÉE.

La Roche pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LA CHAUSSÉE.

Dès qu'on parle de la Chaussée, toutes les plaisanteries, bonnes et mauvaises, de Piron contre les *Sermons du révérend Père* reviennent à l'esprit. Quoique la mémoire de tout le monde soit remplie de ces bons mots, ils ne sont pas un jugement; et en y songeant un peu, on trouve que la Chaussée est loin de mériter d'être uniquement en butte au ridicule. Piron n'est pas, en fait de goût, une autorité bien respectable; ses titres à la gloire ne sont pas assez nombreux pour le placer fort au-dessus de la Chaussée; lui-même n'avait pas toujours pensé que la comédie ne devait pas chercher à attendrir et à faire couler des larmes; il avait fait le drame des *Fils ingrats*, et cette fois il avait été inférieur à la Chaussée.

Les drames proprement dits, ceux de l'école de Diderot, sont un genre essentiellement faux; leur vice radical est ce ton emphatique, cette exagération dans les sentimens, dont la fausseté est d'autant plus sensible que les personnages sont revêtus de nos habits et se trouvent dans des situations analogues à celles où nous pouvons nous trouver. Nous savons très-bien que nos habitudes sociales, que la politesse, la crainte du ridicule, nous empêchent de donner à nos passions ces explosions violentes, et à nos vertus ce ton solennel, jargon convenu des drames; aussi la moindre réflexion nous fait voir que ce genre, traité comme il l'a été jusqu'ici, est tout à fait faux.

C'est une chose singulière à remarquer que les hommes qui ont attaqué notre système dramatique, sous le rapport de la vérité et du naturel, et qui ont voulu se frayer une autre route, ont été constamment affectés plus que tous les autres.

Mais la Chaussée n'est point de cette école, il n'a pas travaillé dans un système, et n'a point formé le grand projet de donner une autre direction à l'art dramatique. La Chaussée a voulu faire des comédies; mais son esprit ne savait pas saisir les ridicules, et en faire une source de comique. Il parvenait mieux à peindre les sentimens que les vices; il s'est trouvé par-là porté tout naturellement à imprimer un cachet particulier et original à ses pièces. Si, quand on est arrivé à un aussi heureux résultat, on avait besoin d'alléguer des autorités, la Chaussée pourrait réclamer celle de Térence, dont les plus belles scènes sont sans contredit des scènes attendrissantes, et les plus beaux vers des vers de sentiment.

La Chaussée n'a point cette facile élégance qui caractérise l'ami des Scipions; sa versification est quelquefois lâche et prosaïque; mais son ton est toujours simple et naturel. Les sentimens de vertu qu'il met dans la bouche de ses personnages ont cette tournure facile qui se remarque chez les honnêtes gens. Il sait fort bien modifier leur expression suivant l'âge et la situation des personnes. On aime à voir la raison froide et le sens droit du président de *la Gouvernante*, la vertu et la délicatesse de *Mélanide*, accrues par le malheur. Mais ce que la Chaussée a le mieux peint,

c'est cette chaleur de la jeunesse appliquée à-la-fois aux vertus et aux passions; cette inpétuosité qui s'indigne contre tout acte injuste et contraire à la vertu, et qui toutefois se révolte contre les devoirs. Les rôles de Sainville dans *la Gouvernante* et de Darviane dans *Mélanide* sont des modèles de ce genre de caractère.

Il n'est resté au théâtre que quatre pièces de la Chaussée; les autres, où il ne s'est pas livré au seul genre qui lui convînt, sont d'un comique froid et forcé. On donne généralement la préférence à *l'Ecole des Mères*. Si dans *la Gouvernante* les sentimens de la mère n'étaient pas un peu exagérés dans le fond, quoique simples dans l'expression, cette comédie serait sans doute fort supérieure aux autres du même auteur. Mais cette vertu chagrine de la Gouvernante qui s'oppose au bonheur de tous par une délicatesse et une fierté outrées, ôte de l'intérêt au rôle qui devrait être le plus touchant de la pièce.

Avant d'être connu comme auteur dramatique, ce poète s'était déja acquis de la célébrité par une *Epitre à Clio*, où il avait combattu les sophismes de la Motte sur la poésie.

Nivelle de la Chaussée naquit à Paris, en 1692. Sa famille était riche, il était neveu d'un fermier-général. Sa vie fut tranquille et dévouée aux lettres, auxquelles il dut son bonheur et sa réputation. Il fut admis à l'académie, en 1736. Il eut peu d'ennemis. Piron eut, dit-on, a se plaindre de l'opposition constante que la Chaussée apporta à sa nomi-

nation à l'academie. Quoique la cause pour laquelle Piron en fut exclu doive paraître juste, la Chaussée, qui avait à se plaindre de Piron, aurait dû avoir la générosité de ne pas la faire valoir. Il mourut en 1754. Après avoir constamment passé pour un aimable et honnête homme. Beaucoup de gens de lettres de son temps ont fait plus de bruit que lui, et mérité moins d'estime.

G.

NICOLE.

Mlle Cheron pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

NICOLE.

Cet homme célèbre, qui figure d'une manière si honorable parmi les écrivains de Port-Royal, naquit à Chartres en 1625. Il commença ses études dans cette ville. Ses progrès furent tellement rapides, qu'à l'âge de quatorze ans il était déja profond dans la connaissance des langues anciennes. Des dispositions aussi précoces acquirent un nouveau développement, lorsque le jeune Nicole, envoyé à Paris pour y faire un cours de philosophie, eut occasion de connaître et d'apprécier les solitaires de Port-Royal. Ces moralistes austères lui confièrent la direction de la classe de belles-lettres. Il eut l'honneur de former, celui qui parmi nous n'a point trouvé de rivaux, l'illustre Racine; et c'est peut-être pour Nicole le plus beau titre à la reconnaissance de la postérité. Nicole ayant soutenu, avec le plus grand succès, sa thèse de théologie, se contenta du *baccalauréat*, qu'il reçut en 1649; et tout dévoué alors à la doctrine de Port-Royal, il combatit, sous les ordres d'Arnaud, contre les ennemis de Jansénius. Ses premiers écrits sur ce sujet sont oubliés, et méritent de l'être. Ayant voulu entrer dans les ordres sacrés, il ne put obtenir l'approbation de son évêque, qui n'était pas janséniste. Ses amis lui firent envisager ce refus comme une disposition de la Providence; il les crut, et resta simple clerc. Retiré à Port-Royal, il disposait en

silence les matériaux de ses *Essais de Morale*, dont il publia le premier volume en 1671, mais il fut bientôt rengagé dans les querelles théologiques. La Sorbonne ayant condamné les écrits d'Arnaud, qui fut obligé de fuir, Nicole eut le noble courage de défendre son ami persécuté. Il le fut à son tour. Sa lettre contre le relâchement des casuistes augmenta la haine de ses ennemis ; ils l'obligèrent de sortir de Paris, et au printemps de 1679 on le vit contraint de quitter la France. La mort de la duchesse de Longueville, protectrice ardente des jansénistes, ne contribua pas peu à le dégoûter de sa patrie. « J'ai perdu, disait-il à cette occasion, « tout mon crédit ; j'ai même perdu mon abbaye, « car cette princesse était la seule qui m'appelât « M. l'abbé ». Etant rentré en France de nouvelles disputes occupèrent sa plume. Cependant il répétait sans cesse qu'il n'aimait point les guerres civiles ; et, par une malheureuse contradiction, si ordinaire entre les principes et les actions des hommes, il agissait toujours comme le plus grand ennemi de sa tranquillité. Sur la fin de ses jours il parut encore dans deux querelles importantes, celles des études monastiques et du quiétisme, et fut dans cette occasion le plus chaud défenseur des opinions de Mabillon et de Bossuet. Des infirmités, fruits de ses longues veilles, l'assiégèrent alors ; il passa les dernières années de sa vie dans une langueur continuelle, et mourut d'une attaque d'apoplexie, à soixante-dix ans, le 16 novembre 1695.

Simple, ami de la vérité, sévère pour lui seul, indulgent pour les autres, aussi modeste que savant, tel fut cet excellent homme. L'amitié le poussa trop souvent dans des discussions qui couvrent le vaincu de ridicule, et qui ne font qu'une faible réputation au vainqueur ; mais dans ses écrits polémiques il ne s'écarta jamais du ton des honnêtes gens, et évita toujours les personnalités injurieuses qui défigurent les réponses de ses adversaires ; il profita même de leurs critiques, lorsqu'elles lui paraissaient justes ; il n'employa point dans ses *Essais de Morale* les expressions que le P. Bouhours avait condamnées dans ses autres ouvrages. Son excessive timidité lui ôtait beaucoup de ses moyens dans la conversation. Il disait de Treville, homme qui parlait bien : *Il me bat dans la chambre ; mais à peine suis-je au bas de l'escalier, que je l'ai confondu.* On a prétendu qu'il poussait la simplicité jusqu'à ne pas oser sortir dans la rue, dans la crainte qu'il ne lui tombât une tuile sur la tête, mais on doit toujours se défier de ces sortes d'anecdotes.

La religion chrétienne, quels qu'aient été les sentimens de Nicole sur certains articles, le regardera toujours comme un de ses plus zélés et de ses plus savans défenseurs. S'il employa quelquefois sa plume à soutenir des opinions passagères, il la consacra plus souvent à défendre des vérités éternelles. De tous les ouvrages de Nicole, celui qui a le plus de célébrité est sans doute les *Essais de Morale :*

la méthode de ce livre est excellente ; l'auteur procède d'une manière géométrique, il marche de principe en principe et de conséquence en conséquence, et joint à une grande connaissance du cœur humain une expression toujours pure. Voltaire a dit, en parlant de Nicole, « Ses *Essais de Morale*, qui sont utiles au genre humain, ne périront pas. Le chapitre sur les moyens de conserver la paix dans la société, est un chef-d'œuvre auquel on ne trouve rien d'égal dans l'antiquité ». Cet ouvrage a été réimprimé en 15 v. in-12, Paris, 1732. Parmi les autres écrits de Nicole on distingue un *Traité de la Foi humaine*, composé avec Arnaud, 1664, in-4° ; un *Traité de la Prière ;* la traduction latine des *Lettres provinciales*, sous le nom de *Wendrock*, publiée en 1658 ; *les Préjugés légitimes*, contre les calvinistes ; un *Traité de l'unité de l'Eglise ;* un *Choix d'Epigrammes latines*, Paris, 1659, in-12. L'abbé Gouget a publié la vie de Nicole et l'histoire de ses ouvrages, un vol. in-12 ; et M. Mersan a donné dernièrement les pensées de cet écrivain célèbre.

Ph. L. R.

MONTCALM.

Delalive del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

MONTCALM.

Louis-Joseph de Saint-Véran, marquis de Montcalm, naquit en 1712, à Candiac, d'une ancienne famille de Rouergue. Il annonça dans sa jeunesse autant de goût que de dispositions pour les sciences. Après avoir servi avec distinction dans le régiment de Hainaut et dans celui d'Auxerrois, dont il fut le colonel; déployé ses talens dans plusieurs commandemens particuliers, et reçu trois blessures à la bataille donnée sous Plaisance, en 1746, et à la déplorable affaire de l'Assiette, il obtint le commandement des troupes françaises en Amérique, en 1756. Aucun poste n'exigeait plus de talens et d'activité. Il fallait enlever aux Anglais la considération qu'ils avaient obtenue par de grands avantages, qu'ils devaient beaucoup moins à leur valeur qu'à des trahisons manifestes. Montcalm fit les efforts d'un bon Français pour réparer les fautes de quelques officiers perfides ou ineptes. Les anglais conservaient dans le fort Saint-George, situé sur le lac du Saint-Sacrement, une possession importante: ils y avaient établi l'entrepôt des forces et des munitions contre le Canada. Montcalm parvint à s'emparer de cette place, que la nature et l'art semblaient rendre imprenable, par des opérations que le génie seul pouvait concevoir, et que l'intrépidité française était seule capable d'exécuter. Cette conquête importante renversa les projets des ennemis,

et les découragea tellement, qu'ils furent battus tout le reste de la campagne. Montcalm remporta une victoire complète sur le général Abercromby, le 8 juillet 1758, et lui fit perdre six mille hommes. Malgré des désastres multipliés, les Anglais ne renonçaient point au desir de reconquérir le Canada. Ils avaient rassemblé sur les frontières une armée de quarante mille hommes ; Montcalm réclama des secours de troupes et d'argent qu'il n'obtint point. Les Anglais étaient arrivés avec une flotte de trois cents voiles. Malgré la supériorité de leurs forces, les Français défendirent leurs établissemens avec le courage du désespoir. Ils vendirent chèrement la victoire. L'ennemi dirigea tous ses efforts vers Québec, où il perdit le général Wolff. Ce fut dans ce combat, engagé malgré lui, que Montcalm fut blessé à mort, en protégeant la retraite de ses soldats. Cet événement, qui décida de la perte du Canada, eut lieu le 14 septembre 1759 ; Montcalm avait alors quarante-huit ans. Il n'avait besoin que d'une carrière plus longue pour se placer à côté des plus illustres capitaines. Sa justice, sa modération, ses vertus ajoutaient à l'estime qu'inspiraient ses talens. Il portait au milieu des camps la noble passion de l'étude, et faisait entrer dans ses projets d'ambition celui d'être membre de l'académie des Belles-Lettres.

L . . . e.

HENNUYER.

Sergent del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

JEAN HENNUYER.

On recueille les plus petites circonstances de la vie des hommes qui ont été les fléaux de l'humanité, et l'histoire passe légèrement sur ceux qui ont été ses appuis et ses défenseurs. Cette avidité de connaître tout ce qui appartient à l'existence des personnages célèbres par leurs crimes tient peut-être à un sentiment très-louable : on voudrait s'assurer qu'ils ne ressemblent en rien aux autres hommes. Plus nous les voyons différer de nous, plus nous éprouvons de satisfaction; tandis que les êtres bons et vertueux nous inspirent plus d'estime que de curiosité.

Jean Hennuyer, évêque de Lizieux, fut confesseur de Henri II, roi de France. Cette place lui eût donné une influence très-grande sur un prince dévot, et très-heureuse sur un monarque susceptible de salutaires conseils; il paraît que celle de ce prêtre humain et tolérant fut très-faible à la cour, puisque Henri II, malgré son caractère naturellement doux, renouvela contre les calvinistes les supplices barbares dont François Ier avait donné le funeste exemple. Hennuyer passa de l'évêché de Lodève à celui de Lisieux, et ce fut sur ce siége qu'il s'immortalisa. Catherine de Médicis, par son asservissement aux Guises, et Charles IX, par crainte et par faiblesse, avaient résolu d'exterminer tous les protestans; les évêques, les magistrats se montraient presque tous les instrumens passifs de la cour : Jean Hennuyer résista. Il représenta au lieutenant de roi

qui était venu lui intimer l'ordre du massacre, que son cœur et son ministère répugnaient à l'acte barbare que l'on exigeait de lui; qu'il n'avait trouvé ni dans l'évangile ni dans les beaux jours du christianisme rien qui pût justifier une semblable rigueur; que la vraie religion s'était établie par la persuasion, et non par le meurtre et la crainte; que le chrétien devait voir avec douleur des frères qui s'égaraient, mais respecter en eux des hommes que Dieu avait faits à son image; que l'effusion du sang, loin de ramener les hérétiques, ne ferait que les fortifier dans leur croyance; que leur inspirer de l'horreur pour la communion qu'ils avaient abandonnée; que jeter des semences perpétuelles de désordres, de guerre civile et d'actes de vengeance; que des proscriptions semblables à celles que l'on voulait exécuter étaient toujours l'ouvrage d'ambitieux qui voulaient perdre leurs princes en les présentant comme les bourreaux de leurs peuples. Les calvinistes du diocèse de Lisieux furent sauvés, et la reconnaissance les fit rentrer dans la communion de leur libérateur : et, ce qui doit surprendre, sa conduite fut louée par Charles IX. Ce fait prouve que la tyrannie serait bien moins funeste s'il y avait moins de lâches pour la seconder. L'histoire ne nous apprend rien de plus sur cet homme illustre : il mourut en 1577. Si de superbes monumens ne se sont point élevés sur sa tombe, si ses statues ne décorent point la place publique, son image restera gravée dans les cœurs de tous les amis de la vertu et de l'humanité.

L.....e.

BENOÎT XIV.

E. del.t — Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMAN. NAPOLI

BENOIT XIV.

Lambertini naquit à Bologne en 1675. Après avoir fait de fort bonnes études, il entra dans les ordres, et parvint, par son mérite encore plus que par sa naissance, qui était illustre, à toutes les dignités ecclésiastiques. Nommé archevêque titulaire de Théodosie en 1724, il obtint quatre ans après le chapeau de cardinal. En 1731, il fut fait archevêque de Bologne, sa patrie; et enfin, en 1740, il succéda au pape Benoît XIII, sous le nom de Benoît XIV. Dans le conclave où se fit son élection, deux factions opposées portaient les cardinaux Albani et Aldrovandi; mais l'une de ces factions ayant voulu tromper l'autre par une fausse apparence de réunion, et celle-ci s'en étant aperçue, il arriva qu'elles donnèrent toutes deux leurs voix à Lambertini, pour s'en frustrer mutuellement.

Benoît XIV fut un des meilleurs et des plus aimables pontifes dont la chaire de Saint-Pierre puisse s'honorer. Son goût pour l'étude et la société lui inspira peut-être un peu trop l'aversion des affaires; mais s'il ne gouverna pas assez par lui-même, il eut du moins le talent de bien choisir ses ministres, et le bon esprit d'approuver tout ce qu'ils lui proposaient d'utile. Rome revit presque sous lui les beaux jours de Léon X. Jamais, depuis cet illustre pape, les sciences, les lettres et les arts n'y avaient été tant favorisés. Des écrivains étrangers s'empres-

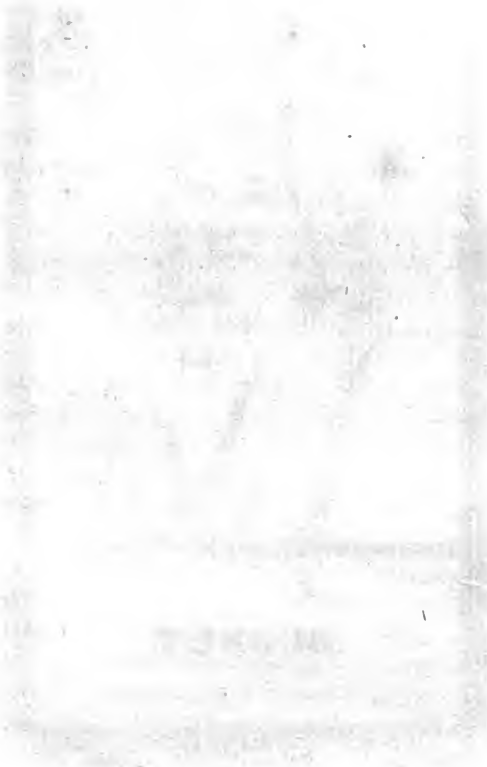
sèrent de faire hommage à Benoît XIV de leurs ouvrages, comme au protecteur éclairé des talens et des connaissances. Voltaire lui dédia son *Mahomet*, et écarta ainsi l'orage que quelques fanatiques voulaient exciter contre lui en France. Le pape lui fit la réponse la plus obligeante et la plus spirituelle.

Sa sollicitude paternelle s'étendit à tous les états de la chrétienté. Il ne tint pas à lui que les troubles de la France, au sujet de la bulle *Unigenitus*, ne fussent appaisés pour toujours.

A beaucoup de talens et de vertus, Benoît XIV joignait l'enjouement le plus aimable; il ne croyait pas que l'étiquette papale le condamnât à la tristesse et à la sévérité; il plaisantait quelquefois sur lui-même de fort bonne grace, mais il avait soin d'épargner les autres. Ses bons mots, dont on a retenu plusieurs, sont tous d'une gaieté douce et légère. Voici le portrait que Duclos a tracé de lui : « Be-« noît XIV était savant, avait l'esprit aimable, « l'imagination vive et gaie, les propos libres, et des « mœurs pures ; affable, tolérant, populaire, « l'homme enfin le plus fait pour la société ». Voltaire n'a pas rendu de lui un témoignage moins favorable. « C'était, a-t-il dit, un homme modéré, « aimé de toute la chrétienté, par la douceur et la « gaieté de son caractère, et qui est regretté de plus « en plus. »

Benoît XIV mourut le 3 mai 1758, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge et la dix-huitième de son pontificat.

A.



BURNET.

Beale pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

BURNET.

Gilbert Burnet naquit à Edimbourg, en Ecosse, le 18 septembre 1643, d'une famille noble et ancienne. Ses études achevées et son père mort, il se mit à voyager. Il parcourut l'Angleterre, la Hollande et la France; il y fréquenta les hommes les plus savans du temps. De retour dans sa patrie, il fut nommé membre de la Société royale de Londres, et obtint l'église de Salton. Pendant deux ans il vécut dans l'austérité, la retraite et l'application. Sa santé en souffrit. Dès-lors il changea de vie, et partagea ses instans entre le monde et l'étude. Chapelain du duc d'Hamilton, il s'occupait à écrire les Mémoires des deux derniers ducs de ce nom, lorsqu'il devint amoureux de la nièce de son maître, et s'en fit aimer. Il s'enfuit avec elle à Londres, où il l'épousa. On prétend que Charles II lui offrit par deux fois un évêché, et qu'il le refusa constamment, ce qui lui attira la disgrace de ce prince, et lui fit interdire jusqu'au droit de prêcher. Charles II n'avait point d'enfans de sa femme; les ennemis du catholicisme, craignant d'avoir un jour pour maître le duc d'Yorck, frère du roi, qui professait cette religion, déterminèrent Burnet à prouver par un écrit la légitimité du divorce en cas de stérilité. Le duc d'Yorck étant monté sur le trône, Burnet prit le parti de voyager de nouveau. Il alla en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne et en Hollande,

Ce fut en Hollande qu'il s'attacha au prince et à la princesse d'Orange. Ils le firent entrer dans leur conseil, et il les seconda beaucoup dans l'entreprise qui les rendit maitres du trône d'Angleterre par l'expulsion de Jacques II, beau-père de Guillaume. Il suivit l'usurpateur en Angleterre en qualité de chapelain, et fut nommé dans la suite précepteur du duc de Glocester. Trop rempli de confiance dans la force de son tempérament, il négligeait de soigner sa santé quand elle était altérée. Il fut emporté par une maladie inflammatoire, le 17 mai 1715, à l'âge de soixante-douze ans. Il avait été marié trois fois.

Ses ouvrages sont en grand nombre. Ils sont de controverse et d'hisoire. On ne lit plus les premiers depuis long-temps; les autres n'ont pas conservé une grande réputation. L'emportement et la crédulité d'un homme de parti s'y font sentir trop souvent, et le style en est lourd et diffus. Le plus connu de ces ouvrages est une histoire des événemens de son temps, depuis le rétablissement de Charles II jusqu'à la révolution qui fit Guillaume roi d'Angleterre. Burnet eut la gloire de convertir le fameux comte de Rochester, cet homme si débauché et si spirituel. Il a écrit l'histoire de cette conversion.

A.

COEHORN.

Schenck del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

COHORN.

Cohorn, rival et contemporain de Vauban, naquit en 1632 : il apporta en naissant les plus heureuses dispositions pour l'art de la guerre, et sur-tout pour la science difficile des fortifications. Instruit par l'étude approfondie des ouvrages d'Errard de Marolois, de Pagan et de Deville, il surpassa ses maîtres ; il s'appliqua sur-tout à étudier le terrain de son pays, et l'on s'aperçoit facilement que son système de fortification est analogue au sol des Provinces-Unies, dont la nature marécageuse demande un genre de défense particulier. Elevé successivement aux grades de général d'artillerie, de lieutenant-général d'infanterie et de directeur-général des fortifications de Hollande, il construisit la plupart des places fortes de cette république, et en défendit plusieurs des plus importantes : enfin sa vie entière fut consacrée au service de sa patrie.

En 1692, on vit Cohorn à Namur défendre lui-même le fort qui portait son nom, contre le célèbre Vauban. L'attaque et la défense de cette place sont regardées par les militaires comme des chefs-d'œuvre qui immortalisent également ces deux grands hommes. La dangereuse blessure que Cohorn reçut à ce siége hâta la reddition de cette place, qui, sans cet accident, aurait tenu plus long-temps. Si ce brave général, aussi vaillant qu'il était expérimenté, se fit une brillante réputation par la défense

de Namur, il parvint à l'augmenter encore en 1703 par l'attaque de Bonn, place qu'il sut réduire en peu de jours, autant par son bouillant courage que par son profond savoir.

Cet habile ingénieur mourut à la Haye en 1704. Parmi toutes les places qu'il a fortifiées, Berg-op-Zoom passait pour son chef-d'œuvre dans l'esprit des Hollandais : ils regardaient même cette ville comme imprenable, lorsque le maréchal de Loëwendal la força de capituler, en 1747. Cohorn a laissé un traité, écrit en flamand, sur l'art de fortifier les places suivant une nouvelle méthode. Cet important ouvrage jouit encore aujourd'hui d'une réputation justement méritée.

N. P.

RIQUET.

BIBLIOTECA RAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

De la Mare Richart pinx.t *Tandon direx.t*

RIQUET.

Parmi les travaux célèbres qui ont illustré le siècle de Louis XIV, le canal de Languedoc tient sans contredit le premier rang ; mais c'est au règne de François Ier qu'il faut remonter pour trouver la première idée de cet immortel ouvrage, dont on s'était alors contenté de reconnaître la possibilité ; c'était à Pierre-Paul Riquet, seigneur de Bonrepos qu'était réservé l'honneur de l'entreprendre et de l'achever. Cet homme, d'un génie si étonnant, naquit à Béziers, d'une famille noble et originaire de Provence. On l'avait d'abord destiné à suivre la carrière de la finance ; mais la nature, qui l'avait fait géomètre, lui indiqua bientôt à quoi il devait appliquer plus particulièrement ses méditations. Propriétaire d'un bien au pied de la montagne Noire, ce fut en observant les eaux de cette montagne et leur direction qu'il conçut la première idée du canal de Languedoc. On en voit encore à Bonrepos les essais en petit, exécutés de sa main ; essais informes sans doute, et tels qu'on les pouvait attendre d'un homme de gabelle (c'est le titre qu'il se donne naïvement dans sa première lettre à Colbert), n'ayant aucune connaissance des mathématiques, et ne possédant pour tout instrument qu'un mauvais compas de fer. Il y a telle idée vaste qui remplit seule tous les momens d'un homme de génie. Aussi le canal du midi fut pour Riquet l'affaire

principale et presque unique de sa vie. Il paraît d'abord qu'avant d'en avoir arrêté le plan définitif, cette idée le suivait en tous lieux, puisque ce fut à Saint-Germain qu'il découvrit par où devait passer le canal ; découverte trouvée juste sur le terrain et confirmée par le niveau. Restait ensuite les difficultés d'exécution, Riquet les surmonta toutes. Au milieu des travaux, on se trouva arrêté par une montagne à traverser, c'était celle du Malpas. Déja l'on désespérait de la percer, et l'intendant avait donné l'ordre de suspendre l'opération jusqu'à son arrivée. Riquet met l'ordre dans sa poche, réunit tous les ouvriers, perce la montagne en six jours, et fait passer l'intendant par le souterrain, pour lui prouver que la difficulté était vaincue.

Ce canal, commencé en 1666, fut achevé en 1680, l'année de la mort de Riquet. Il n'eut point la satifaction d'en faire le premier essai ; ce ne fut qu'au mois de mai de l'année suivante que ses deux fils jouirent de tous les travaux de leur père, et que l'on pût s'écrier avec le poète :

J'entends déja frémir les deux mers, étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.

L.....x.

LA CHALOTAIS.

Quevedo del.t Landon direx.t

NAPOLI

LA CHALOTAIS.

Louis-René de Caradeuc de la Chalotais naquit en 1701. Son éducation fut soignée ; mais ses talens, et sur-tout l'ardente énergie de son ame, ne contribuèrent pas à la tranquillité de sa vie. Nommé à la place de procureur-général au parlement de Bretagne, il fut un des premiers à se signaler dans l'affaire de l'expulsion des jésuites. On se rappelle encore son compte rendu de leurs constitutions, qui parut en 1762, et qui se fait distinguer par la force du style et l'éloquence entraînante avec laquelle il est écrit. Une autre affaire plus importante pour lui vint l'occuper plusieurs années après. M. d'Aiguillon, gouverneur de la province, stimulé par M. de Laverdy, alors contrôleur-général, homme dur et d'un esprit assez borné, ayant tenté de détruire quelques-uns des priviléges dont jouissait cette province, il éprouva une grande résistance de la part des états et du parlement. M. de la Chalotais développa dans cette occasion toute l'énergie dont son ame, naturellement amie de la vérité, était susceptible. M. d'Aiguillon, irrité contre lui par une plaisanterie assez piquante qu'il s'était permise sur son compte lors de la journée de Saint-Cast, l'ayant peint à la cour comme un factieux, le ministre envoya l'ordre de l'arrêter, ainsi que son fils et trois autres conseillers. Ce coup d'autorité, peu fait pour calmer les esprits, ayant exaspéré toutes

les têtes, et la fermentation étant parvenue à son comble, la cour se détermina à sévir contre les prisonniers. Le nouveau parlement qu'on avait substitué à l'ancien n'ayant pas voulu prononcer de jugement, le ministre créa une commission formée de juges plus dociles au gouvernement. Cette commission, assemblée à Saint-Malo, condamna la Chalotais. Il eût péri victime de l'oppression et d'une vengeance particulière, si M. de Choiseul, en faisant valoir les vigoureuses remontrances du parlement de Paris, ne l'eût soustrait à l'échafaud. Arraché à la mort, M. de la Chalotais fut exilé, ainsi que son fils. Il revint ensuite dans sa patrie, oublier au milieu de ses amis les persécutions qu'il avait éprouvées. Ce courageux magistrat mourut en 1785.

Entre tous les mémoires sortis de sa plume pendant le cours de sa célèbre et malheureuse affaire, on distingue l'exposé justificatif de sa conduite. Dénué de tout secours dans sa prison, il écrivit l'un de ses mémoires avec un curedent trempé dans de la suie délayée dans l'eau; c'est ce qui a fait dire à Voltaire que *son curedent gravait pour l'immortalité.* On a encore de lui un *Essai d'Éducation nationale,* imprimé en 1763. Son fils, aussi procureur au même parlement, périt en l'an 2, victime de la fureur révolutionnaire.

N. P.

PÉTAU.

L'Asne pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE STORIA FRANCESE
NAPOLI

PETAU.

Denis Petau naquit à Orléans en 1583, et entra chez les jésuites en 1605, à l'âge de vingt-deux ans. Il y professa avec beaucoup de succès la rhétorique et la théologie. Il se livra avec une ardeur incroyable à l'étude des langues et des antiquités, et devint un des hommes les plus savans de son siècle, qui en comptait beaucoup. Sa réputation se répandit hors de sa patrie. Le roi d'Espagne Philippe IV voulut l'avoir pour remplir une des chaires du Collége impérial de Madrid. Petau s'en défendit, sous le prétexte de sa santé, qui était en effet très-mauvaise; mais il est permis de croire que son véritable motif était la crainte de ne pouvoir continuer ses chères études, dans un pays qui alors était dénué de tous moyens en ce genre. Le pape Urbain VIII ne fut pas plus heureux que le roi d'Espagne: il voulut attirer Petau à Rome, et son dessein était, dit-on, de le faire cardinal. Soit que Petau le sût ou non, il refusa. Rien au monde ne lui paraissait préférable à sa petite chambre du collége de Clermont. Il y mourut le 11 décembre 1652, âgé de soixante-neuf ans. Le fameux médecin Gui-Patin lui ayant annoncé qu'il n'avait plus que peu d'instans à vivre, il lui donna un exemplaire de son *Rationarium temporum*, en lui disant: « Je vous « dois ce présent, pour la bonne nouvelle que « vous me donnez. »

Petau avait le tort commun à tous les savans de son temps, en qui l'usage du monde et la crainte du ridicule n'avaient point réprimé cet orgueil opiniâtre qui s'irrite de la contradiction au point de s'exhaler en injures. Il soutint une guerre longue et violente contre Saumaise, qui, comme on le pense bien, ne fut pas en reste d'invectives avec lui.

Il était doué d'une mémoire prodigieuse, et mettait dans ses lectures une méthode qui lui en faisait conserver tout le fruit. Son aptitude pour toute science était telle, qu'ayant voulu apprendre l'astronomie, son maître imagina, dès les premières leçons, qu'il ne l'avait fait venir que par plaisanterie, et qu'il était lui-même en état d'enseigner aux autres. Ce fut lui qui débrouilla le chaos immense de la chronologie, ou plutôt ce fut lui qui créa cette science. On n'y a fait de nouveaux pas qu'en suivant la route qu'il avait ouverte. Ses ouvrages sont d'une étendue qui effraie l'imagination. Les plus célèbres sont : *De Doctrina temporum*, *Rationarium temporum*, et *Dogmata theologica*. Il écrivait le latin, en prose et en vers, avec beaucoup d'élégance.

A.

TURGOT.

*Cochin fils del.*t *Landon direx.*t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

TURGOT.

Cet homme d'état, né avec un génie indépendant et avec l'amour du bien public, se distingua par d'éclatantes innovations, et en médita beaucoup d'autres qu'il ne put réaliser. Ceux qui attaquèrent ses opérations furent forcés de rendre justice à ses vertus, et le caractère auguste de patriote jeta de l'éclat sur le ministre disgracié. Anne-Robert-Jacques Turgot naquit à Paris le 10 mai 1727. Il était le dernier fils de Michel-Etienne, qui s'honora dans la place de prévôt des marchands par des travaux utiles et par des projets qui eussent illustré le règne de Louis XV, si ce monarque avoit su employer à la construction de monumens durables une partie des sommes qu'il sacrifiait à des plaisirs sans dignité. Le jeune Turgot embrassa d'abord l'état ecclésiastique, qui semblait convenir à son goût pour l'étude; mais quoique revêtu du titre de prieur de Sorbonne, il changea de vocation et prit le parti de la robe. Sa conduite au parlement n'annonça point un génie réformateur; toutes les jeunes têtes fermentaient, et ce corps, borné par la nature de son institution à des fonctions judiciaires, prétendait remplacer les états-généraux, auxquels Richelieu avait porté le coup mortel. Turgot se montrait docile à tous les actes du pouvoir, et semblait regarder toute remontrance, tout refus d'enregistrer, comme des attentats séditieux; il fit partie de la chambre royale

qui fut substituée au parlement, de ce tribunal éphémère que l'opinion publique frappa d'anathème dès sa naissance. Nommé intendant de Limoges, les talens et les vertus de l'administrateur firent oublier les complaisances serviles du parlementaire. Il trouva la province dans un état déplorable : il y abolit les corvées, tribut accablant que paie le pauvre aux jouissances du riche. Il vint au secours des malheureux dans une année stérile, et sacrifia une partie de ses revenus pour rétablir l'abondance. Il fit ouvrir des routes de communication ; il y introduisit la culture d'un végétal qui peut remplacer le froment, et qui est le présent le plus utile que le nouveau monde ait fait à l'ancien. Un petit coin de l'empire occupait des talens et une activité que la France entière réclamait. Louis XVI porta sur le trône le desir de consulter l'opinion, de soulager les peuples, de s'environner d'hommes intègres et éclairés, il appela Turgot dans ses conseils. La secte des économistes vit son élévation avec transport : elle lui présageait le triomphe de ses principes ; mais le clergé ne put cacher son mécontentement. Le nouveau contrôleur-général ne s'entourait que de philosophes, et ne dissimulait point des opinions et des vues propres à alarmer ce premier corps de l'état. Pour répandre les lumières il favorisa la liberté de la presse. On l'accuse cependant de l'avoir restreinte aux ouvrages favorables aux principes des économistes. Les traitans et les financiers grossirent le nombre de ses ennemis ; et les

courtisans, effrayés par ses projets de réformer la maison du roi, s'efforcèrent de couvrir ses opérations de ridicule. Son système favori était celui de la liberté illimitée du commerce. Celui sur les grains a toujours été soumis à des réglemens que la politique a jugés nécessaires, pour ne point mettre la subsistance du peuple à la merci de la cupidité. Turgot ne voulut point qu'il eût d'entraves. L'époque n'était point favorable pour la réussite de son projet; l'année n'avait point été abondante, la disette se fit sentir; des mouvemens séditieux se manifestèrent; on souleva le peuple contre le ministre par des écrits qui avaient toutes les apparences du zèle patriotique et de l'humanité. M. Necker se distingua sur-tout dans cette lutte; et l'éloquence et le ton de sensibilité dont il colora ses principes, lui créèrent cette popularité qui plus tard eut une grande influence sur les destinées de l'empire. Ce mauvais succès ne le rebuta point; mais il affaiblit la confiance publique, et réunit la multitude, qui aime ou qui hait sans se rendre compte des motifs de son amour ou de son aversion, aux gens habiles et adroits qui sacrifient le bien public à leurs passions et à leurs intérêts. Il fit abolir le droit d'entrée sur les objets de première nécessité. Il avait résolu de remplacer les corvées par une taxe qui pesât également sur toutes les classes de l'état. Il anéantit les jurandes et les corporations, sources de monopoles et fléaux de l'industrie. Les droits féodaux rappelaient des temps de servitude, ils maintenaient le despotisme

des grands et la misère des petits; Turgot songea à les rendre rachetables : et voulut que le sel fût affranchi de tout impôt. Il avait fortement à cœur l'instruction publique, et pensait que le moyen de rendre de la dignité à la nation était d'y répandre les lumières. Son projet d'assemblées provinciales fut blâmé par les partisans du pouvoir absolu, comme devant couvrir le royaume de républiques fédératives. Des plaisanteries, qui ont plus de force en France que des raisons; la haine des parlemens, des intrigues obscures et des clameurs violentes, le forcèrent à se retirer en janvier 1776. La partie saine de la nation lui rendit justice et le regretta. Les grandeurs n'avaient point altéré sa modération philosophique : les charmes de l'étude continuèrent d'embellir ses derniers instans. Il avait cultivé toutes les parties des connaissances humaines, et depuis Daguesseau, l'on n'avait point vu de ministre en France aussi éclairé. Plusieurs écrits sortis de sa plume prouvent la profondeur de son esprit et la variété de ses talens.

Il mourut en 1781.

L...e.

AGRIPPINE.

NAPOLI

Landon direx.t

AGRIPPINE.

Agrippine, fille de Germanicus et d'une autre Agrippine aussi célèbre par ses vertus que celle-ci le fut par ses vices, donna le jour à Néron. Veuve de deux maris, elle épousa en troisième noces l'empereur Claude, après la mort de Messaline, l'an 49 de J. C. Digne en tout de succéder à cette femme l'opprobre de son sexe, Agrippine signala son avénement au trône impérial par des crimes. Ambitieuse et cruelle, vindicative et intéressée, aucun forfait ne lui coûta pour satisfaire ses passions ou pour parvenir à son but. Connaissant le caractère faible de son époux, elle en abusa au point d'usurper en quelque sorte le pouvoir souverain. Assise près de l'empereur dans les grandes cérémonies, et sur-tout lors qu'il rendait la justice, elle dictait pour ainsi dire toutes ses décisions. Comme il n'est pas de monstre ou de tyran qui n'ait fait quelque action louable, elle rappela Sénèque de l'exil, pour lui confier l'éducation de son fils, mais ni les préceptes de ce philosophe, ni ceux de Burrhus, ne purent corriger les vices de ce monstre, digne fils d'une aussi abominable mère.

Agrippine ayant réussi dans son dessein d'unir Néron à Octavie, parvint, au moyen du sénat, qu'elle avait avili au point de le rendre complice de tous ses crimes, à faire adopter par son époux cet enfant chéri, afin qu'il régnât à la place de Britannicus, fils de l'empereur, et par conséquent héritier pré-

somptif de la couronne. Néron ayant atteint sa sixième année, Agrippine, dont l'ambition était insatiable, croyant régner encore plus arbitrairement sous le nom de son fils qu'elle ne l'avait fait sous celui de son imbécille mari, se détermina à empoisonner ce dernier. Tacite attribue cet attentat à la crainte dont elle était poursuivie; elle redoutait que Claude ne venant à s'apercevoir des désordres de sa conduite, et sur-tout de son commerce avec Pallas, ne prît de sévères mesures contre elle, et n'assurât l'empire à Britannicus.

Néron, parvenu ainsi à l'empire par les crimes de sa mère, se montra d'abord digne des préceptes de ses instituteurs: on crut qu'il ferait renaître les beaux jours de la république. Ces heureuses dispositions furent de courte durée; bientôt son naturel féroce prit le dessus. Cependant Agrippine, qui avait commis tant de crimes pour l'élever au trône, dans l'espoir de partager au moins avec lui tous les attributs du pouvoir et ceux de la souveraineté, se vit frustrée de ses espérances par Sénèque et Burrhus, unis ensemble pour mettre un frein à son ambition, et empêcher l'effet de ses perfides conseils. Obligés de se relâcher un peu de la rigidité de leurs principes, et de fermer les yeux sur quelques uns des désordres de l'empereur afin de gagner sa confiance, ces deux hommes étaient parvenus à faire ôter à Pallas la direction des finances. Agrippine, outrée de la disgrace de son favori, menaça ouvertement son fils de lui ravir la couronne impériale, pour en ceindre le

front de Britannicus. La crainte de voir réussir un projet dont il sentait tout le danger rendit Néron coupable de la mort d'un innocent ; celle du jeune prince fut résolue : l'empereur le fit empoisonner sous ses yeux. Ce premier crime commis, il ne connut plus de frein, et s'abandonna à la férocité naturelle de son caractère, comprimée depuis plusieurs années.

Agrippine, désespérée d'une mort qui lui ravissait des moyens de vengeance, songeait à renouer de nouvelles intrigues, lorsque son fils, les yeux ouverts sur sa conduite, lui ôta ses gardes, et l'éloigna de son palais. Ils parurent ensuite se raccommoder ; mais enfin Néron, ne pouvant plus la supporter, résolut de lui ôter la vie. Voyant qu'il ne pouvait l'empoisonner sans de grandes difficultés, il chargea Anicet, commandant des galères, du soin de procurer à Agrippine un naufrage qui eût l'air d'un accident. Cet Anicet inventa une espèce de bateau à soupape, élégamment décoré, qui devait transporter Agrippine près de son fils, qui l'avait fait inviter à venir à Baies, voulant, disait ce monstre, se réconcilier avec elle. Agrippine crut à la sincérité de Néron, et pour retourner à Baules, elle monta sur le vaisseau fatal. C'était au milieu de la nuit. Tout-à-coup le fond disparaît et le toit s'abaisse ; Agrippine est entraînée dans les flots, mais elle échappa à la mort, et regagna sa maison de Baules. Elle y était à peine arrivée que Néron l'y fit assassiner par ce même Anicet. Ce scélérat

s'étant présenté dans sa chambre avec plusieurs meurtriers, Agrippine se découvrit le ventre et lui cria : « Frappe ce sein qui a porté un monstre « tel que Néron ». Ainsi périt cette princesse, l'an 59 de J. C. Elle était née avec beaucoup d'esprit et de beauté, mais son orgueil et son ambition effrénée détruisirent en elle les heureux dons de la nature.

N. P.

BLANCHE DE CASTILLE

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOT. REALE NAPOLI

BLANCHE DE CASTILLE.

Cette reine, célèbre par ses vertus, par sa beauté, par son esprit, s'est acquis des droits réels à l'estime et à l'admiration par une conduite ferme et par beaucoup de prudence et d'habileté dans les circonstances les plus difficiles. Elle était fille d'Alphonse IX, roi de Castille, et, en 1200, elle épousa Louis, fils de Philippe-Auguste. Son époux, devenu roi sous le nom de Louis VIII, la fit, par son testament, régente du royaume, en 1226, autorité qu'elle ne devait exercer qu'à la mort de ce prince. L'état eût été déchiré par des factions si des mains inhabiles en eussent tenu les rênes. A chaque minorité les grands essayaient d'étendre leurs prérogatives, et de s'affranchir de plus en plus de l'autorité royale. Trop faible pour résister à une foule de rebelles, Blanche eut l'art de les diviser. L'Angleterre profitait des troubles de la France pour accroître sa puissance sur le continent : elle corrompit son ministre Dubourg, et empêcha que les hostilités étrangères ne fortifiassent les dissentions domestiques. Après un calme momentané, les barons reprirent les armes; ils usèrent de stratagême pour enlever le jeune roi. Leurs projets furent heureusement déjoués. Le zèle du comte de Champagne fit avorter une autre conspiration : on l'en punit en ravageant ses terres ; mais la régente et le jeune monarque reconnurent ses services en volant à son secours. Par-tout on voyait

Blanche aider son fils de ses conseils et l'animer par ses exemples : elle déploya sur-tout l'activité de son courage au siége de Belesme, dans le Perche, dont elle s'empara malgré le duc de Bretagne. Elle soutint la patience du soldat au milieu d'un hiver rigoureux ; et, malgré la résistance des Bretons, la place fut forcée de se rendre. Louis IX termina la guerre contre les Albigeois. Cette guerre couvre d'opprobre ceux qui en furent les premiers auteurs. Les Albigeois étaient des hommes simples, innocens, qui pouvaient errer sur des matières théologiques, mais que l'autorité ne devait point frapper, puisqu'ils ne troublaient point l'ordre civil. Tout le temps de la minorité fut troublé par des révoltes continuelles. Les grands vassaux étaient toujours battus et jamais soumis : l'obéissance leur était odieuse, et après une défaite ils regardaient comme un devoir sacré de nouveaux efforts qui les vengeassent de leurs mauvais succès ; il fallait la fermeté de Blanche et le génie prématuré de son fils pour conjurer des factions sans cesse renaissantes.

La reine maria le jeune roi à l'aînée des filles de Raimond II, comte de Provence ; mais elle ne voulut voir dans sa bru qu'une timide esclave. La tendresse que son époux lui témoignait lui était suspecte : elle ne pouvait souffrir que le sentiment le plus léger affaiblît l'ascendant qu'elle avait sur le cœur et les volontés de son fils : des scènes violentes troublaient quelquefois les plaisirs que l'hymen autorisait. Sa régence finit en 1235 ; mais son autorité

n'expira point avec son titre ; ses conseils étaient toujours des ordres, et ses volontés des lois. Son affection maternelle se manifesta d'une manière éclatante dans une maladie qu'eut le roi ; et son courage, qui ne s'était jamais démenti, succomba lorsqu'elle vit le danger qui menaçait une tête si chère. La jeunesse et la bonté du tempérament du monarque le sauvèrent. Il attribua sa guérison à une faveur spéciale de la Providence, et crut la reconnaître en réalisant le vœu indiscret d'aller porter la guerre dans la Palestine. Cette fois sa crédule piété l'emporta sur la volonté et le génie prévoyant de la reine-mère : elle lui représenta que son royaume commençait à peine à respirer ; que les grands, factieux sous sa minorité, et maintenant contenus par son âge, par sa présence, par la vigueur de son administration, ne tarderaient point à lever une tête audacieuse s'il venait à s'éloigner, car il n'était pas possible d'espérer que tous les barons consentissent à le suivre ; que ceux qui avaient des desseins coupables trouveraient des prétextes pour rester dans le royaume ; que ses peuples avaient besoin de repos ; qu'une croisade dépeuplerait les villes et les campagnes, laisserait à l'Angleterre la facilité d'envahir un pays sans défense ; que la sublimité, la sainteté du motif de cette guerre, ne donnaient point de garantie contre des malheurs qui pouvaient replonger la France dans un état affreux, et déchirer le cœur d'une mère qui avait placé sur son fils ses plus chères affections et toutes les pensées de son ame.

Ces exhortations, accompagnées de larmes, furent inutiles. Louis lui laissa la régence ; c'était diminuer en quelque sorte les maux que son entreprise devait faire à son peuple. Blanche usa du pouvoir avec son ancienne prudence. Lorsque la race des comtes de Toulouse fut éteinte, elle prit possession de leurs états, sous le nom d'Alphonse de France et de Jeanne, sa belle-fille..... Le pape voulant former une croisade contre l'empereur Conrad, elle défendit à ses peuples d'y prendre aucune part. La douleur que lui causa la captivité de son fils ne l'empêcha point d'employer toutes les mesures que lui permettait la situation de l'état pour briser ses fers. Toute sa vie fut active, et toutes ses actions honorèrent son esprit et son caractère. Elle mourut en 1252, et fut enterrée à l'abbaye de Maubuisson, qu'elle avait fondée. Elle eut trop de talens pour n'avoir pas beaucoup d'ennemis : elle mérita la haine des grands, parce qu'elle sut les dompter. On n'épargna point ses mœurs. Elle souffrit par politique les hommages du comte de Champagne : on en fit un amant heureux. Si elle eut des faiblesses, elles sont couvertes par de brillantes qualités ; et la postérité, qui n'est point, comme les contemporains, subjuguée par l'envie, la met à la tête des femmes les plus illustres qui aient gouverné les empires.

L.....e.

FORBIN.

Sergent del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

FORBIN.

Parmi les hommes qui ont illustré la marine française sous le règne de Louis XIV, Forbin se fait remarquer par sa bravoure, sa présence d'esprit, ses connaissances profondes de la tactique navale, et son zèle à remplir ses devoirs.

Ce marin célèbre naquit le 6 août 1656, au village de Gardanne, en Provence, d'une famille noble et ancienne. Sa jeunesse fut orageuse. Forbin était d'un caractère violent et absolu; il aimait les querelles, les plaisirs bruyans, et l'étude n'était pas sa passion favorite. Son goût pour l'indépendance ne pouvait guère s'accorder avec l'espèce de contrainte dans laquelle le retenait sa mère; il résolut de s'en affranchir. Son oncle, qui commandait une galère à Marseille, le prit sur son bord. Forbin avait déjà fait plusieurs campagnes avec lui lorsqu'une malheureuse affaire dans laquelle il tua son adversaire pensa lui fermer tout chemin à la fortune. Il fut condamné, au parlement d'Aix, à avoir la tête tranchée; mais il obtint des lettres de grace. Depuis 1680, il servit successivement sous le comte d'Estrées, en Amérique, et sous Duquesne, au bombardement d'Alger, où il fit preuve d'une rare intrépidité. Nommé lieutenant de vaisseau, et bientôt après major de l'ambassade que Louis XIV envoyait au roi de Siam, il reçut l'ordre de faire armer à Brest deux vaisseaux destinés à transporter l'ambassadeur et sa

suite. On mit à la voile le 23 mars 1685, et l'on arriva à la Barre de Siam le 23 septembre de la même année. Forbin fut chargé de tous les détails du cérémonial. Il plut tellement au roi, que ce prince conçut le desir de le retenir à sa cour, et le nomma grand amiral, et général de ses armées. Mais le premier ministre Constance, jaloux de son crédit auprès du roi, l'écartait de la cour sous divers prétextes. Forbin prévit alors que la jalousie des courtisans l'exposerait aux plus grands dangers; il revint en France sur la fin de juillet 1688, où l'on apprit, peu de temps après, la révolution arrivée à Siam, qui forçait les Français d'abandonner ce pays. A la même époque, une révolution plus étonnante avait lieu en Angleterre: Jacques II venait d'être détrôné par son gendre. Louis XIV arma contre l'usurpateur, et Forbin fut envoyé croiser dans la Manche. Il désola le commerce anglais, prit plusieurs vaisseaux de guerre, et brûla plusieurs convois. L'année suivante, il se joignit à l'intrépide Jean Bart. Tous deux escortaient une flotte marchande lorsqu'ils furent rencontrés par deux vaisseaux de guerre anglais : le combat fut sanglant et opiniâtre ; leurs vaisseaux ayant été totalement démâtés, ils furent obligés d'amener. Conduits à Plymouth, ils eurent le bonheur de s'évader. A leur retour en France, Louis, qui récompensait autant les belles défenses que les triomphes, les nomma capitaines de vaisseau.

Forbin, quelque temps après, vengea la France de la perfidie des Vénitiens, sur les terres desquels

plusieurs Français avaient été massacrés par les Impériaux. Il bloqua et bombarda Trieste, et brûla dans le port de Venise un vaisseau anglais que l'on armait pour le compte de l'empereur. Cette entreprise audacieuse lui fit un grand honneur, même parmi ses ennemis. Forbin ne se contenta pas de s'emparer de tout ce qui sortait de Venise, il humilia la république dans la personne de son provéditeur-général, dont il arrêta la galère, et qu'il força de venir à son bord. Il obligea ensuite tous les vaisseaux vénitiens qu'il rencontra de lui rendre les Français qui faisaient partie de leurs équipages. Toutes ces expéditions firent crier les Vénitiens; mais la cour de France, loin d'écouter leurs plaintes, récompensa Forbin.

On l'envoya, en 1706, croiser dans le Texel; il n'avait avec lui que cinq petits vaisseaux; il attaqua et battit une flotte anglaise plus nombreuse, et composée de tous gros vaisseaux de guerre de cinquante à soixante canons. Forbin, nommé chef d'escadre après cette victoire, se dirigea vers le nord, où il eut le bonheur de rencontrer différentes flottes anglaises destinées pour la Moscovie; il en prit ou coula la plus grande partie, et dissipa le reste. A son retour, il se réunit à Duguai-Trouin. Ces deux illustres marins combattirent avec avantage une escadre anglaise beaucoup supérieure à la leur. La réputation de Forbin le fit choisir par le ministre pour commander la flotte qui devait transporter en Ecosse Jacques III et les six mille hommes que la

France lui fournissait pour se joindre au parti qu'il prétendait avoir près d'Edimbourg. Forbin prévit le mauvais succès de l'expédition ; elle manqua totalement, et fut obligée de rentrer à Dunkerque, trois semaines après en être partie, sans avoir pu débarquer un seul homme. Le ministre de la marine, qui n'aimait pas le comte de Forbin, saisit cette occasion pour lui faire essuyer quelques désagrémens, qui l'engagèrent à demander sa retraite. Il l'obtint en 1710, avec une pension de 7000 liv. Depuis ce moment, Forbin vécut aux environs de Marseille, dans une terre dont il avait fait l'acquisition, et goûta long-temps, au milieu d'une société d'amis choisis, ce doux repos après lequel tous les hommes soupirent.

On a blâmé Forbin d'avoir eu souvent une présomption déplacée. Le reproche peut être fondé ; mais il ne faut pas oublier qu'il rendit beaucoup plus souvent justice au vrai mérite, et qu'il ne négligea jamais l'occasion d'attirer sur ses officiers les regards de ceux qui pouvaient les récompenser.

On sait que Jean Bart avait été oublié. Forbin représenta au roi que ce brave marin l'avait servi avec autant de zèle que lui. Louis, frappé d'un si noble procédé, dit à Louvois, qui était à ses côtés : « Le chevalier de Forbin vient de faire une action « bien généreuse, et qui n'a guère d'exemple dans « ma cour. »

Les Mémoires de Forbin ont été publiés en deux volumes. Ph. L. R.

CUMBERLAND.

Wootton pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CUMBERLAND.

Ce prince dut aux circonstances pénibles et orageuses dans lesquelles se trouvait sa maison, les exploits qui le recommandent à la postérité. La lignée protestante avait plutôt pour elle l'attachement raisonné des politiques et des hommes d'état, que l'affection de la multitude. La dynastie proscrite conservait de nombreux partisans, et ce furent leurs tentatives qui lui procurèrent la brillante victoire qui fixa le sort de la monarchie. Depuis Guillaume III, l'Angleterre, qui, sous le joug avilissant et tyrannique des Stuarts, était restée étrangère aux mouvemens de l'Europe, reprenait cette attitude imposante qu'elle avait eue sous les branches d'Yorck et de Lancastre : de là les diverses actions où Cumberland se distingua par sa bravoure et ses talens, lors même qu'il ne put décider la victoire en sa faveur.

Il était le second fils de Georges II, et naquit en Angleterre en 1721. Il se trouva, en 1743, à la bataille de Dettingen, petit village situé entre le Mein et les montagnes. Les Français étaient maîtres du cours de la rivière au-dessus et au-dessous du camp des Anglais : ces derniers étaient réduits, s'ils restaient dans cette position, à périr ou à mettre bas les armes. Ils tentèrent une sortie à la faveur de la nuit. Le maréchal de Noailles avait prévu ce mouvement, il avait pris des mesures qui devaient

causer la ruine totale de l'armée ennemie et la captivité de son roi. Une fausse manœuvre du comte de Grammont fit échouer le plan de l'habile général. Le combat fut très-vif; la valeur fut égale des deux côtés, et le seul avantage qu'obtinrent les Français fut de forcer, pendant le reste de la campagne, les alliés à l'inaction. Le duc de Cumberland fut blessé à côté de son père, auquel son sang-froid, sa bravoure, firent concevoir les plus brillantes espérances. Il fut chargé du commandement de l'armée des alliés à la bataille de Fontenoi. Son courage ardent l'emporta sur les conseils timides du vieux général Kœnigseek, qui voulait harceler les Français par une inaction forcée, et ne point exposer les troupes anglaises aux hasards d'un combat décisif. Le succès semblait justifier la résolution du prince; les cris de victoire retentissaient déja dans les bataillons anglais; la garnison de Tournai répondait du haut des remparts à ce signal d'alégresse. Le découragement s'était emparé des officiers français, lorsque le maréchal de Saxe changea, par une opération de génie, le destin de cette journée, et sauva l'honneur de nos armes. La perte de cette bataille n'eut point d'influence sur la Grande-Bretagne; mais le gain de celle de Culloden offrit Cumberland aux amis de la liberté civile et religieuse comme le libérateur de son pays, et comme celui qui avait eu le bonheur d'anéantir le germe des guerres civiles qui depuis soixante ans menaçaient la Grande-Bretagne. Le prince Edouard Stuart avait fait une ir-

ruption en Angleterre, où il entretenait des intelligences avec les catholiques, zélateurs passionnés de sa famille; il s'était emparé de plusieurs places considérables. Son parti s'était grossi d'une foule de mécontens, et sur-tout de montagnards écossais, dont l'existence est si misérable, qu'ils doivent peu redouter la mort. Il était à trente lieues de la capitale. Avec plus d'ardeur et de précipitation, il eut peut-être reconquis le trône de ses ancêtres; en se laissant intimider par la crainte d'une armée imaginaire, il donna le temps à ses ennemis d'en former une réelle.

Le duc de Cumberland, que l'on avait rappelé de Flandre, chassa d'abord l'ennemi de Carlisle, après neuf jours de siége, le 11 janvier 1746. Le 27 avril de la même année, il marcha contre l'armée du prétendant, qui était forte de huit mille hommes. La bataille dura depuis deux heures après-midi jusqu'à la nuit. L'acharnement fut terrible; les ressentimens politiques et religieux allumaient la rage dans toutes les ames. La supériorité de la discipline assura la victoire aux Anglais; mais ils en abusèrent; ceux qui avaient échappé dans le combat furent impitoyablement égorgés; on viola les épouses et les filles sur les cadavres fumans des maris et des pères; on ensevelit des familles entières sous les décombres des édifices où elles s'étaient réfugiées; une étendue de cinquante milles, transformée en désert, où le bétail ne fut pas plus épargné que les hommes, où l'aveugle fureur ne ménagea

ni les habitations ni les arbres, fut le déplorable monument de cette funeste guerre.

Cumberland ne fut pas heureux à Lawfeld, en 1747. Ce village, où il avait renfermé une partie de ses troupes, fut attaqué et repris plusieurs fois. Les Français, ayant battu l'aile gauche de l'ennemi, le maréchal de Saxe fit attaquer la droite. Les alliés perdirent dix mille hommes dans la seule défense du village. Le général français n'avait fait cette attaque que pour parvenir à s'emparer de Maëstricht; mais la retraite de Cumberland dans le duché de Limbourg, d'où il continuait à protéger cette place, fit avorter ce dessein. Ce fut après cette défaite que l'on apprit le traité par lequel la Russie mettait à la disposition de l'Angleterre cinquante mille Russes, moyennant un subside annuel de cent mille guinées : alors cette puissance, comme aujourd'hui, achetait le sang des hommes au poids de l'or.

Le duc de Cumberland mourut le 30 octobre 1765. L'histoire, en nous peignant le guerrier, se tait sur les qualités et les défauts de l'homme privé.

L.....e.

HIST. DE FRANCE.

CL.DE LE LORRAIN.

Boydel sc. *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

CLAUDE LE LORRAIN.

Les paysages de Claude le Lorrain sont des modèles de perfection : il a su joindre la beauté des sites à la vérité du coloris. Inférieur au Poussin, pour la richesse de la composition, il le surpasse dans la dégradation aérienne et la variété des effets de la lumière : il a le même avantage sur les Caraches, le Dominiquin, et tous les paysagistes de l'école italienne, si l'on en excepte Le Titien, qui possède une fierté de teintes que nul autre ne peut lui disputer. Quelques maîtres flamands sont supérieurs à Claude pour la finesse des détails et la grace du pinceau, mais il a rendu dans un plus grand goût le feuillé des arbres et le caractère de leurs différentes espèces.

Il ne dut son habileté, ni aux maîtres dont il reçut les premières leçons, ni à la vivacité d'un génie facile : son esprit s'était refusé dès l'enfance aux notions les plus simples. Né de parens obscurs, privé d'éducation, stupide en apparence, à peine savait-il écrire son nom. Les règles de la perspective, que lui donna Goffredi à Naples, semblaient être au-dessus de son intelligence, et ce fut inutilement qu'il s'appliqua à l'étude de la figure ; celles qu'il a introduites dans ses tableaux sont au-dessous de la médiocrité, et il ne s'aveuglait pas sur ce point, car le plus souvent, il confiait à quelque main étrangère le soin d'animer ses paysages. Il ne fut redevable de ses talens extraordinaires qu'à de longues méditations et à

un travail opiniâtre. Il passait une partie de son temps à contempler, dans les campagnes ou sur le rivage de la mer, les effets de la lumière du soleil aux différentes heures du jour; il observait les montagnes, l'horizon, les nuages, les tempêtes. Rentré chez lui plein de ses souvenirs, il prenait ses pinceaux, et ne les quittait que lorsqu'il était parvenu à reproduire sur la toile les objets qui l'avaient frappé. Aussi peut-on dire que ses tableaux rivalisent avec la nature; plus on les regarde, plus on trouve l'imitation parfaite.

Claude Gelée était né en 1600, dans le diocèse de Toul en Lorraine, d'où lui vient son surnom. Après avoir quitté l'école, où il n'apprit rien, pour le métier de pâtissier, qui ne lui réussit pas davantage, il alla à Rome, et, faute d'occupation, se mit au service d'un peintre nommé Augustin Tassi, dont il apprêtait la nourriture et broyait les couleurs. C'est là qu'il prit du goût pour la peinture. Il alla à Naples, y passa deux années, revint à Rome, fit un voyage en Lorraine, et retourna enfin se fixer en Italie, où il se perfectionna. Il obtint la protection du pape Urbain VIII; et après avoir fourni une carrière laborieuse, également utile à sa gloire et à sa fortune, il mourut de la goutte, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ses ouvrages sont très-nombreux, et se sont toujours maintenus à un très-haut prix. Plusieurs graveurs, entre autres Wivarès et Woolet, ont travaillé d'après Claude le Lorrain, et lui-même a gravé à l'eau forte une suite de paysages. Il a laissé un grand nombre de dessins très-estimés. L.

des bienfaiteurs de l'humanité. Il nomma *Pensylvanie* la province qu'on lui avait cédée, parce qu'elle était couverte de bois, et il publia une charte de priviléges pour la colonie qu'il voulait y établir. En 1682, il arriva sur les bords de la Delaware, suivi d'un assez grand nombre de familles de quakers. Ne pensant pas que sa qualité d'Européen et une patente anglaise lui donnassent le droit de s'emparer du territoire des nations américaines sans leur consentement, il traita avec elles pour l'acquérir. Ces traités ne furent pas jurés, mais ils furent observés avec une bonne-foi qui concilia à la nouvelle colonie la bienveillance de ses voisins, et lui valut leurs secours. Ces peuples sauvages conservent encore aujourd'hui une tradition si fidèle de la franchise et de la loyauté de Penn, qu'ils ne montrent jamais plus de confiance dans les traités avec les états de l'Union que lorsque des quakers assistent aux conférences; *parce que*, disent-ils, *les descendans de Guillaume Penn ne souffriraient pas qu'on les trompât.* Ce législateur, égal et peut-être supérieur à tout ce que l'antiquité offre de plus illustre, fit reposer toutes ses institutions sur la double base de la propriété et de la liberté: il établit sur-tout une tolérance absolue; il voulut que tout homme qui reconnaîtrait un Dieu participât au droit de cité; que tout homme qui l'adorerait comme chrétien, de quelque secte qu'il fût, participât à l'autorité. Ce fut un spectacle bien nouveau qu'une société régie par la loi seule, un souverain que tout

le monde tutoyait, un gouvernement sans soldats et sans prêtres, des propriétaires sans procès et sans juges, des citoyens tous égaux, à la magistrature près; un peuple sans armes, et des voisins sans jalousie. A la faveur d'une entière liberté civile, politique et religieuse, la nouvelle colonie s'accrut si rapidement, que dès 1686 elle comptait 66 mille habitans; en 1775, ce nombre passait 300 mille. Après avoir fondé la belle ville de Philadelphie, Penn revint en Angleterre en 1684. La faveur de Jacques II, ancien ami de son père, et l'attachement que Penn témoigna toujours pour la famille des Stuarts, le firent, par la suite, accuser d'être un papiste, même un jésuite, déguisé sous les dehors d'un quaker; mais il se justifia pleinement de cette accusation, qui avait failli lui coûter ses biens et sa liberté. En 1699, il retourna en Pensylvanie avec sa famille, y fut reçu comme un père qui vient revoir ses enfans, trouva sa colonie heureuse et florissante, ses lois religieusement observées. Après avoir fait à la constitution des changemens que l'expérience lui fit juger nécessaires, il revint à Londres en 1701, pour défendre les intérêts de ses Pensylvains, qu'on avait voulu attaquer pendant son absence. Il jouit sous la reine Anne d'un grand crédit, fut honoré et chéri de cette princesse, et mourut en 1718, sous le règne de Georges Ier, emportant l'estime et les regrets de ses contemporains, et vraiment digne de l'admiration de la postérité.

F.

G. PENN.

West pinx.t London dire.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PENN.

Ce fut vers 1642, dans le temps où trois ou quatre sectes déchiraient la Grande-Bretagne par des guerres entreprises au nom de Dieu, qu'on vit naître la plus tolérante et la plus humaine de toutes celles qui sont sorties du christianisme, la secte des *Quakers*. Georges Fox, fils d'un tisserand, en fut le fondateur. C'était un homme ignorant et grossier, de mœurs irreprochables, d'un caractère sérieux et mélancolique. La lecture assidue de la Bible, la vie solitaire, l'habitude du jeûne, de la méditation et de la prière exaltèrent son imagination : il eut des visions, des extases, crut qu'il éprouvait l'inspiration des prophètes et des apôtres, et prétendit, en adoptant la plupart des principes des anabaptistes, ramener le christianisme à sa pureté et à sa simplicité primitives. La religion qu'il prêcha, toute spirituelle et toute intérieure, consistait à croire en un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur, à imiter la vie et à suivre la morale de J. C., à réprimer ses passions, remplir ses devoirs, chérir et aider ses frères, et vivre en paix avec tout le monde. Elle n'admettait ni ministres, ni cérémonies religieuses ; réduisait le culte à des assemblées où tout fidèle pouvant à son tour devenir apôtre, attendait, pour parler, l'inspiration divine. Cette inspiration se manifestait ordinairement par un tremblement qui a valu à la secte le nom de *Quakers* (trembleurs). Du reste,

Fox faisait à ses disciples une loi rigoureuse de ne jamais porter les armes, de s'abstenir de tout serment, de souffrir sans se plaindre les injustices et les injures, de ne se découvrir devant personne, de tutoyer tout le monde, de n'employer aucune des qualifications que la politesse a introduites ou que l'orgueil exige, de ne se soumettre ni à l'autorité de l'usage ni aux caprices de la mode, de rejeter les superfluités du luxe, et de fuir les dissipations de la société. En prêchant sa doctrine, Fox attaquait les ministres de tous les cultes et la corruption de tous les ordres : on le persécuta ; il souffrit avec une courageuse résignation la prison et les outrages ; et comme l'enthousiasme est une maladie qui se gagne aisément, il compta bientôt de nouveaux prosélytes. Cromwel, instruit des progrès de cette secte, voulut la connaître, et crut pouvoir la mettre dans ses intérêts. N'ayant pas réussi à la corrompre, il cessa promptement de la protéger, avouant que c'était la seule religion contre laquelle il avait échoué avec de l'argent. Après la restauration, et sous une partie du règne de Charles II, les quakers furent poursuivis avec sévérité, non pour leur croyance, mais pour ne vouloir pas payer les dîmes au clergé, et prêter les sermens prescrits par la loi. Jusque-là ils n'avaient encore compté de partisans que dans la classe inférieure du peuple : deux nouveaux disciples, aussi distingués par leur mérite personnel que par leur rang, firent bientôt rejaillir sur la secte une partie de la considération dont ils jouissaient

eux-mêmes; ce fut Robert Barclay, et sur-tout Guillaume Penn.

Celui-ci, fils du chevalier Penn, amiral d'Angleterre, naquit en 1644. Tandis qu'il terminait ses études à Oxford, un quaker, Thomas Loe, entreprit de le convertir, et y réussit. Le jeune Penn était vif, naturellement éloquent; il avait de l'ascendant dans sa physionomie et dans ses manières; il gagna à son tour plusieurs de ses camarades, en forma une petite société, et se trouva chef de secte à seize ans. Renvoyé du collége, il revint chez son père, fut réprimandé, et même battu, souffrit patiemment pour ce qu'il regardait comme la bonne cause, vint en France, y resta deux ans pour terminer son éducation, puis alla en Irlande administrer un bien considérable que son père y possédait. Là, de nouvelles prédications de Loe, et, selon d'autres, la perte d'une maîtresse chérie, achevèrent sa vocation. Il embrassa publiquement le quakérisme, prêcha, et fut mis en prison. L'amiral ayant rappelé son fils près de lui, fit inutilement de nouveaux efforts pour obtenir qu'il renonçât à ses opinions, ou du moins qu'il s'abstînt de les manifester. Le jeune homme fut inflexible, et ne voulut pas même consentir à ôter son chapeau devant le roi et devant le duc d'Yorck, et à ne pas les tutoyer. Chassé de la maison paternelle, il prêcha dans Londres; et comme il était jeune, beau et bien fait, les femmes de la cour et de la ville accoururent pour l'entendre. Ce fut alors que, lié avec Barclay,

il donna une forme plus régulière à la doctrine des quakers, et sur-tout la débarrassa des absurdités qu'y avait mêlées un fanatisme ignorant et grossier. Il fut mis en prison plusieurs fois, mais le crédit de l'amiral, qui ne pouvait se résoudre à abandonner son fils, et la faveur du duc d'Yorck, depuis Jacques II, le firent remettre en liberté. Après avoir perdu son père, avec lequel il s'était réconcilié, Penn se trouva possesseur d'une fortune considérable, et n'en persévéra pas moins dans ses opinions et dans sa conduite. Fox et lui passèrent sur le continent, pour y répandre leur doctrine. Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam; mais ce qui leur fit le plus d'honneur, fut l'accueil distingué qu'ils reçurent de la princesse palatine Elisabeth, tante de Georges Ier, roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit et par son savoir, qui vivait alors à la Haye. Penn n'avait jusque-là figuré que comme chef de secte; une circonstance nouvelle en fit un grand homme. Parmi les biens dont il avait hérité, se trouvait une dette de la couronne, pour des avances faites par l'amiral. Après en avoir longtemps demandé le paiement, Penn obtint enfin, au lieu d'argent, la propriété absolue d'un territoire immense en Amérique, sous l'allégeance de la couronne d'Angleterre.

Voilà donc un quaker devenu souverain, revêtu du droit de faire des lois, d'établir un gouvernement, de concéder des terres, de lever des taxes. L'usage que Penn fit de ce droit le place au rang

ils espéraient recouvrer la supériorité qu'ils avaient perdue. Leur attente fut trompée; M. de Suffren alla hiverner à Achem, sur la côte occidentale de l'île de Sumatra; il y trouva des vivres et des munitions, par l'effet des mesures qu'il avait prises d'avance et par ce moyen, il arriva à la côte en même temps que l'escadre anglaise. Il lui livra, en juin 1783, un nouveau combat dans lequel il conserva sa supériorité accoutumée. Peu de jours après on reçut la nouvelle de la paix.

Le bailli de Suffren revint en France en 1784. Il y reçut l'accueil le plus flatteur. Une quatrième place de vice-amiral fut créée uniquement pour lui, et supprimée à sa mort; et il fut nommé chevalier des ordres.

Au-coup d'œil le plus sûr, à un sang froid imperturbable dans l'action, le bailli de Suffren joignait une activité singulière, des connaissances très-étendues, et une vivacité d'esprit qui lui faisait découvrir des ressources dans des circonstances où tout autre que lui eût désespéré d'en trouver. Il jugeait les hommes et les appréciait avec une pénétration et une sagacité particulière. S'il fut sévère à l'égard de quelques-uns des chefs qui commandaient sous ses ordres, personne ne contesta le mérite des officiers qu'il choisit pour les remplacer et de ceux pour lesquels il marqua de la préférence. Il avait l'art de se concilier le cœur de ses matelots, et la confiance qu'il leur inspirait allait jusqu'à l'enthousiasme, et même jusqu'à la superstition. Il est peut-être le seul amiral qui ait

cru pouvoir quitter son vaisseau au moment du combat, et passer sur une frégate pour observer et diriger d'une manière plus sure les mouvemens de son armée; sa bravoure était trop connue pour que ses ennemis même se soient permis de censurer cette démarche. L'histoire de sa campagne dans les mers de l'Inde est un ouvrage aussi intéressant qu'instructif pour les officiers de la marine, sous plusieurs rapports, entre autres sous celui de la tactique navale.

M.

SUFFREN.

Sergent del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE BAILLI DE SUFFREN.

Le bailli de Suffren-Saint-Tropès, chevalier des ordres, vice-amiral, grand'croix de l'ordre de Malte et ambassadeur de la religion en France, mort en 1788, à l'âge d'environ soixante ans, est considéré généralement comme un des meilleurs officiers-généraux de la marine française. Né en Provence, il entra au service en 1743. On était alors en guerre; il fit plusieurs campagnes, et fut fait prisonnier en 1747. Dans la guerre de 1756, il était au combat de Mahon, et fut pris une seconde fois, en 1759, au combat de Lagos, où les Anglais attaquèrent l'escadre française sous le canon des forts portugais. Il commandait un chébec en 1765, à la malheureuse expédition de Larrache, et fut nommé en 1778 pour commander un des vaisseaux de l'escadre de M. d'Estaing. Il se distingua dans cette campagne, et peu de temps après son retour, en 1781, il fut choisi pour aller, à la tête d'une division de cinq vaisseaux, conduire des renforts au Cap de Bonne-Espérance, et se joindre à l'escadre de l'Inde.

Dans la traversée, il rencontra dans le port de la Praya, à Saint-Jago, une des îles du cap Vert, une escadre anglaise envoyée pour s'emparer du Cap. Pour sauver cet établissement, il fallait y arriver avant elle. Ce motif, et peut-être aussi le souvenir du combat de Lagos, porta M. de Suffren à attaquer cette escadre, mouillée sous la protection des

forts portugais, il la désempara, et continuant sa route, il remplit sa mission, et les Anglais, qui arrivèrent après lui au Cap, n'osèrent rien entreprendre contre cet établissement.

Au commencement de 1782, à la mort du commandant de l'escadre française dans l'Inde, M. de Suffren lui succéda, et déploya des talens et une activité extraordinaire. En sept mois il livra quatre combats à l'amiral Hughes, et reprit en trois jours le fort de Trinquemale, que les Anglais avaient enlevé aux Hollandais. La prise de ce fort, situé sur la côte orientale de l'île de Ceylan, le mit en possession d'un des plus beaux ports de l'univers, et lui assura la prépondérance dans ces parages. Ces succès rétablirent la réputation des armes françaises dans l'Inde; ils donnèrent à Hyder-Ali plus de confiance dans son alliance avec la France, et l'excitèrent à faire de plus grands efforts contre l'ennemi commun.

Cependant le reversement de la mousson arriva, époque à laquelle les vaisseaux ne peuvent rester à la côte de Coromandel sans courir les plus grands dangers. Les Anglais gagnèrent la côte de Malabar et Bombay, où ils devaient trouver des secours de toute espèce. Ils savaient que Trinquemale ne pouvaient offrir aucune ressource à l'escadre française, et ils ne doutaient pas que M. de Suffren ne fût forcé d'aller, suivant l'usage ordinaire, se ravitailler à l'Ile-de-France, à 1500 lieues du théâtre de la guerre. Certains alors de se trouver les premiers à la côte de Coromandel, au retour de la belle saison,

THOMPSON.

Vertue del.t *Landen direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

THOMPSON.

Jacques Thompson, fils du ministre d'Ednam, dans le comté de Roxburgh en Ecosse, naquit dans ce lieu, le 11 septembre 1700. Il pouvait dire comme Voltaire : *Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.* Avant d'entrer au college, il avait déja manifesté son goût et son talent pour la poésie, par de petites pièces ingénieuses et faciles. Destiné par son père à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Edimbourg, pour étudier la théologie. A la fin de son cours, son professeur lui donna pour sujet d'un exercice public l'explication d'un psaume où David célèbre la grandeur et la majesté de Dieu. Le jeune Thompson, inspiré par le génie du psalmiste, s'était élevé à la hauteur de son sujet; et, au lieu d'un commentaire théologique, il prononça une paraphrase brillante, qui transporta l'auditoire et mécontenta le professeur. Thompson comprit alors qu'il fallait choisir entre le séminaire et le Parnasse : il quitta le clergé pour la poésie, et la ville d'Edimbourg pour la capitale de l'Angleterre.

Thompson vint à Londres avec son poëme de *l'Hiver*, qui forme à présent le dernier chant des *Saisons*, et le proposa à tous les libraires, qui refusèrent d'imprimer les vers d'un poète inconnu. Enfin un d'entre eux l'acheta à bas prix, et commençait à s'en repentir, lorsqu'un homme de lettres le lut par hasard, en devint enthousiaste, et le prôna

de maison en maison. L'ouvrage réussit ; ses beautés mâles furent senties, et l'auteur prit rang parmi les bons poètes de l'Angleterre. *L'Eté* parut ensuite. L'année suivante, Thompson publia *le Printemps ; l'Automne* ne fut imprimé que trois ans après. Thompson avait, dans cet intervalle, composé un poëme *sur Newton*, sa tragédie de *Sophonisbe*, et un poëme politique intitulé *l'Angleterre*. Ce dernier ouvrage, dirigé contre le ministère, fit beaucoup de tort à la fortune de son auteur, mais en le rangeant dans le parti des wighs, il lui valut l'amitié de Lyttleton. Ce lord, si distingué dans le parti de l'opposition, par ses vertus et par son éloquence, présenta Thompson au prince de Galles, qui lui fit un accueil flatteur, et l'interrogea même sur l'état de ses affaires. « Elles sont, lui répondit le chantre des *Saisons*, « dans une posture plus poétique que jamais ». Le prince lui accorda une pension de cent livres sterling. C'était à la mort des deux Talbot que Thompson devait cette posture poétique. Protégé particulièrement par le chancelier, il avait accompagné son fils dans ses voyages ; mais, à son retour, Thompson eut le malheur de perdre son jeune ami, et bientôt après son protecteur.

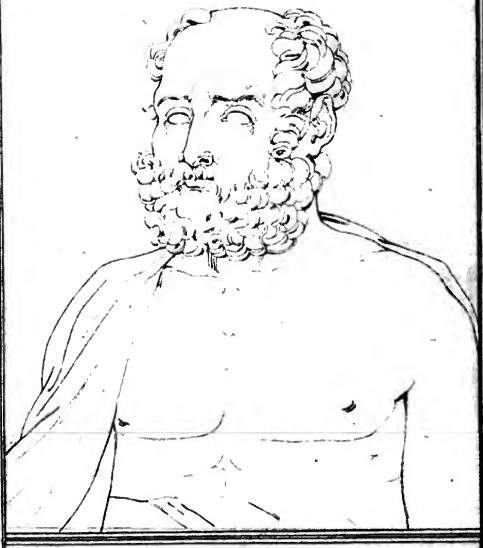
La pension du prince lui donna les moyens de se livrer à ses goûts sans s'inquiéter de la fortune. Après avoir exprimé ses regrets et sa reconnaissance dans des vers *à la mémoire du lord Talbot*, Thompson publia son poëme intitulé *Liberté*. « J'essayai, « dit Johnson, de lire ce poëme quand il parut ; j'y

« renonçai bientôt : je n'en dirai donc ni bien ni « mal ». Thompson fut plus heureux au théâtre. *Tancrède et Sigismond*, tragédie en cinq actes, représentée en 1745, eut un véritable succès : le sujet en est tiré, comme on sait, d'une nouvelle de Gilblas, *le Mariage de vengeance*. Peu de pièces offrent un intérêt aussi vif, aussi touchant. Les Anglais la regardent avec raison comme un chef-d'œuvre : elle est restée au théâtre, et on la revoit toujours avec plaisir. Enfin Thompson venait d'achever *le Château de l'Indolence*, celui de ses ouvrages qu'il avait le plus travaillé, lorqu'il mourut d'un rhume négligé, le 27 août 1748. Le lord Lyttleton lui avait fait obtenir deux ans auparavant la place d'inspecteur des Iles-sous-le-Vent, qui lui rapportait trois cents liv. sterl. (plus de sept mille francs.)

De tous les ouvrages de Thompson, le plus estimé, et celui qui mérite le plus de l'être, est, sans contredit, son poëme des *Saisons*. C'est dans cette admirable composition qu'il faut apprécier son génie. *Les Saisons* font d'ailleurs époque dans l'histoire de la poésie ; ce n'est pas que ce soit le premier poëme descriptif proprement dit, puisqu'avant sa publication on admirait déja *The Cooper's hill, the Park*, de Waller, et *the Windsor Forest*, de Pope ; mais c'est le premier ouvrage où l'on ait vu la poésie descriptive traiter un sujet d'un intérêt général : ce n'est point un petit coin de la nature, c'est la nature entière que l'auteur

renferme dans son poëme. Ce genre, comme genre à part, est sans doute éminemment vicieux ; les imitateurs de Thompson, qui n'avaient point la tournure de son talent, l'ont bien prouvé : mais lorsque la critique attaque justement ces sortes de poëmes, le chantre anglais est toujours l'objet d'une honorable exception. On reconnaît dans *les Saisons* une composition originale : au lieu de quatre chants froidement descriptifs, l'auteur adresse quatre hymnes sublimes à la nature. Chez Thompson tout est vie et végétation ; il ne raisonne pas sur les travaux de la campagne, il les peint de la manière la plus séduisante et la plus vraie, et les vers du poète vous font assister à tous les grands spectacles de la nature. Mais en faisant l'éloge *des Saisons*, il faut avouer qu'il s'y rencontre quelques taches légères ; des idées vagues, des tours souvent répétés, et une profusion d'ornemens qui fait desirer du repos ; quelquefois aussi le vers de Thompson devient obscur par trop de hardiesse, et manque de douceur et d'harmonie ; mais ces défauts n'empêchent point que ce poëme ne soit une des productions les plus attachantes et les plus sublimes de la littérature moderne.

Ph. L. R.



ARISTIDE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ARISTIDE.

Il ne faut qu'un trait pour peindre Aristide : il fut le plus juste et le plus vertueux de tous les Athéniens ; il fit moins peut-être pour leur gloire que Thémistocle et Périclès, mais il fit plus pour leur bonheur. Son exemple arrêta quelque temps la dépravation des mœurs, et il a mérité que la postérité, sévère mais équitable, appelât de son nom les hommes qui ne s'écartent jamais du sentier de la probité et de la justice.

Aristide naquit au bourg d'Alopèce, dans l'Attique, et entra de bonne heure dans les emplois de la république. Un homme dont les projets étaient vastes, dont le génie était souple, hardi, plein de ruse et de finesse, et dont l'ambition était immense, prétendait alors à l'honneur de gouverner Athènes ; cet homme était Thémistocle. Le peuple, dont il favorisait les prétentions, accueillait tous ses projets, et l'élevait chaque jour vers la souveraine puissance. Aristide, admirateur des lois de Lycurgue, et penchant pour le gouvernement aristocratique, contraria par conséquent les desseins de Thémistocle. La république souffrit quelquefois de leur mésintelligence, car si l'un proposait quelque chose d'avantageux, l'autre s'y opposait sur-le-champ ; non parce que cela était préjudiciable, mais parce que l'adoption du projet pouvait augmenter le crédit de celui qui en avait eu l'idée.

Chez Thémistocle, cette manière d'agir pouvait venir d'une jalousie indigne d'un grand caractère; chez Aristide, c'était au seul amour de la patrie, au desir d'éloigner son rival du pouvoir absolu, qu'il fallait rapporter cette opposition constante à traverser ses desseins. Leur rivalité cependant céda au danger qui menaçait la Grèce. Datis, envoyé par le roi de Perse, avait débarqué à Marathon une armée considérable, qui déja ravageait le pays et s'approchait d'Athènes. Thémistocle et Aristide furent du nombre des dix généraux qui devaient s'opposer aux barbares. Ces dix généraux commandaient chacun un jour. Le jour d'Aristide étant venu, il remit le commandement à Miltiade, dont il connaissait les talens militaires et la valeur éprouvée, se trouvant heureux d'obéir à celui qui avait le plus d'expérience. Aristide se trouva à la célèbre bataille de Marathon, et fut chargé, après la victoire, de la garde des prisonniers et du butin, emploi dont il s'acquitta à la satisfaction de toute l'armée. L'année suivante il fut nommé archonte, et reçut le surnom glorieux de *Juste*. Son intégrité fut le prétexte de sa perte. Thémistocle représentant qu'il ne se servait de ses vertus que pour s'emparer du pouvoir suprême, qu'en jugeant tout par lui-même il avait aboli les tribunaux, et qu'il se formait insensiblement une monarchie sans pompe et sans gardes, le peuple d'Athènes, le plus injuste de tous les peuples, bannit Aristide pour dix ans, par la voie de l'ostracisme. Ce fut dans cette occasion

qu'un paysan, ne le connaissant pas, vint le prier de mettre sur sa coquille le nom d'*Aristide;* l'illustre Athénien lui demanda si celui qu'il voulait bannir lui avait fait quelque tort: « Aucun, répondit « cet homme; mais je souffre impatiemment de « l'entendre toujours appeler *le Juste* ». Aristide, sans répondre un seul mot, prit la coquille, écrivit son nom, et la rendit.

Aristide fut rappellé au bout de trois ans d'exil, et son rappel sauva la Grèce, alors menacée par les armes de Xercès. Ce grand homme oubliant ses querelles avec Thémistocle, qui l'avait fait bannir, fut au-devant de ce général, et contribua fortement à la victoire de Salamine. Aristide fut depuis choisi pour commander les troupes athéniennes; il vainquit Marconius, lieutenant du roi de Perse, à la journée de Platée, et cette grande action est le seul exploit mémorable que l'histoire nous ait conservé de lui. Peu de temps après, on vit Aristide défendre Thémistocle, que le peuple condamnait à l'exil, représenter tous les services que ce général avait rendus à l'état, et vanter son courage, la grandeur de son génie et l'éclat de ses victoires. En se conduisant d'une manière aussi noble, Aristide se montra proprement l'homme de la république, dont tous les desirs sont remplis pourvu qu'elle soit bien servie. Devenu pour la troisième fois général avec Cimon, Aristide se concilia si bien les Grecs, mécontens de Pausanias, roi de Lacédémone, qu'il leur persuada de donner aux Athéniens le commandement-général

de la Grèce. Ce fut en cette occasion qu'on le choisit seul pour prendre connaissance des richesses de toutes les villes grecques, et pour régler ce que chacune d'elles devait payer tous les ans au trésor établi dans l'île de Délos. Dans cet emploi délicat, mais honorable, il se conduisit avec tant de justice, tant de prudence, tant de désintéressement, qu'il satisfit tout le monde, et mérita que le temps de son administration fût nommé le siècle d'or.

L'année de la mort de ce grand homme est incertaine; ce que tous les historiens s'accordent à dire, c'est qu'il mourut dans l'indigence; on prétend même que la république fit les frais de ses funérailles, et Plutarque assure que ses filles furent mariées aux dépens du Prytanée.

Ph. L. R.

JUSTINIEN.

N. pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

JUSTINIEN.

Né à Tauresium, petit village de la Dardanie, en 483, Justinien dut son élévation à son oncle Justin, simple paysan dans les campagnes de la Thrace, et qui, dans un siècle où la force du corps tenait lieu de talent, passa du rang de simple garde de l'empereur, au poste éminent de général, de comte, de tribun, de sénateur; et se trouva, après la mort d'Anastase et sur le déclin de sa vie, maître de la plus belle partie de l'univers. Cet empereur porta sur le trône l'ignorance d'un sauvage. Son neveu Justinien, qu'il avait appelé près de lui, se montra d'abord cruel et vindicatif: il fit périr l'eunuque Amantius, traître envers la famille d'Anastase; et Vitallien, qui était resté à la tête d'un puissant corps de troupes, et qui, sur la foi des sermens et des traités, sous la garantie des honneurs consulaires, était entré en ami dans le palais de l'empereur. Il fut tué dans un festin, après avoir reçu les embrassemens de Justin et de son neveu. Celui-ci se déclara l'auteur de ce crime; il s'empara des dépouilles du mort, et le remplaça dans le grade de général des armées d'orient. Depuis ce moment, Justinien eut soin de gagner l'affection du peuple par des libéralités excessives: il donna entre autres plusieurs spectacles, dans l'un desquels il fit conduire vingt lions, trente léopards, et un grand nombre d'autres bêtes féroces.

Le peuple, dont il était l'idole, vit avec joie son association à l'empire qui eut lieu le 1er août 527: il était alors âgé de quarante-cinq ans. Justinien reçut le diadême des mains de son oncle. Peu de jours après, sa mort rendit Justinien seul maître de l'empire. Théodora, sa femme, avait été déclarée impératrice: elle prit alors le plus grand ascendant sur son esprit, et se mêla, pour le malheur des peuples, des affaires du gouvernement. Cette femme, que l'histoire a signalée comme l'opprobre de son sexe, était de la plus basse origine: son père, Acace, était chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mère en fit une courtisane, célèbre par ses débauches. Justinien grossit la foule de ses adorateurs. Elle fut d'abord sa maîtresse; mais bientôt, aveuglé par sa passion, il en fit sa femme. Il n'était alors que sénateur. Monté sur le trône, il eut à se louer de la fermeté de son caractère. Constantinople était livré à tous les feux de la sédition. Les *bleus* et les *verds*, dit Procope, se battaient avec acharnement. Justinien ayant ordonné d'arrêter les séditieux et de les mettre à mort, la révolte devint générale; Hypace, neveu d'Anastase, est proclamé empereur. Justinien voulait fuir en Thrace: il allait, par cette lâche démarche, perdre la couronne, ou s'en montrer tout-à-fait indigne; Théodora ranima son courage, par un discours et par des sentimens qui semblaient devoir appartenir à un autre caractère. La conspiration fut éteinte, et les deux prétendans à l'empire,

Hypace et Pompée, qui paraissaient être les chefs de l'insurrection, furent immolés aux pieds du prince triomphant.

Le règne de Justinien se fût écoulé sans gloire s'il n'avait pas eu Bélisaire pour général. Les Goths et les Vandales avaient obtenu des établissemens en Afrique et en Europe, qu'ils conservaient plus par la faiblesse que par la volonté des empereurs. Justinien, animé par un zèle fanatique contre les ariens, résolut de combattre Gelimer, qui protégeait cette communion, malgré les avis de Jean de Cappadoce, ministre habile, que les intrigues de Théodora avaient réduit à une condition privée, mais qui croyait toujours devoir des conseils à son prince. Les talens de Bélisaire couronnèrent du plus brillant succès une entreprise qui paraissait téméraire. Toutes les places importantes de l'Afrique, la Sardaigne, la Corse, Majorque et Minorque, se soumirent au joug du vainqueur; et le roi des Vandales orna le triomphe de l'illustre général. Un eunuque nommé Salomon ne fut pas moins heureux contre les Maures, qu'ils soumit à l'empire après une victoire éclatante. Bélisaire obtint les succès les plus brillans en Italie, où le crime de Théodat, qui avait fait périr Amalafonte, fille de l'illustre Théodoric, avait fourni un prétexte de guerre à Justinien. Après une longue et opiniâtre résistance de la part des barbares, l'empire des Goths fut détruit. Tant de succès allumèrent la jalousie de l'empereur, et Bélisaire n'obtint point un second triomphe, qui eût été aussi mérité que le

premier. Les victoires de Cosroës, roi de Perse, forcèrent de le rappeler d'occident en orient. Il trouva les troupes dispersées ou battues, les généraux découragés: il rappela la confiance et la victoire; mais elles abandonnèrent l'armée à l'instant où de nouvelles intrigues le forcèrent à s'éloigner de ce nouveau théâtre de gloire. Une conspiration se forma contre Justinien. Artaban, auquel il avait refusé sa nièce, résolut de s'en venger en le faisant périr. L'attentat fut prévenu, et l'empereur, par une générosité qui ne semblait point tenir de son caractère, lui conserva la vie, et même lui confia ensuite des emplois délicats.

Bélisaire, constamment l'objet de la jalousie, lui fut utile jusqu'au dernier moment de sa vie. Les Huns s'avançaient vers Constantinople; des tremblemens de terre avaient détruit les fortifications qui la défendaient; les troupes étaient dispersés en Perse, en Italie, en Afrique: Bélisaire paraît; les jeunes gens, les vieillards se réunissent sous ses ordres; et les ennemis, malgré leurs premières victoires, sont forcés de repasser le Danube.

Justinien mourut en 565, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, après en avoir régné trente-huit.

Considéré comme prince, Justinien ne montra ni indépendance dans l'esprit, ni fermeté dans le caractère. On ne le vit point à la tête des armées. La faiblesse de son administration, et sa jalousie contre les talens, décelaient un homme instrument servile des actions d'autrui. Il se mêla de théologie, et fut

intolérant. Les Juifs et les Ariens éprouvèrent les tristes effets de son zèle persécuteur. Fastueux et vain, il assigna des sommes immenses pour des édifices. Il fit rebâtir l'église Sainte-Sophie, brûlée dans les guerres des *bleus* et des *verds;* mais il montra la parcimonie d'un ignorant barbare en abolissant les écoles de la Grèce, qui avaient été les pépinières de tant de personnages illustres. Ses édits imposèrent silence aux philosophes. Il supprima la dignité de consul, qui n'offrait plus qu'un titre consacré par de grands souvenirs, mais dépouillé d'autorité réelle. Il fit gémir le peuple sous le poids des taxes. Il affaiblit l'esprit militaire, en tolérant le mariage des soldats romains avec les veuves et les filles des barbares; en les laissant sans récompense; en souffrant que des vétérans couverts de blessures fussent réduits à solliciter la pitié. Cependant les tributs étaient exigés avec une rigueur révoltante; les confiscations, les monopoles, ajoutaient au poids des impôts, et achevaient d'accabler les sujets de l'empire. Le seul monument qui ait immortalisé le nom de Justinien est le code qu'il fit rédiger. Cette entreprise eût exigé une tête philosophique, mais il n'existait alors que des jurisconsultes. Les lois qui furent portées sous le règne de cet empereur conservent l'empreinte de son caractère versatile et de son génie fiscal; sans cesse on les voit reparaître sous de nouvelles formes. Un heureux concours de circonstances fit éclore des hommes habiles sous son règne, tels que Bélisaire et Narsès. Son ingratitude

ne put fatiguer la fidélité du premier, et il ne vécut point assez pour punir le dernier de ses services. Ce fut sous son règne que des moines apportèrent de la Chine l'insecte qui produit la soie, objet d'un luxe inconnu jusqu'alors.

Cette époque fut encore remarquable par une foule de convulsions de la nature; il ne se passa presque point d'année où l'empire ne fût affligé par un tremblement de terre ou par des hivers rigoureux.

L.....e.

OVIDE.

NAPOLI

London direxit

OVIDE.

Publius Ovidius Naso naquit à Sulmone, ville de l'Abruzze citérieure, dans le pays des Péligniens, l'an 711e de la fondation de Rome, et le 43e avant J. C., sous le consulat d'Hirtius et de Pansa. Il était de famille équestre. Ses parens, qui le destinaient au barreau, l'envoyèrent à Rome, où il étudia la grammaire et la rétherique sous les maîtres les plus habiles. Son esprit était trop prompt et trop facile pour qu'il ne fît pas, même sans travail, de très-rapides progrès. A l'âge de seize ans il partit pour Athènes, se rendit la langue des Grecs familière, et se pénétra des beautés de leur littérature. De retour à Rome, il se livra, par condescendance pour les desirs de son père, aux exercices préparatoires du barreau, déclama avec succès dans les écoles, et bientôt après se chargea de plusieurs causes réelles qu'il eut le bonheur de gagner. Sa nouvelle profession ne lui en devint pas plus chère. Son penchant pour la poésie, qui s'était montré dès ses premières années, et que les avis paternels avaient eu bien de la peine à réprimer, acquit de jour en jour de nouvelles forces, et devint insurmontable. Son père étant mort, il put s'y livrer sans réserve comme sans obstacle. Il lut au peuple, suivant l'usage du temps, des vers qui furent fort applaudis : son nom devint célèbre dans Rome. Il rechercha la société des hommes qui brillaient alors

dans les lettres, et il fut lui-même recherché par ceux qui débutaient dans cette carrière. Macer, Bassus, Ponticus, Properce, Gallus, Tibulle et Horace, étaient ses amis. Il ne fit que voir Virgile. Auguste, protecteur des lettres, moitié par goût, moitié par politique, se fit présenter Ovide et lui fit l'accueil le plus flatteur : il l'éleva même à certains emplois honorables qui apparemment ne devaient pas dérober beaucoup de temps à la poésie, autrement Ovide ne les eût pas acceptés.

Il avait été marié fort jeune une pemière fois. La femme qu'il avait épousée n'était pas de son choix et ne lui plaisait pas : il la répudia pour en prendre une autre, qui eut le même sort. Il en prit une troisième, qu'il garda, et à laquelle il resta tendrement attaché.

Ovide était heureux. Les agrémens de sa personne et de son esprit ; le charme de ses ouvrages, tous consacrés à l'amour, le faisaient aimer des femmes, qu'il adorait. La sûreté de son commerce, son caractère exempt d'orgueil et d'envie le faisaient estimer et chérir des hommes. Il composait sans cesse des vers, c'était sa plus douce jouissance, et il allait ainsi à la gloire par le plaisir. Il avait atteint, au milieu de toutes les voluptés, la cinquantième année de son âge, lorsqu'un événement, dont les causes sont encore un mystère, vint le plonger dans une infortune qui dura autant que sa vie. Auguste le relégua à Tomes, ville de la Scythie d'Europe, sur les bords du Pont-Euxin. Un

nombre infini de savans et de critiques, parmi lesquels il faut compter Voltaire, se sont épuisés en conjectures sur ce qui avait pu porter Auguste à cet acte de rigueur, ou plutôt de tyrannie. Ovide lui-même nous apprend que sa disgrace eut deux causes, *ses vers et une erreur* (*carmen et error*). Le premier de ces motifs n'en pouvait pas être un. Quelle apparence qu'Auguste ait été si fort scandalisé des vers de *l'Art d'aimer*, où il ne se trouve pas une seule expression trop libre, lui qui continua toujours sa faveur à Horace, dont les poésies sont fréquemment souillées par les termes les plus obscènes? Le véritable grief d'Auguste était donc cette erreur dont Ovide parle. Mais quelle était cette erreur? Ovide dit souvent que ses yeux ont été coupables, qu'ils ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir; mais qu'ont-ils vu, ces yeux? voilà ce qu'il ne dit pas, ce qu'on ne sait pas, et ce qu'on ne saura probablement jamais. L'opinion la plus vraisemblable est qu'Ovide fut témoin, par hasard ou autrement, d'une aventure honteuse pour la famille impériale, et que peut être surprit-il Auguste en inceste avec sa fille Julie, ainsi que l'a avancé un écrivain presque contemporain. Quoi qu'il en soit, Ovide, exilé dans une terre barbare, sous un ciel rigoureux, eut le tort de ne supporter son malheur ni avec assez de courage ni avec assez de dignité. Il composa des élégies, où il se répandit en lamentations sans fin; et ce qui est bien pire encore, où il prodigua à son oppresseur les plus basses flatteries. Auguste mort,

il lui éleva un autel où il allait sacrifier tous les jours. Il continua ses adulations à Tibère, qui n'y fut pas plus sensible. Il mourut dans le lieu de son exil, après y avoir passé dix années, âgé d'environ soixante ans, vers l'an de Rome 770. Il s'était fait aimer, par sa douceur, de ses nouveaux compatriotes, qui l'avaient couronné de lauriers, et lui avaient accordé des priviléges flatteurs. Il avait appris leur langue, et composé en vers gètes un panégyrique d'Auguste.

Ovide est peut-être le plus bel esprit de l'ancienne Rome. Il n'a point la pureté de goût de Virgile ni d'Horace; il s'abandonne trop à sa facilité, il abuse des ressources de son esprit pour présenter la même idée sous plusieurs formes; il prodigue dans la plupart de ses descriptions, un luxe de circonstances et d'images qui les rend fatigantes; sa finesse dégénère quelquefois en subtilité, et même en jeux de mots; mais par combien de qualités brillantes ne rachète-t-il pas ces défauts, ou plutôt ces défauts eux-mêmes ne sont-ils pas l'abus et en même temps la preuve des plus rares qualités? *Les Métamorphoses* sont le chef-d'œuvre d'Ovide. On a toujours admiré l'art infini avec lequel il a su lier entre elles une foule d'aventures qui n'avaient souvent aucun rapport, ni prochain ni éloigné. L'exécution du poëme n'est pas moins étonnante que la contexture. Jamais l'imagination et l'esprit n'ont déployé plus de richesses. Il est à remarquer qu'Ovide jeta au feu ses *Métamorphoses*,

comme Virgile y avait voulu jeter son *Enéide*, et qu'ainsi il n'a pas tenu à ces deux grands poètes que leurs plus beaux ouvrages ne fussent perdus pour leur gloire et pour nos plaisirs.

Les élégies amoureuses d'Ovide, connues sous le nom d'*Amours*, sont l'ouvrage de sa jeunesse: aussi ont-elles, comme le remarque Laharpe, tout l'éclat, toute la fraîcheur de l'âge où elles furent composées. Il y a plus de sensibilité dans celles de Tibulle, plus de passion dans celles de Properce; mais Ovide l'emporte par la grace et la facilité.

L'Art d'aimer, qui serait mieux nommé *l'Art de plaire*, n'est qu'un froid tissu des préceptes qu'il faut suivre pour séduire une femme. L'amour et l'amabilité sont les vrais moyens de plaire, et le poëme d'Ovide ne les donnera point à ceux qui ne les auront pas. Malheureusement ce poëme n'est pas seulement inutile: tout l'esprit d'Ovide n'a pas empêché qu'il ne fût ennuyeux.

Ses *Héroïdes* ont, avec les mêmes beautés, les mêmes défauts que tous ses autres ouvrages, et elles ont de plus un défaut qui leur est particulier: c'est de se ressembler toutes par le sujet. Dans toutes c'est une maîtresse abandonnée, qui se plaint de l'infidélité de son amant. Tout ce que le talent pouvait faire pour varier ce fonds monotone et uniforme, Ovide l'a fait; mais ce n'est point assez que l'auteur étonne, il faut que l'ouvrage intéresse.

Les Fastes, dont nous n'avons que six livres, et qui devaient en avoir douze, sont une description des

usages et des solemnités de chaque mois de l'année romaine. C'est un des écrits les plus précieux pour ceux qui aiment à fouiller les ruines de l'antiquité. Comme poëme, *les Fastes* sont bien inférieurs aux *Métamorphoses*. Les uns sont aux autres, dit Laharpe, ce qu'un dessin est à un tableau.

Nous ne parlerons point des *Elégies* qu'Ovide a écrites pendant son exil. Elles font tort à son caractère, et ne font pas toujours honneur à son talent.

Un des traits les plus honorables pour sa mémoire, c'est qu'il ne lança jamais une épigramme contre personne, qu'au contraire, il fit en toute occasion l'éloge des poètes de son temps dont il lui aurait été le plus permis d'être jaloux : quelques-uns d'entre eux ne nous sont connus que par les vers où Ovide les a loués. Il a fait sur la mort de Tibulle une élégie remplie de sensibilité. Celui qui en mettait trop peu dans les plaintes de la nature offensée ou de l'amour outragé, en a trouvé assez dans son cœur pour pleurer la perte d'un poète son rival, et nous faire partager ses regrets. A.

NECKER.

Duplessis pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

NECKER.

Cet homme célèbre peut être jugé comme politique et comme écrivain : il réunit deux genres d'illustration qui, en vous environnant du plus grand éclat, vous soumettent à la plus terrible des censures. Les violences de l'esprit de parti, la chaleur des ressentimens, ont exagéré ses erreurs, noirci ses intentions, et l'ont rendu responsable des calamités qu'il n'était pas dans la puissance humaine de prévenir.

Necker naquit à Genève en 1732. Des étrangers avaient rendu cette ville célèbre : Farel et Calvin en avaient fait, au seizième siècle, le théâtre d'une réforme qui jeta sur la France les germes de cent-cinquante ans de guerres civiles; mais, au dix-huitième siècle, cette république s'honora par le génie de citoyens dont elle avait protégé le berceau. Membre d'une cité libre et d'une église réformée, Necker ne pouvait devenir le ministre d'une monarchie, le conseil d'un prince catholique et très-zélé pour son culte, que par l'effet de cette nouvelle direction donnée aux esprits, direction qui finit par entraîner le monarque, et par le rendre l'instrument passif des mouvemens qui devaient abattre son trône. Necker passa le printemps de sa vie dans l'obscur emploi de commis de banquier; mais un ouvrage sur la Compagnie des Indes, publié en 1769, prouva que ses talens l'appelaient à d'autres fonctions. Il défendait cette compagnie en rappelant les services

qu'elle avait rendus à l'état aux époques les plus désastreuses. Il avait pour adversaires M. l'abbé Morellet et M. Lacretelle; ceux-ci semblaient devoir obtenir plus de faveur: ils attaquaient des priviléges exclusifs, ils invoquaient la liberté du commerce, ils flattaient l'opinion publique, qui se montrait favorable à tout ce qui se déclarait en opposition avec le gouvernement. Cependant le système de Necker lui fit de nombreux partisans, et ceux même qui ne l'approuvaient pas rendirent justice aux talens de l'auteur. Son éloge de Colbert, couronné par l'Académie française en 1773, pouvait être écrit d'une manière plus philosophique: tout n'était point à louer dans cet habile administrateur; mais les formes académiques ne permettaient point de mêler la censure à la louange. Louis XVI porta sur le trône des idées d'amélioration. Il avait donné sa confiance à Turgot, qui avait fait, dans une province misérable, l'essai des plus grands talens, et fourni la preuve des intentions les plus généreuses; mais, cédant aux clameurs des courtisans, il lui ôta le ministère sans lui ôter son estime. Maurepas, malgré son grand âge, son apparente insouciance, et l'épicurisme de sa conduite, ne pouvant renoncer à un pouvoir dont il s'était fait une longue habitude, favorisa l'élévation de Necker, pensant qu'il ne trouverait qu'une créature soumise dans un homme qui par sa naissance devait avoir les grands pour adversaires, et par sa religion, aurait nécessairement le clergé pour ennemi. C'était mal connaître l'ame de son

protégé; son caractère était trop ferme, ses idées de réforme trop étendues, pour qu'il se soumît à des impressions étrangères. Il fut nommé directeur des finances à l'époque la plus critique. Les déprédations du dernier règne avaient causé dans les finances de l'état un vide qu'il fallait combler; la guerre de l'Amérique entraînait des dépenses nouvelles; en proposant des impôts, il s'exposait à perdre sa popularité : il s'efforça d'y suppléer par l'économie et les réformes. Il eut pour adversaires les partisans de Turgot, qu'il s'était aliénés par ses principes sur le commerce des grains. Toutes les innovations du nouveau ministre furent censurées par des plumes habiles. Turgot ne dédaigna point d'entrer en lice. On reprochait à Necker une extrême prédilection pour la Caisse d'Escompte; on représentait la suppression des receveurs-généraux comme un moyen perfide de mettre le monarque sous la tutelle des financiers; celle des trésoriers, comme le renouvellement d'une conception de l'Ecossais Law, dont le souvenir se liait aux plus affreux désastres; la réforme de la maison du roi, comme l'attentat d'un esprit républicain contre la majesté du trône; les emprunts, comme un expédient propre à miner l'état, en lui créant des ressources illusoires et passagères, qui imposeraient des charges perpétuelles aux générations futures, ou réduiraient le monarque à l'affreuse nécessité d'une banqueroute. Le projet d'assemblées provinciales, que Necker renouvelait d'après Turgot, alarma les amis de la monarchie, et

les parlemens, qu'il menaçait de réduire aux fonctions judiciaires.

S'il avait beaucoup d'ennemis, il avait de nombreux défenseurs, et particulièrement parmi les hommes de lettres, qui regardaient son élévation comme une des conquêtes de la philosophie. Rebuté par les obstacles qu'éprouvaient ses innovations, redoutant une disgrace, il voulut la prévenir et rendre sa retraite éclatante. Il imposa au monarque des lois qui eussent rendu le ministre l'arbitre des destinées de l'empire, et reçut sa démission, qu'il avait dû prévoir, le 22 mai 1781. L'affection publique, qui avait soutenu l'administrateur dans sa pénible carrière, vint consoler l'homme privé. Son ouvrage sur l'administration des finances, qui parut en 1784, acheva d'irriter les esprits, déjà mécontens de son *Compte rendu*. Ils le peignirent comme un ambitieux qui voulait fixer sur lui l'attention générale, qui achetait la popularité au prix de la reconnaissance, qui sapait les fondemens de la monarchie en dévoilant les secrets de l'administration, et qui, substituant le rôle d'un tribun à celui de conseil d'un prince, semblait en appeler au peuple contre le monarque. Les fautes, la prodigalité de Calonne, accrurent la réputation de Necker. Les puissances ennemies avaient ajouté à son éclat; et le violent Burke, qui semblait ne distribuer quelques louanges que pour avoir le droit de prodiguer la censure, opposait, en 1779 et 1780, Necker dans une monarchie absolue, faisant face à tous les frais de la

guerre sans grever le peuple de nouvelles charges, au prodigue lord North, accablant un pays libre. La direction que quelques philosophes avaient donnée à l'esprit public, le désordre toujours croissant des finances, forcèrent Louis XVI à rappeler Necker en 1788. La double représentation pour les communes, qu'il proposa, et qui fut agréée lors de la convocation des états-généraux, le rendirent le principal moteur d'une révolution dont il ne prévit pas tous les résultats. Le conseil du roi fit une grande faute en le disgraciant à l'époque la plus orageuse de nos mouvemens politiques : c'était lui ménager un triomphe, et l'histoire n'en offre point de plus brillant depuis le retour de Cicéron à Rome. Il profita de cet instant de faveur pour arrêter des vengeances, pour sauver des victimes. Il sentit bientôt combien le nouvel ordre de choses rendait ses fonctions pénibles. Il avait pour antagoniste Calonne, qui dominait par l'ascendant de la parole une assemblée célèbre par ses talens et par l'abus qu'elle en fit. De vils libellistes l'offraient à la populace comme l'auteur de la disette qui désolait la capitale. Sa retraite le fit échapper au sort que la révolution préparait à tous ceux qui avaient voulu la diriger ou l'arrêter dans sa marche. Trop avide de gloire pour chercher le repos dans l'obscurité, Necker s'associa par ses écrits à tous les grands événemens de la France. Il écrivit en faveur de Louis XVI avec l'onction de la sensibilité ; il publia une histoire de la révolution française, où l'on

trouve les vues profondes d'un esprit observateur. Au commencement du dix-neuvième siècle, il fit paraître un cours de morale religieuse, composé de sermons sur divers textes de l'Ecriture. C'était une singularité piquante de voir un homme qui avait changé les destinées d'un vaste empire, devenir l'émule des Massillon, des Saurin, des Abbadie. Sa vie, ses affections, son ame, ont été peintes par deux personnes dont la tendresse embellit sa carrière, dont les talens ajoutent à son illustration. Si l'historien impartial ne juge point Necker avec la même bienveillance que son épouse et sa fille, il le peindra du moins comme un de ces hommes qui inspirent, aux ennemis qui se respectent, de l'admiration pour leurs talens et de l'estime pour leur caractère.

L.....e.

RUYSCH.

Pool pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

FRÉDÉRIC RUYSCH.

Frédéric Ruysch, né à la Haye en 1638, et mort à Amsterdam en 1731, s'est rendu célèbre par la perfection extraordinaire qu'il a donnée aux moyens artificiels que l'anatomie emploie pour découvrir la structure intime des diverses parties du corps humain.

Son principal secret fut celui des injections fines, dans lesquelles il n'a point été égalé : il savait faire pénétrer les liqueurs colorées dans les vaisseaux les plus déliés, qu'il parvenait ainsi à rendre visibles. Un corps ainsi injecté reprenait toutes les apparences de la vie, et était pour toujours à l'abri de la putréfaction.

Ruysch s'était fait ainsi un magnifique cabinet qui fut acheté et transporté à Pétersbourg, par les ordres de Pierre le Grand. On l'y conserve encore. Il en fit ensuite un autre, qui fut dispersé après sa mort. Son fils et ses trois filles le secondèrent dans ces préparations, mais il fut sur-tout favorisé par la protection des magistrats d'Amsterdam, qui l'appelèrent, dès l'âge de vingt-quatre ans, pour enseigner l'anatomie et la botanique dans leur ville. Il y travailla sans interruption pendant tout le reste de sa longue vie, et il y vit au nombre de ses élèves la plupart de ceux qui se sont distingués en anatomie dans la première moitié du dix-huitième siècle.

Son principal mérite est d'avoir prouvé que la structure des organes sécrétoires, tels que le foie, le pancréas, est entièrement composée de vaisseaux, et d'avoir réfuté les petites glandes que les anatomistes y supposaient, d'après l'autorité de Malpighi.

Sa doctrine à cet égard est aujourd'hui généralement reçue, quoiqu'elle ait été combattue de son temps par de fort habiles gens, et sur-tout par Boerhave.

Ruysch n'était point lettré, il écrivait mal, il ne mettait point d'ordre ni de clarté dans son exposition, ce qui lui donnait du dessous dans les disputes, même lorsqu'il avait la vérité pour lui. Il a mieux réussi dans ses gravures, qui sont fort belles, et qui rendent nettement une foule de choses intéressantes. Ses œuvres ont été réunies en trois volumes in-4°, et sont indispensables aux anatomistes.

Frédéric-Henri Ruysch, fils du précédent, mort avant son père, est connu des savans par une édition de l'*Histoire Naturelle* de Jonston, qu'il a publiée sous le titre de *Theatrum Animalium*. Le nom de ces deux savans doit se prononcer *Reuche*.

C. V.

PÉRICLÉS.

NAPOLI

Landon direxit

PÉRICLÈS.

Peu d'hommes ont anssi bien servi leur patrie que Périclès. Grand dans la guerre, plus grand dans la paix. Placé au premier rang parmi les Athéniens pour son éloquence, ses talens et ses vertus, protecteur éclairé des arts, avide de tous les genres de gloire, il a mérité que la postérité appelât de son nom le siècle qu'il a tant illustré.

Périclès se livra à la philosophie dès les premiers jours de son enfance. Anaxagore de Clazomène, son maître, le prémunit de bonne heure contre tous les préjugés nuisibles; mais le talent que Périclès cultiva avec le plus de soin, parce qu'il le regardait comme l'instrument le plus nécessaire à quiconque veut conduire et manier le peuple, fut le talent de la parole, il mit, selon l'expression de Plutarque, l'étude de la philosophie à la teinture de la rhétorique. En lui la plus brillante imagination secondait la plus puissante logique. Tantôt il foudroyait, il tonnait, il mettait toute la Grèce en feu; tantôt la déesse de la persuasion, avec toutes ses graces, résidait sur ses lèvres, et l'on ne pouvait se défendre de la solidité de ses raisonnemens ni de la douceur de ses paroles.

Si Périclès connaissait tout l'ascendant de cette éloquence qui tient à l'imagination, il ne négligeait pas non plus cette dialectique captieuse qu'il devait

au philosophe Zénon d'Elée ; aussi l'un de ses plus grands antagonistes disait souvent : « Quand je « l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, il s'écrie « qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le « monde. »

Périclès avait quelque droit par sa naissance à la confiance du peuple : Xantipe, son père, avait battu à Mycale les lieutenans du roi de Perse, il était petit-neveu, par Agariste sa mère, de Calisthène, qui avait chassé les Pisistratides et rétabli dans Athènes le gouvernemeat populaire ; mais les vieillards qui avaient connu Pisistrate, croyaient le trouver dans Périclès, c'étaient les mêmes traits, le même talent pour la parole, la même douceur de voix. Il lui ressemblait aussi par le caractère ; il était comme lui, doux, modéré, mais comme lui il prétendait dominer. Ses richesses, son illustre naissance, ses amis puissans, ses talens et ses vertus, auraient pu le conduire aux honneurs de l'ostracisme s'il se fût d'abord mêlé des affaires publiques. Périclès sentit le danger, et l'évita. Il laissa mourir ceux qui auraient pu lui trouver quelque ressemblance avec Pisistrate, et alla chercher dans la guerre et dans les dangers une gloire moins suspecte à la république et moins sujette à l'envie.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Périclès voyant Cimon retenu loin de la Grèce, dans une guerre étrangère, commença à se produire en public avec plus de hardiesse. On le vit alors se re-

tirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste, et des mœurs irreprochables. Il se déclara pour le parti populaire afin d'éloigner de lui le soupçon d'aspirer à la tyrannie, et pour se faire un rempart contre le crédit de Cimon, qui était à la tête des nobles et des riches. C'est alors que l'on put bien juger de toute la politique de Périclès, de son ascendant sur lui-même, et de l'ensemble de ses projets. Athènes n'avait vu en lui jusqu'alors que le premier de ses orateurs, elle reconnut le plus grand de ses hommes d'état. Sans cesse occupé de l'administration publique, et consacrant tous ses loisirs à l'étude de ceux qu'il devait gouverner, Périclès, après avoir médité sur sa conduite, jugea qu'il devait vivre dans la retraite, éviter les applaudissemens du peuple, qui se fatigue en les prodiguant, et gagner la multitude par ce qui la flattait le plus, l'appareil de la magnificence dans les jeux publics et la grandeur dans les monumens, soit de luxe, soit d'utilité. La fortune de Périclès était un obstacle à cette dernière partie de ses projets; il ne pouvait, comme Cimon, employer d'immenses richesses à décorer la ville et à soulager les malheureux. Mais par la force de son ascendant, il disposa du trésor des Athéniens et de celui des alliés, et la nature semblant alors concourir à ses desseins, il couvrit Athènes de temples et d'édifices que l'art a mis au rang de ses chefs-

d'œuvre. Le Parthenon, le sanctuaire d'Eleusis, l'Odéon et les Propylées enchantèrent bientôt les regards d'un peuple idolâtre des beaux arts et de tout ce qui portait l'empreinte de la grandeur et de l'élégance. A cette époque mémorable, s'élevaient de toutes parts dans la Grèce, ces illustres écrivains et ces artistes célèbres qui ont répandu tant d'éclat sur ce siècle, que l'on peut appeler le siècle du génie. Gorgias, Parménide, Protagoras, sophistes éloquens, multipliaient les idées en semant leurs doutes dans la société. Sophocle, Euripide, Aristophane, recueillaient au théâtre les applaudissemens qu'on prodiguait à leurs talens. La muse de l'éloquence comptait Antiphon, Andocide et Lysias; et celle de l'histoire voyait Thucydide marcher sur les pas d'Hérodote. Socrate transmettait une doctrine sublime à des disciples dignes de l'entendre; et les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius et de Zeuxis, les ciseaux de Phidias et d'Alcamène, décoraient les temples, les portiques et les places publiques.

Ce ne fut pas seulement par des monumens et des jeux publics que Périclès se rendit l'idole du peuple, ce fut encore en lui prodiguant des honneurs et des récompenses. Il assigna des pensions aux citoyens pauvres, et leur distribua une partie des terres conquises. Il accorda un droit de présence aux juges et à ceux qui assistaient aux spectacles et à l'assemblée générale. Le peuple, ne voyant que la

main qui donnait, fermait les yeux sur la source où elle puisait ; son attachement pour Périclès augmentait encore lorsqu'il songeait que ce grand homme conservait dans son intérieur la modestie et la frugalité des temps anciens, qu'il portait dans l'administration un désintéressement et une probité inaltérables, et dans le commandement des armées l'attention à ne rien donner au hasard et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'Etat. Périclès, certain du dévouement du peuple d'Athènes, le rendit complice de son ambition : il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens; et, sous de frivoles prétextes, détruisit l'autorité de l'Aréopage, dont il n'était pas, et qui s'opposait avec vigueur à la licence des mœurs et des innovations.

Après la mort de Cimon, la noblesse voyant Périclès s'élever avec rapidité à la puissance souveraine, lui opposa Thucydide, du bourg d'Alopèce. Ce nouveau rival et les orateurs de sa faction ne cessaient de représenter Périclès comme un dissipateur des finances de l'Etat. Périclès, sachant que le peuple commençait à croire à la vérité de cette accusation tant de fois répétée, lui demanda un jour dans une assemblée générale, s'il trouvait que la dépense fût trop forte ? « Beaucoup trop, répondit-« on. Eh bien, reprit-il, elle roulera tout entière « sur mon compte ; et j'inscrirai mon nom sur ces « monumens. — Non, non, s'écria le peuple ;

« qu'ils soient construits au dépens du trésor, et n'é-
« pargnez rien pour les achever. »

Après cette victoire remportée par l'adroit Périclès, il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il fallait ou le faire bannir ou être banni lui-même. Thucydide fut vaincu dans cette lutte d'ambition, et son exil acheva d'anéantir ses partisans. Alors tout esprit de parti étant éteint, et la concorde et l'union rétablie, Périclès régna sans obstacle sur le peuple d'Athènes, il disposa à son gré des finances, des troupes et des vaisseaux; les îles et les mers lui furent soumises; il gouverna seul cette vaste seigneurie qui s'étendait non-seulement sur les Grecs, mais sur les barbares, et qui était cimentée et fortifiée par l'obéissance et la fidélité des nations soumises, par l'amitié des rois, et par des traités faits avec plusieurs princes.

Périclès, par ses expéditions militaires, augmentait depuis long-temps l'orgueil et la hauteur naturelle des Athéniens. Sous cet illustre général, ils avaient fait la glorieuse campagne de la Chersonèse; avec lui, sur une flotte de cent vaisseaux, on les avait vus parcourir les côtes du Péloponnèse, vaincre les Sicyoniens dans le territoire de Némée, et cinglant ensuite au-delà de l'embouchure de l'Achéloüs, dévaster l'Acarnanie, et forcer les Œniades à se renfermer dans leurs murailles. Tant de triomphes les avaient pénétrés du sentiment de leur force, et ce sentiment les rendait injustes envers leurs al-

liés, qui murmuraient depuis long-temps de ces dispositions tyranniques. Entre autres sujets de plainte, ils reprochaient aux Athéniens d'avoir employé à l'embellissement de leur ville les sommes d'argent qu'ils accordaient tous les ans pour faire la guerre aux Perses. Périclès répondit que les flottes de la république mettaient ses alliés à l'abri des insultes des barbares, et qu'elle n'avait point d'autre engagement à remplir. A cette réponse, l'Eubée, Samos et Byzance se soulevèrent; mais bientôt après, l'Eubée rentra sous la domination des Athéniens; Bysance leur apporta le tribut ordinaire; Samos, après une vigoureuse résistance, les indemnisa des frais de la guerre, livra ses vaisseaux, démolit ses murailles, et donna des otages.

Plus Périclès acquérait de gloire, plus il irritait l'envie. La ligue du Péloponnèse, qui le regardait comme l'auteur des mesures despotiques qu'Athènes prenait envers ses alliés, lui suscitait des ennemis parmi ses propres concitoyens. N'osant d'abord l'attaquer dans sa personne, qui était irreprochable, on l'attaqua dans les personnes qu'il aimait. Dans Anaxagore, son maître; dans Phidias, son protégé; et dans Aspasie, son épouse, la confidente de tous ses projets, et sa plus tendre amie. Enfin, par degrés, on arriva jusqu'à lui. On l'accusa d'avoir dissipé ou mal employé les deniers publics, et on lui en demanda compte. Malgré son intégrité, il eût sans doute succombé dans cette attaque, si un événé-

nement imprévu n'avait raffermi son autorité. Cet événement était la guerre du Péloponnèse. L'origine de cette guerre et les discussions qui la précédèrent n'étant pas de mon sujet, je n'entrerai dans aucun détail sur les différens de Corcyre et de Corinthe, sur la révolte de Potidée, et sur les injustices d'Athènes envers Mégare : l'ambition des Athéniens, et la juste défiance qu'ils inspirèrent aux Lacédémoniens et à leurs alliés, me semblent le véritable motif de cette guerre, si fatale à la ville d'Athènes et à la liberté de toute la Grèce. Quelques historiens ont écrit que Périclès l'avait suscitée; ce qui paraît certain, c'est qu'il ne fit rien pour l'empêcher, et qu'elle fut utile au rétablissement de sa puissance.

La fortune, pendant les premières années, sembla balancer entre les deux peuples rivaux les succès et les revers; mais la prudence de Périclès mit plus d'une fois un obstacle utile à l'ardeur irréfléchie des Athéniens. Il ne voulut jamais exposer leurs soldats à une bataille rangée, et préféra de voir désoler la campagne d'Athènes par les Lacédémoniens, que de risquer un combat décisif avec des ennemis supérieurs en nombre et égaux en courage. Les Athéniens murmurant de cette prudence, qu'ils appelaient lâcheté, le dépouillèrent de son autorité, et le condamnèrent à une amende. Périclès n'éprouva pas seulement des malheurs publics; dans le même moment, des infortunes particulières vinrent

éprouver sa grande ame. La peste, fléau sorti de l'Ethiopie, après avoir parcouru l'Egypte, la Libye, une partie de la Perse et l'île de Lemnos, ravageait alors Athènes. Périclès vit succomber tous ses enfans et une grande partie de ses amis. La mort de son dernier fils, sur-tout, acheva d'ébranler sa fermeté : voulant mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort, il ne put soutenir cette cruelle vue, ni maîtriser sa douleur, qui éclata par des cris, des sanglots, et par des larmes abondantes.

Cependant Athènes, mécontente des généraux et des magistrats dont elle avait essayé les talens, rappela Périclès, et lui demanda pardon de son ingratitude. Ce grand homme, quoique dégoûté de l'exercice du pouvoir, et accablé de la perte des siens, se rendit aux prières du peuple, et reprit le commandement. Il ne l'exerça pas long-temps; la peste, qui ne cessait point ses ravages, le ravit à ses concitoyens dans la troisième année de la guerre, environ 429 ans avant J.-C. Pendant sa maladie, qui fut assez longue, Plutarque raconte que Périclès étant visité par un de ses amis, lui montra une espèce de charme que des femmes lui avaient pendu au cou, voulant lui faire entendre qu'il fallait qu'il fût bien malade, puisqu'il avait pu essayer d'un pareil remède. Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes, assemblés autour de son lit, soulageaient leur douleur en racontant ses victoires et le nombre de

ses trophées. « Ces exploits, leur dit-il en se soulevant avec effort, sont l'ouvrage de la fortune, et « me sont communs avec d'autres généraux; le seul « éloge que je mérite, est de n'avoir fait prendre « le deuil à aucun citoyen. »

Ph. L. R.

FONTANA.

Landon dirext

NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III

DOMINIQUE FONTANA.

Cet architecte, devenu célèbre par les entreprises difficiles dont il se chargea, et qui furent couronnées du plus heureux succès, naquit en 1543, dans un petit village sur les bords du lac de Côme, et vint à Rome étudier l'architecture, chez son frère aîné, Jean Fontana.

Il dut sa fortune à l'amitié du pape Sixte-Quint, qu'il avait connu et même obligé lorsqu'il n'était encore que le cardinal Montalte. Parvenu au pontificat, Sixte-Quint conçut le projet d'ériger au milieu de la place de Saint-Pierre l'obélisque de l'ancien cirque de Néron : c'était renouveler les travaux merveilleux de l'Egypte ancienne ; Fontana, jeune encore, eut le courage de l'entreprendre, et Sixte-Quint eut assez de confiance en lui pour lui confier cette importante opération.

Ce fut le 10 septembre 1586 que l'obélisque fut érigé sur son piédestal, le jour même que le duc de Luxembourg, ambassadeur d'Henri IV, fit son entrée dans Rome.

Un succès si bien mérité fut noblement récompensé. Fontana fut fait chevalier de l'Eperon d'or, et noble romain ; il eut, en outre, une somme de cinq mille écus d'or comptant, et une pension de deux mille écus, reversible sur ses héritiers.

Fontana fut ensuite employé à d'autres travaux. Il fit ériger les obélisques de la porte du Peuple, de

Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie-Majeure ; il bâtit pour Sixte-Quint, un superbe palais près de Saint-Jean-de-Latran, ainsi que la bibliothèque du Vatican, et la partie de ce palais qui donne sur la place Saint-Pierre ; il transporta des Thermes de Constantin ces deux beaux groupes attribués à Phidias et à Praxitèle, et les plaça où ils se voient aujourd'hui, à l'extrémité de la longue rue qui conduit à la porte Pie. Il répara ensuite les deux célèbres colonnes de Trajan et d'Antonin ; bâtit l'hôpital des mendians, dirigea tous les travaux de *l'Aqua felice* et de la fontaine dite *de Termini*.

Fontana était chargé de la restauration entière du Colisée, sans altérer sa belle forme, lorsque Sixte-Quint mourut, ce qui empêcha l'exécution de ce vaste projet. Clément VIII n'ayant pas traité Fontana avec la distinction qu'il méritait, le vice-roi de Naples l'attira dans cette ville, et l'y fit nommer architecte du roi des Deux-Siciles, et ingénieur des deux royaumes. Cet artiste y arriva en 1592, et se chargea de travaux hydrauliques considérables. Il bâtit ensuite le palais du roi, édifice remarquable, et qui fait le plus grand honneur à son talent.

Fontana mourut à Naples en 1607, comblé d'honneurs et de richesses. Cet illustre architecte a publié un volume in-folio, où sont décrits très en détail les travaux de la bibliothèque du Vatican et de quelques autres édifices. L. G.

BOUCHARDON.

Cochin pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BOUCHARDON.

Les arts dont le principe est fondé sur l'étude du dessin ont entre eux une telle analogie, que l'élève doué des dispositions les moins douteuses a souvent de la peine à faire un choix, et semble ignorer sa vocation ; c'est ce qu'éprouva Bourchardon. Séduit par le charme du coloris il se livra d'abord à la peinture ; mais l'architecture et la sculpture, que professait également son père, ne lui présentaient pas moins d'attrait : enfin ce fut vers ce dernier art qu'il se sentit entraîné par un penchant irrésistible ; il s'y fixa sans retour.

On pourait s'étonner qu'avec un jugement exquis, une prodigieuse facilité, de l'instruction, de l'élévation dans les idées, Bouchardon n'ait pas eu un plus grand style, un goût plus sévère ; mais à cette époque l'art tendait sensiblement vers cet état de décadence où il est tombé vers la fin du dernier siècle. Dominé par l'exemple, Bouchardon ne fit sans doute aucun effort pour relever la sculpture et la porter au point de perfection où nous la voyons maintenant, mais on ne doit pas lui reprocher d'avoir accéléré sa chute. Les ouvrages de Bouchardon, qui probablement ne feraient pas aujourd'hui la réputation d'un artiste, offrent cependant une certaine grace, et ce sentiment de nature étranger à la plupart des statuaires de son temps. Il avait une pratique de dessin agréable et spirituelle ; il la devait

à l'habitude qu'il avait contractée en Italie, de copier les chefs-d'œuvre qu'il rencontrait chaque jour. Sur sa réputation, le roi le fit venir de Rome, et lui confia la restauration de plusieurs statues du parc de Versailles : douze figures qu'il fit à Paris pour l'église Saint-Sulpice ; la fontaine de Grenelle, où l'on en compte sept, accompagnées de quatre bas-reliefs ; l'amour adolescent, etc., sont ses principales productions : mais la statue de Louis XV, qui a été détruite dans les troubles de la révolution, passait pour son meilleur ouvrage ; et le cheval était regardé comme un chef-d'œuvre, digne, par la pureté du trait, par le choix et la vérité des formes, d'être opposé à ce que les anciens nous ont laissé de plus parfait dans ce genre. Bouchardon ne jouit pas de tout l'honneur que lui a fait ce monument ; il mourut avant d'avoir pu terminer les accessoires de la statue.

Edme Bouchardon, mort en 1762, était né en 1698, à Chaumont en Bassigni. A vingt-quatre ans il remporta le grand prix de sculpture dans l'école de Coustou le jeune ; à quarante-six il fut admis à l'académie, et deux ans après nommé professeur. Simple dans ses mœurs et dans ses goûts, modeste dans sa conduite ; bon, sincère, il ne connut ni l'intrigue ni la basse jalousie, qui décèlent toujours la médiocrité, et ternissent quelquefois les plus beaux talens.

GÉRARD DOW.

Gérard Dow pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

GÉRARD DOUW.

En voyant les tableaux de Gérard Douw, que la touche la plus délicate, le fini le plus précieux, placent au premier rang des peintres de son genre, on a peine à croire qu'il se soit formé à l'école de Rembrandt, dont le pinceau n'est rien moins que soigné, et dont la manière est heurtée, souvent jusqu'à l'affectation. Le maître et l'élève, également recommandables par la vérité du coloris, la vigueur et l'harmonie du clair obscur, ne diffèrent essentiellement que sous un rapport: Rembrandt calculait l'effet de ses tableaux sur la distance nécessaire entre la peinture et l'œil du spectateur; Gerard Douw voulait que les siens gagnassent encore à être vus de près, et il a atteint ce double but. Quelque fini qu'en soit le travail, les parties sont toujours subordonnées au tout, et l'on n'admire pas moins l'accord et la justesse de l'ensemble que la finesse des détails.

Gérard Douw, fils d'un vitrier de Leyde, naquit en 1613. Après avoir reçu des principes de dessin de Barthelemi Dolendo, graveur, et des leçons de peinture de Pierre Rouwenhorn, peintre sur verre, il travailla quelque temps pour des églises, et entra très-jeune encore chez Rembrandt. Trois années d'étude chez ce maître célèbre lui suffirent pour devenir habile; il le quitta pour se livrer à son propre génie et à l'imitation scrupuleuse de la nature.

Gérard Douw s'adonna d'abord au portrait; mais comme il y portait un soin extraordinaire, et que la longueur des séances rebutait ses modèles, il se borna à peindre en petit des scènes domestiques, des intérieurs de boutique ou de ménage. Son dessin, qui n'est ni noble ni correct, s'accordait avec le style de ses compositions; cependant ses caractères n'ont rien de trivial, et ses expressions ont beaucoup de naturel. Il prenait des précautions infinies pour garantir de la poussière sa palette et ses tableaux, et l'on n'était pas admis à le voir travailler. Il broyait lui-même ses couleurs, et ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à la perfection de ses ouvrages. Il avouait avoir mis plusieurs jours à peindre une main ou un simple accessoire, tel qu'un manche de balai. Malgré le temps que lui coûtaient ses tableaux, il en a produit un grand nombre; il était laborieux, et a fourni une longue carrière. On ignore l'année précise de sa mort, arrivée depuis 1666. Gérard Douw laissa une grande fortune: ses ouvrages avaient toujours été payés des sommes considérables. Un de ses plus beaux, acheté il y a quelques années en France pour l'impératrice de Russie, a péri dans le transport: il avait coûté 14,000 florins. Celui de la Femme hydropique, du musée Napoléon, en a coûté 30,000. Metzu, Schalcken et Mieris, élèves de Gérard Douw, ont produit des ouvrages dignes d'être comparés, pour le fini, aux plus précieux de ce maître.

LE DOMINIQUIN.

Dominiquin pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

LE DOMINIQUIN.

Dominique Zampiéri, dit le Dominiquin, fils d'un cordonnier de Bologne, fut initié de bonne heure dans l'étude des lettres, pour lesquelles il avait moins d'aptitude que pour le dessin; tandis que son frère aîné, que l'on destinait à la peinture, y montrait une inclination médiocre. Les parens reconnurent qu'ils s'étaient trompés sur les dispositions de leurs enfans, et les firent changer réciproquement d'école; Dominique entra chez Denis Calvart, peintre bolonais, qui jouissait d'une certaine réputation; mais il n'y resta pas long-temps. Calvart l'ayant surpris occupé à copier une estampe d'Augustin Carache, lui en fit de durs reproches, et le chassa, après l'avoir maltraité. Il n'en fallait pas davantage pour intéresser ce maître célèbre au sort du jeune Dominiquin. Il le présenta à ses frères, Louis et Annibal, qui le reçurent au nombre de leurs disciples.

L'ardeur que montrait Zampiéri pour acquérir la correction du dessin, qui lui était présentée comme le but le plus important de l'art; les peines qu'il se donnait, effaçant et corrigeant sans cesse, pour saisir la justesse de l'expression et la pureté des contours, firent soupçonner à ses compagnons d'étude qu'il était né sans génie; la plupart d'entre eux le faisaient consister dans la facilité du pinceau, la promptitude et la hardiesse de l'exécution, mérite

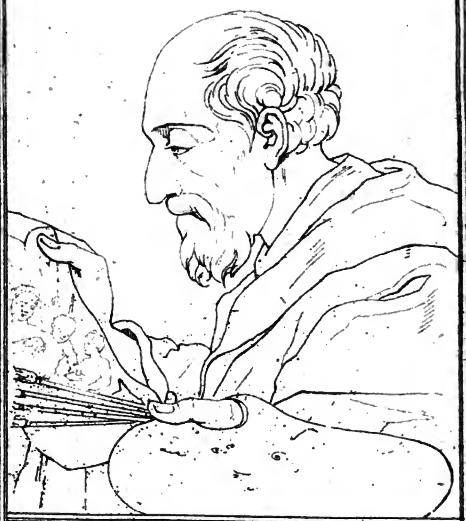
superficiel, qui n'a de valeur que lorsqu'il est uni au goût, à la science et au jugement. Malgré cette lenteur et cette irrésolution du Dominiquin, qui lui avaient fait donner par dérision le nom de *Bœuf*, ses maîtres reconnurent en lui le germe d'un talent supérieur : *Ce bœuf*, disait Annibal, *labourera et fera prospérer le champ de la peinture.* Sa prédiction s'accomplit ; Louis Carache avait établi parmi ses élèves un concours qui avait lieu plusieurs fois dans l'année. Dominique, trop timide pour faire ouvertement l'essai de ses forces, glissa furtivement son dessin parmi ceux de ses camarades. L'ouvrage fut remarqué et obtint la préférence ; mais l'auteur, caché dans un coin, n'osait se déclarer ; son silence et sa rougeur le trahirent ; on le combla de témoignages d'estime et d'amitié, et, dès ce moment, il jouit au milieu de ses égaux d'une considération particulière.

Intimement lié avec l'Albane, qui était un peu plus âgé que lui et mieux partagé des dons de la fortune, il reçut des preuves d'attachement de la part de ce généreux condisciple. Ce dernier, établi à Rome, appela près de lui le Dominiquin, le logea dans sa maison pendant deux années, pourvut à tous ses besoins, et le mit si bien dans l'esprit d'Annibal Carache, qui peignait alors la galerie Farnèse, que ce maître l'employa dans cette belle entreprise, et voulut même qu'il exécutât quelque morceau de sa composition. Il lui procura ensuite des protecteurs et des travaux qui lui ouvrirent le

chemin de la célébrité et de la fortune. Il serait trop long de rappeler ici les nombreux ouvrages du Dominiquin ; mais on peut assurer que parmi tous ceux dont il a décoré différens édifices publics, il n'y en a aucun qui ne lui fasse honneur. Jaloux de la gloire de son art et de sa propre réputation, il mettait à ses ouvrages tout le temps et tous les soins nécessaires. Rome, Bologne et quelques autres villes d'Italie possèdent ses principales productions ; ce sont, pour la plupart, des suites de sujets tirés d'une même histoire, tels que la vie de la Vierge, qu'il peignit en quinze tableaux, dans la chapelle Nolfi, à Fano ; dix-huit sujets de la vie de S. Nil et de S. Barthelemy, à Grotta-Ferrata ; l'histoire d'Apollon, en dix pièces, au palais du Belvedère, à Frascati ; celle de Diane, au château de Bassano, etc. Ses fresques sont supérieures à ses tableaux à l'huile. On trouve dans les premières une fraîcheur et une vivacité de teintes dignes des plus grands coloristes, et cette touche franche et légère que l'on ne remarque pas dans ses autres peintures, dont quelques-unes ont poussé au noir. Ce qui distingue sur-tout le Dominiquin, c'est la correction de son dessin, toujours vrai, nourri, correct, un style grave et pathétique, une expression juste et profonde. Quoiqu'il se soit rarement élevé jusqu'au beau idéal, il n'en est pas moins digne d'être compté parmi les maîtres du premier rang. Le seul tableau de la Communion de S. Jérôme suffirait pour sa gloire : on sait que le Poussin le citait comme un des trois chefs-d'œuvre

de la peinture. Les deux autres sont la *Transfiguration*, par Raphaël, et la *Descente de Croix*, par Daniel de Valterre. Ce dernier, peint à fresque, n'a pu être transporté en France.

Régulier dans ses mœurs, modeste dans toute sa conduite, le Dominiquin eût toujours été aussi heureux qu'il était généralement estimé, si la jalousie de quelques rivaux n'eût troublé les derniers temps de sa vie. Appelé à Naples pour y peindre la chapelle du Trésor, dans l'église Saint-Janvier, il éprouva tant de persécutions de la part des peintres de cette ville, qu'il fut obligé de s'enfuir. Rappelé par l'autorité, et forcé de reprendre ses travaux, il ne put les achever; le chagrin abrégea ses jours, et l'on soupçonna que le poison y avait contribué. Il mourut le 15 avril 1641, dans sa soixantième année. Lanfranc, ancien condisciple du Dominiquin, le plus acharné de tous ses ennemis, fit abattre, aussitôt après sa mort, la plupart des peintures qu'il avait faites à S.-Janvier, pour y substituer ses propres ouvrages, et l'on força sa veuve et sa fille à rendre la majeure partie des sommes qu'il avait reçues pour prix de son travail. L.



LE CORRÉGE.

Le Corrége pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE CORREGE.

Le Corrège a justement obtenu le titre de *divin*, que Raphaël seul partage avec lui. Le nom du Corrège, célébré par les poètes, rappelle ces idées gracieuses de douceur et de volupté dont il a répandu le charme dans toutes les productions de son pinceau. Peu d'artistes jouissent d'une réputation aussi glorieuse, et l'on cite à peine quelques traits de sa vie. Cependant les travaux considérables dont il fut chargé, et la préférence qu'il obtint en plusieurs occasions sur le Titien et Jules Romain, prouvent que le Corrège ne vécut pas dans l'obscurité, comme le prétendent quelques écrivains. Les uns le font naître de parens pauvres et de basse extraction ; d'autres le disent issu d'une famille noble et riche, question peu importante pour la gloire d'un artiste célèbre ; mais il est évident qu'il reçut une éducation soignée. Ses compositions sont ingénieuses, et souvent poétiques; elles annoncent un esprit cultivé, un goût ennobli par l'étude des lettres. Le soin qu'il mettait à perfectionner ses ouvrages, l'emploi des couleurs les plus précieuses et les plus chères, dont tous ses tableaux sont largement empâtés, les tables de cuivre sur lesquelles il en a peint plusieurs, annoncent un artiste désintéressé et dans l'aisance. Il fit même exécuter par un sculpteur habile, nommé Bigarelli, des modèles en relief pour sa coupole de Parme, et cette dépense

est considérable. Sans doute le Corrège, uniquement occupé de ses travaux, fut peu répandu dans la société. A quarante ans, époque où il mourut, il ne jouissait pas encore de toute sa renommée. Il est difficile de dire par quels moyens, n'ayant passé que quelque temps chez Bianchi, ensuite chez André Mauteigne, peintres de l'académie de Modène, il atteignit cette étonnante supériorité. Il la dut sans doute à la délicatesse de ses sensations, qui lui rendait insupportable toute dureté dans les lignes, dans les couleurs, ou dans le passage des ombres aux lumières, et à ce sentiment parfait d'harmonie qui naît d'une organisation particulière. Le Corrège a agrandi, embelli la nature; il n'a imité personne, et sera toujours le désespoir de ceux qui tenteraient de l'imiter. On a fort exagéré la prétendue incorrection de son dessein, qui toujours est noble, coulant et gracieux. Quelques fautes, aussi rares qu'elles sont peu importantes, n'empêchent pas qu'il ne soit compté parmi les dessinateurs du plus grand goût. En portant à pied chez lui le prix d'un ouvrage, qui lui fut payé en monnaie de cuivre, il gagna une pleurésie dont il mourut, en 1534.

Son véritable nom est Antoine Allégri : Corrège est celui du lieu de sa naissance, et sous lequel il est plus connu. L.....

VA 1
156/990

233.
B 19.